A TRAVERS L'AMÉRIQUE.

DINAN : IMPRIMERIE DE J.-M. PEIGNÉ.

HENRI KOWALSKI

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

IMPRESSIONS D'UN MUSICIEN

PARIS
E. LACHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
4, PLACE DU THÉATRE-FRANÇAIS, 4

1872

KOWALSKI, H.

A M. H. DE CHONSKI.

HOMMAGE

d'une sincère gratitude et d'une respectueuse affection.

I
rép
cet
vot
E
van
pos
M
styl
S
l'ind
rien
avou
par
préf
à vo

Vous croyez qu'une préface est nécessaire ? répondis-je à mon éditeur qui me conseillait cet avant-propos. Qu'il soit donc fait selon votre désir, je vais essayer d'en écrire une.

Et voilà comment je me trouve encore devant le papier, plume en main, et tout disposé à dire quelque chose au lecteur.

Mais d'abord ferai-je une préface dans le style propre à ces sortes d'avertissements ?

Saurai-je, en de bons termes, réclamer l'indulgence du public, et, cela faisant, ne rien perdre de ma dignité ? Oserai-je lui avouer que je ne suis devenu écrivain que par occasion, et que le livre qui suit cette préface, n'est que le résultat d'un voyage fait à vol d'oiseau en Amérique, de notes jetées

négligemment sur un Pocket-Book, *dans le répit que me laissait l'organisation de mes concerts ?*

Mais si mon humilité n'allait rien me rapporter ? Si le lecteur, peu attendri de ma posture suppliante, allait abuser de sa supériorité, en demandant un compte sévère à chacune des lignes qui vont lui passer sous les yeux ? Je serais perdu, et regretterais vivement de n'avoir pas écouté l'axiôme de Locke, qui me disait : « Il est inutile que l'auteur défende dans sa préface le livre qui ne répond pas pour lui-même devant le public. »

Car, au fond, ces paroles sont justes ! Pourquoi chercher à influencer le public ?

Dans un cadre plus étendu, l'auteur dramatique ou le compositeur lyrique viennent-ils demander la bienveillance de la salle, avant que le rideau se soit levé sur leurs pièces ?

La préface ne peut donc s'accepter qu'autant qu'elle explique l'ouvrage qu'elle précède. Et le mien ne s'explique pas !

Sais-je seulement pourquoi je l'ai écrit ?

Etait-ce dans le but de dégager mon cerveau de souvenirs qui l'obsédaient ?

Voulais-je payer une dette aux peuples qui m'avaient donné l'hospitalité ?

Avais-je la pensée d'être utile à mon pays, en lui transmettant de nouvelles idées pouvant perfectionner son système politique ou gouvernemental ?

La musique américaine m'avait-elle assez frappé pour que je voulusse en expliquer les procédés à mes collègues ?

Rien de tout cela, car, dans mon livre, aucune de ces questions n'est traitée assez profondément pour devenir un sujet d'études.

Il faut donc le dire : je n'ai cédé qu'à une séduction, sorte d'épidémie qui répand de plus en plus ses ravages dans la nouvelle génération ; j'ai voulu être l'auteur d'un livre, bon ou mauvais, quel qu'il soit !

Et j'irais, bénévolement, faire connaître au public ces faiblesses impardonnables ?

Décidément, j'y renonce et, dussé-je y perdre un nombre incalculable de lecteurs, je reconnais mon impuissance à écrire une préface.

Le
ch
H

L
mon
riosi
C
sites
le s
auss
de f
sur
Le
Paris

A TRAVERS L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE I.

Le Pereire. -- Les premières sensations. -- Le capitaine Duchesne. -- Les repas. -- Types de voyageurs. -- Le Père Hyacinthe. -- Dames américaines.

L'Amérique est encore de toutes les parties du monde, celle qui sollicite le plus ardemment la curiosité du voyageur et l'imagination du savant.

Ces contrées n'offrent pas seulement à l'artiste des sites aux aspects grandioses, et, à l'homme politique, le spectacle d'institutions nouvelles ; elles intéressent aussi le simple observateur par une ample variété de faits originaux ou extraordinaires, qui tranchent sur la monotonie du vieux continent.

Le vendredi 8 octobre 1869, nous partîmes de Paris par le chemin de fer du Hâvre. Quelques amis

nous avaient accompagnés jusqu'à la gare, afin de nous quitter le plus tard possible. Un voyage au Hâvre, surtout un voyage de nuit, est chose trop ordinaire pour que nous nous laissions aller à en parler. Qu'il vous suffise de savoir que nous avions retenu notre place pour New-York sur l'un des paquebots de la Compagnie transatlantique, et que notre premier soin, en arrivant au Hâvre, fût d'aller prendre possession de nos cabines.

Le *Pereire* est un magnifique steamer qui mérite en tout point sa réputation. Son armature de fer, sa forme élancée, l'élégance de son maintien rassurent le voyageur qui va lui confier sa vie. Ce n'est pas sans un secret plaisir que nous considérons cet énorme navire qui jauge 3,800 tonneaux et qui cependant se balance dans le port, plein de grâce et de légèreté.

Nous avons mis le pied sur le pont du steamer. Un employé dont le képi est brodé aux initiales C. G. T. (Compagnie Générale Transatlantique) et que les marins du bord traduisent par le « *Capitaine Gronde-Toujours* » s'est aussitôt fait notre guide; il a compté et enregistré nos bagages, assuré notre aménagement, pendant que nous parcourions pour la première fois notre demeure flottante, non sans nous extasier à chaque pas sur la propreté, le luxe et le comfort de ce navire modèle. Les cuivres brillent, le pont semble frotté comme le parquet

d'un salon, des siéges élégants sont disposés de tous côtés.

Mais le signal du départ est donné; toutes les personnes qui ne partent pas se hâtent d'embrasser une dernière fois leurs amis et de regagner le quai, pendant que le *Pereire* commence à se mouvoir majestueusement.

Le départ des paquebots de la Compagnie transatlantique est toujours un spectacle nouveau ; la jetée est couverte de curieux. Voici la passe franchie; le navire, assailli par les premières lames, se cabre avant de s'élancer, il prend sa course ; au pied du phare des mouchoirs s'agitent, des souhaits de bon voyage arrivent jusqu'à nous... Adieu la terre !...

Pendant que nous admirons une dernière fois le panorama de la ville du Hâvre, si coquettement bâtie sur les collines qui entourent le port, pendant que nous mesurons de l'œil la hauteur des falaises et que nous entendons encore, comme un bruit lointain, les galets rouler sur la plage de Frascati, deux coups de canon saluent le port.

L'attention des voyageurs est un instant détournée. Quand ils reportent les yeux vers la terre, elle s'efface déjà ; bientôt elle n'apparaît que comme une ligne bleuâtre à l'horizon ; puis... plus rien.

Un navire qui sort du port est un prisonnier qui rompt ses chaînes ; avec quelle rapidité joyeuse il s'élance vers la haute mer ! Mais le voyageur qui

voit disparaitre la côte éprouve une sensation particulière que connaissent bien les exilés. Il semble que quelque chose se soit détaché au plus profond de notre être. On vient de quitter un pays que l'on aime, une famille, des amis; et qui sait ce que l'on trouvera de l'autre côté de l'Océan ? Le moment où l'on se sent seul, en pleine mer, au milieu de ces inconnus qui courent comme vous après la fortune ou le bonheur, a quelque chose de poignant. C'est une douleur vague, souvent inconsciente et indéfinissable.

L'appréhension de l'inconnu se mêle aux regrets que l'on éprouve quand on quitte ce qui est une partie de nous-même, la Patrie!

A ces sensations pénibles s'ajoute encore une certaine crainte, toute physique, quand, pour la première fois, on abandonne sa vie aux caprices de l'élément qui berce mollement aujourd'hui le navire et qui le secouera peut-être furieusement demain. Involontairement l'esprit se reporte vers les récits des catastrophes maritimes et ne peut se défendre d'une sorte d'émotion instinctive.

Mais bah! Qu'importe tout cela ? Les impressions sont fugitives; voilà qu'on se rassure et que l'on contemple avec un certain plaisir le soleil dont les rayons miroitent sur la mer calme comme un grand lac.

Nous jetons un coup d'œil sur le pont et nous apercevons le commandant du navire, l'homme sur

lequel reposent nos destinées. Cet examen nous rassure tout-à-fait.

Le capitaine Duchesne ([1]) ou capitaine Gronde-Toujours, qui commande le *Pereire*, est un bel homme, de taille moyenne, avec toutes les apparences de la santé. Au moral, nous ne le connaissons pas encore; mais si l'on en croit les passagers qui ont déjà voyagé avec lui, c'est le meilleur homme qu'on puisse rencontrer. Il maintient à bord la discipline la plus sévère et cependant chacun l'aime et le respecte. Les hommes de l'équipage lui obéissent avec une promptitude toute militaire; aussi les manœuvres s'exécutent-elles avec le plus grand ensemble.

Le *Pereire*, grâce au capitaine Duchesne, jouit d'une renommée de bonne organisation qui inspire toute confiance aux passagers.

Toujours au travail, jaloux de son commandement qu'il cède rarement à ses lieutenants, ce brave marin a mérité la croix d'officier de la Légion-d'Honneur pour avoir sauvé son navire pendant une traversée de l'hiver 1867. Depuis douze heures, le *Pereire* luttait contre une mer furieuse; les lames atteignaient une hauteur prodigieuse et les passagers, réfugiés dans leurs cabines, redoutaient quelque si-

(1) Le capitaine Duchesne est décédé aujourd'hui.

nistre. Dans les parages du banc de Terre-Neuve, le temps devint encore plus mauvais.

Vers quatre heures du matin, une vague immense s'abattit tout-à-coup sur le steamer, éteignant vingt-huit fourneaux sur les trente-deux que possède la machine et emportant dix mètres de l'avant. Le capitaine s'était élancé sur le pont ; le *Pereire*, chargé d'eau, enfonçait à l'avant. Il donna l'ordre de virer de bord, cette manœuvre pût s'accomplir, lentement, il est vrai, grâce aux quatre fourneaux encore allumés ; il fut sauvé !

Ce n'est pas tout : il faut boucher les voies d'eau de l'avant ; les passagers affolés travaillent avec les marins. Il est heureux que le *Pereire* soit un navire à compartiments et que la cale ait été préservée. Le navire fuit devant la grosse mer et entre quatre jours après dans le port du Hâvre. Un seul passager, une femme tuée par le coup de mer, manquait, et la cargaison était intacte.

On nous raconte tout cela. Ce que l'on dit de notre capitaine nous intéresse. Nous apprenons encore qu'il s'est fort bien conduit lors du sinistre, dans la Méditerranée, d'un énorme vapeur américain, l'*Atlantic*. Le capitaine Duchesne commandait un transport d'assez faible tonnage qui avait été heurté par le colosse ; il proposa ses services en cas d'avaries. L'américain sourit. Comment le transport aurait-il entamé l'énorme navire ? Un instant après

l'*Atlantic* coulait, et le capitaine Duchesne revenait à Marseille avec bon nombre des naufragés de l'*Atlantic* qu'il avait pu sauver.

Ces récits étaient nécessaires. Nous tenions à présenter au public le commandant du *Pereire.*

Mais l'heure du dîner arrive, en mer comme ailleurs, et le Commissaire du navire nous assigne nos places. Par faveur spéciale nous sommes désignés pour la table du capitaine; elle compte une douzaine de couverts. Quelques-unes des personnes qui y figurent méritent à coup sûr d'être mentionnées.

A la droite du capitaine s'assied un des employés, ou plutôt l'agent du service postal entre la France et l'Amérique. Je veux taire son nom, mais esquisser en quelques traits cette physionomie originale.

Quarante à cinquante ans d'âge, vingt ou trente ans de services, peu satisfait de sa position, voilà le signalement! Vous voyez d'ici le caractère du voisin de droite du capitaine; il maudit tous les gouvernements qui l'ont laissé végéter dans l'obscurité, il déblatère contre ses chefs, il fatigue éternellement les oreilles de ses auditeurs de ses plaintes et de ses jérémiades. S'il variait un peu le thème habituel de ses causeries, l'agent des postes serait peut-être intéressant à écouter. En effet, il est pédant, s'observe beaucoup dans son langage, et parle comme un cours de rhétorique, ce qui, entre parenthèse, ne fait pas l'affaire des Américains, ses

voisins, qui savent peu le français et ne peuvent profiter de sa conversation.

A côté de ce premier convive s'est assis un homme qui a fait et qui fera sans doute encore beaucoup parler de lui. C'est le Père Hyacinthe. Sa lettre sur ou plutôt contre l'infaillibilité du Pape a déchaîné sur lui toutes les foudres de la presse ultramontaine et du Vatican, et pour échapper aux injures d'un parti, aux fureurs des folliculaires aux abois, il a pris la résolution de s'embarquer pour l'Amérique.

Que fera-t-il là-bas, dans le Nouveau-Monde ? Y prêchera-t-il la nouvelle doctrine ?

Pour l'instant, il dîne ; et, comme nous le retrouverons à New-York, nous aurons occasion de parler de lui et de raconter ce qu'il y fit.

A table, le Père Hyacinthe est sérieux, digne dans son maintien, silencieux, patient surtout, car il écoute, avec un flegme et une attention inéluctables, le long récit des injustices administratives que l'agent des postes a supportées. Et Dieu sait s'il a supporté des injustices, l'agent des postes !

Ah ! le Père Hyacinthe doit maintenant connaître d'une façon bien approfondie les rouages postaux ! Quelle patience évangélique ! Nous vîmes par là combien la vie monacale mâte le caractère et annihile la volonté.

En face de nous, deux autres convives, appartenant cette fois au sexe faible américain : une dame,

une jeune fille. Est-ce une mère avec sa fille ? Mystère. Au premier abord, rien ne semblerait le faire supposer. Au contraire nous croyons un instant que... Quelle indépendance dans le maintien de la demoiselle! quelle indifférence dans la tenue de la vieille dame!

Bah ! nous en verrons bien d'autres; nous ne connaissons pas encore les habitudes et les mœurs américaines. Nous supposions, avouons-le, que cette demoiselle était une lionne américaine accompagnée d'une dame de compagnie, en guise de paravent. Tout semblait nous donner raison : la liberté d'allure, d'action et de parole de la jeune fille, son ton décidé, et son calme au milieu d'une conversation masculine, comparable au calme de la vieille garde sous le feu.

Eh bien! nous nous trompions. Cette dame et cette demoiselle sont deux honnêtes personnes, l'une femme, et l'autre fille de l'un des plus riches négociants, de l'un des derniers maires de Buffalo. La fortune de la demoiselle est grande, et si elle ne se marie pas encore, c'est qu'elle veut, selon le système des vierges américaines, savoir ce que valent les maris avant d'en accepter un.

A côté de nous, autre famille américaine, mais celle-là complète, avec père, mère, filles et garçons. Le père ne dit rien, ne mange guère plus. Chose curieuse, on dirait, à son attitude, qu'il voit sa fa-

mille pour la première fois. Pendant dix jours, nous n'avons pas remarqué qu'un seul de ses enfants lui ait donné une caresse et qu'il ait paru attristé de n'en pas recevoir. Aime-t-il ses enfants plus que ses enfants ne l'aiment? *That is the question.*



CHAPITRE II.

Autres types. -- La galanterie à bord. -- Le médecin. -- La table des artistes. -- Les potins de coulisse. -- Un concert de bienfaisance.

Pour la première fois, j'ai l'occasion de remarquer le goût de l'Américain pour le diamant. Il ne l'aime pas pour son brillant ou sa pureté, mais pour le prix qu'il représente. Presque tous les Américains à l'aise ornent leur chemise d'une grosse épingle en diamants. Plus ils sont beaux, plus le propriétaire est riche. Ceci est d'assez mauvais goût, mais il faut l'accepter.

A table se trouve encore un jeune homme dont la tenue plutôt anglaise qu'américaine fait opposition au tableau. Spécimen de la plus grande attraction que l'Amérique exerce sur l'imagination des hommes du continent, ce gentleman, qui appartient à une famille princière de Pologne, quitte l'Europe dans l'intention de refaire sa fortune fortement ébréchée par les insurrections de sa patrie. Comme tous les seigneurs ruinés, son désir le plus cher est de trouver une riche héritière qui redorera son blason.

Il s'est constitué de suite le cavalier servant des deux dames de Buffalo. C'est une idylle qui s'ébauche et se poursuit sous nos yeux.

Il est à remarquer que les relations se font vite à bord des bateaux à vapeur ; il serait difficile qu'il en fût autrement. Le roulis offre tant d'occasions d'être prévenant ! C'est à celui que le mal de mer n'atteint pas qu'échoit le beau rôle. Toujours prêt à être utile et à offrir le secours de son bras aux pauvres femmes, plus sensibles que lui au tangage continu du navire, il reçoit souvent de gracieux remerciments ; quelquefois même il est gratifié d'un sourire, accompagné d'un serrement de main qui lui prouve tout le plaisir qu'on ressent à se servir de son sympathique appui.

La traversée présente donc de très-grandes distractions au célibataire qui a le pied marin. Pour peu que les maris en soient à leur premier voyage, que de veuvages momentanés ! Car il est à remarquer que pendant que les maris râlent au fond des cabines, les femmes, filles de la lumière, se font transporter sur le pont. Etendues dans de grandes chaises longues, couvertes de fourrures, elles préfèrent affronter toutes les douleurs sous le regard de Dieu et.... des hommes.

Mais la consolation à tous les maux s'approche sous les traits et le costume du médecin du bord. D'un ton de voix mielleux, avec un sourire sté-

réotypé, il s'informe de l'état de santé de chacun. Il connait d'avance la réponse et tire un flacon de sa poche. C'est une panacée qui, je crois, est l'unique produit de sa pharmacie; vertige, manque d'appétit, mal au cœur, une cuillerée de ce breuvage suffira. Sa tournée finie, il se hâte de saluer avec le même sourire, et de courir au salon où le Commissaire du bord l'attend pour faire sa partie journalière.

J'aurai peu à parler de ce dernier officier, qui ne se détache des autres que par son uniforme dont le collet et les manches sont brodées d'argent et qui remplit des fonctions spéciales.

Mais je suis bien loin de la table; j'y reviens, car c'est là seulement que je puis observer les passagers et les crayonner à la hâte.

La table voisine de la mienne est très-bruyante, la conversation y est montée sur un diapason anormal. Quoi d'étonnant? Elle est occupée par une troupe lyrique se rendant à la Nouvelle-Orléans. Les premiers rôles hommes sont très-connus, presque célèbres; le côté « femmes » laisse un peu à désirer. J'aperçois M**, ténor de l'Opéra de Paris, D*, le baryton à la voix cuivrée du même théâtre, et puis encore D** la basse la plus profonde, la seule basse trouvée en France pour remplir le rôle du Grand-Prêtre dans la *Flûte enchantée*, au Théâtre-Lyrique. Inutile de parler des dames. Elles ont toutes à se

faire une réputation, à l'exception du contralto Mlle Z***, qui a eu l'honneur de faire fiasco aux Italiens. Tous les chanteurs que j'ai nommés sont originaires du Midi de la France; c'est vous dire que le timbre de leur voix a des vibrations qui rappellent (quand ils parlent) le bruit des grelons venant frapper les carreaux. Quant au sujet de leur conversation, il sera le même pendant tout le voyage. C'est ce qu'on appelle, en langage de théâtre, *les potins de la coulisse.* L'existence de ces gens-là s'écoule sur un emplacement de cent mètres carrés au plus, entre la rampe, la toile du fond et les couloirs des loges. Que le monde soit ébranlé par un affreux cataclysme, cela ne les émotionnera pas; mais qu'un second rôle veuille, par intrigue, se glisser dans les souliers d'un premier, qu'une méchante utilité sorte de son obscurité pour souffler un rôle dans une distribution, enfin qu'un camarade obtienne quelques bravos de plus que les autres dans une nouvelle pièce, c'est aussitôt un déluge de récriminations et d'objurgations à agacer un saint.

Quels orages, bon Dieu! La discussion durera un mois et plus. Toute cette phraséologie d'acteurs peut se réunir dans ce mot que j'emprunte à leur vocabulaire : du *débinage*, rien que du *débinage.*

Le groupe des acteurs est, il faut le dire, le plus mouvementé du bord. A voir la désinvolture de quelques-uns d'entre eux, on croirait qu'ils n'ont

jamais donné leurs représentations que sur l'élément liquide.

D'ailleurs le temps est au beau. La mer est calme. Solitude complète. Des marsouins cotoient le navire et cherchent à lutter de vitesse avec lui. Ils ne se laissent pas distancer, et ne s'arrêtent dans leur course furibonde qu'au bout de quelques minutes. L'homme est si peu fait pour la solitude, qu'il éprouve un sentiment de plaisir à voir les mers peuplées de tant d'habitants. Au loin du navire on aperçoit des colonnes d'eau qui s'élèvent des vagues à la façon des trombes : ce sont des cachalots. On dirait des roues de bateau à vapeur, lentement promenées sur les eaux.

Il y a peu d'autres poissons dans ces parages. Les marins vous racontent toutefois des histoires de baleines et de serpents de mer longs de deux nœuds. Ils nous prennent assurément pour des lecteurs du *Constitutionnel*.

Regarder les marsouins et les cachalots, écouter les propos des marins, contempler l'horizon, ce sont là des distractions de choix ; mais elles ne sont pas du goût des passagers prosaïques qui semblent s'ennuyer beaucoup sur leurs chaises longues, car, j'ai oublié de le dire, voilà trois ou quatre jours que nous voyageons.

Aussi leur prépare-t-on un divertissement inusité. Les artistes essaient des vocalises souvent arrêtées

par des points d'orgue involontaires, et, des entrailles du navire, s'élèvent des sons aigus mêlés à des grondements sourds. Qu'est-ce donc? On vient nous l'apprendre.

Le commissaire a eu la bonne idée de profiter du passage de tous ces artistes pour organiser un concert au profit de la Société de secours aux naufragés, dont les fonds, comme on le sait, sont destinés au soulagement des familles victimes de sinistres maritimes. Inutile de dire que les artistes ont généreusement accordé leur concours.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; le salon est préparé, les meubles sont remués dans tous les sens, le piano est décloué pour le mettre au milieu de la pièce ; enfin, dernier détail, le programme est affiché.

On a mis le grand répertoire à contribution et nous allons entendre des morceaux des *Huguenots*, de la *Muette*, de la *Favorite*.

L'heure ayant sonné, tous les passagers se placent et les chanteurs commencent. Ils sont applaudis, comme on peut le penser, et je dois à la vérité de dire qu'ils méritent de l'être. Mais l'instant critique est venu pour moi ; c'est à mon tour de m'asseoir sur la sellette, c'est-à-dire de prendre place au piano. Je ne me fais pas prier et m'exécute deux fois. Je puis le dire aujourd'hui sans vanité, j'avais entrepris de mener à bien un véritable tour de force. Bien que le roulis fut léger, le piano en su-

bissait comme moi les fâcheux effets, et j'étais obligé, pour ne pas jouer faux, de m'arc-bouter sur mes deux pieds et de me priver du secours de la pédale, qui, dans le triste état de l'instrument du bord, était pourtant d'une absolue nécessité.

Comment expliquer la chose? J'eus beaucoup de succès et le public ajouta des *bis* à ses *bravos*. Après que j'eus répondu par un morceau court et décisif, on s'occupa de la recette. Elle se fit par souscription et s'éleva à la somme de 1,600 francs.

Un avocat de la Nouvelle-Orléans saisit cette occasion pour prononcer en anglais un discours sur la charité, et je songeai pendant ce temps à la puissance de la musique qui rapproche les hommes séparés par la diversité des langues et qui les unit dans une même pensée...



CHAPITRE III.

Un peu de gros temps. -- Deux jours d'ennui. -- On nous promet la terre. -- Les pilotes de New-York. -- Le Trou-du-Diable. L'arrivée.

Cependant le navire court toujours; voici déjà quatre jours que nous avons quitté le Hàvre. Jusque-là, le temps s'est constamment maintenu au beau; à part de courts instants de houle, nous n'avons pas eu l'occasion de mettre notre bravoure à l'épreuve.

Il est toutefois dans notre destinée de tàter un peu de grosse mer, comme disent les marins. En effet, le capitaine, qui se connaît en nuages, en aperçoit un qui ne lui annonce rien de bon. Il grossit, il s'approche; dans un instant nous aurons de l'orage.

Peu à peu, le vent s'est élevé; les lames ont grossi et se sont couronnées d'écume. Vite on diminue la voile. Bientôt le *Pereire* se livre à d'imprudentes gambades, son avant plonge dans le gouffre pendant que l'arrière semble une montagne. Les écubiers ne peuvent revomir assez vite l'eau qui escalade les plats-bords, le pont est traversé par le flot et les

passagers effrayés suivent avec anxiété toutes ces péripéties, pendant que les officiers donnent des ordres et que les marins se félicitent de n'avoir pas traversé l'Océan sans le *grain* habituel.

Ce jour-là, bon nombre de passagers se confinent dans leurs cabines et la salle à manger est presque déserte. Il faut voir les figures terreuses et verdâtres des convives qui se sont hasardés à prendre place à table. Si l'on n'était soi-même travaillé par le grain, peut-être rirait-on de ces contorsions et de ces jeux de physionomie. La cuiller exécute un véritable voyage au long cours de l'assiette à la bouche, et de guerre lasse on abandonne la partie.

Encore trois jours de passés, mais ceux-là, plats et vulgaires. On commence à souhaiter la terre, à se lasser de ses compagnons de route, à trouver le navire moins beau et la table moins succulente; mais nos souffrances touchent à leur fin : le capitaine vient, en effet, de nous annoncer que le lendemain soir nous arriverions à New-York.

A partir de cet instant, l'espérance est entrée dans tous les cœurs et le temps se passe à interroger l'horizon pour essayer de découvrir la ligne des côtes.

On s'endort avec joie. Douze heures de sommeil doivent encore nous rapprocher du but souhaité.

Le lendemain, dans l'après-midi, on découvre à l'horizon deux bateaux à voiles, très-petits, de vé-

ritables coques de noix. Il faut que ce soient de hardis marins ceux qui se risquent si loin des côtes sur ces frêles esquifs. On nous apprend que ces barques sont montées par des pilotes de New-York. On a peine à comprendre qu'ils s'aventurent si loin du port. L'explication de ce fait est pourtant bien simple. Les Américains sont positifs jusque dans leurs réglements de pilotage. En France, les pilotes sont soumis à des arrêtés qu'ils ne peuvent enfreindre. Aussitôt qu'un navire s'approche de l'un de nos ports, le premier des pilotes de service se dirige de son côté et le guide vers le point où il doit s'arrêter. En Amérique, au contraire, les pilotes, quoique réunis en corporations, ne sont liés que par des réglements confraternels. Ils prennent la mer, quarante par quarante, et s'en vont à l'aventure dans toutes les directions. Les plus fortunés rencontrent des navires et leur offrent leurs services; ceux qui, moins heureux, ont manqué toutes les occasions gagnent la haute mer, et plus ils sont hardis, c'est-à-dire plus ils vont loin, moins ils ont à craindre la concurrence. Il y a des pilotes qui restent quinze jours en mer avant d'avoir aperçu la moindre cheminée de bateau à vapeur; d'autres au contraire guident en une seule semaine deux ou trois bateaux.

Mais le port de New-York est assez fréquenté pour que le métier soit un peu lucratif. La prime du pilo-

tage s'élève pour les bateaux de première grandeur à 100 dollars (500 francs).

L'un des petits bateaux que nous suivions de l'œil, depuis un instant, pige la partie perdue; il est devancé par son adversaire et vire de bord. L'autre au contraire redouble de vitesse. Quand nous approchons de lui, le *Pereire* stoppe et les manœuvres d'*accostage* commencent. Maintenant, nous avons sous les yeux le bateau-pilote. Il est monté par quatre hommes, y compris le patron. C'est un yacht ponté de 8 à 10 tonneaux; vu près du *Pereire*, il semble un hareng en face d'une baleine. Mais voici la barque sur la vague voisine; un instant encore, elle se briserait sur les flancs du paquebot. Une corde a été jetée, le pilote l'a vivement enroulée à son poignet, il s'est lancé dans l'espace et vient d'atteindre l'échelle qui a été déployée le long du navire. Deux secondes encore, le voilà sur le pont.

Plus de capitaine! Nos matelots sont maintenant commandés par le pilote qui ne parle qu'anglais. C'est une bonne chose d'avoir un pilote, mais quand il connait bien son métier. Si celui-ci allait conduire le navire vers le *Trou-du-Diable?* Comme ce nom est mélodramatique et bien trouvé! Le fameux « Trou » est situé à l'extrémité sud du banc de Terre-Neuve. Dans quelle latitude? sous quelle longitude? je ne vous le dirai pas, parce que cela ne

vous apprendrait rien; qu'il vous suffise de savoir que ce tourbillon est le point de rencontre de plusieurs courants fort dangereux.

La côte de Terre-Neuve n'est pas commode; elle est presque toujours enveloppée d'un épais brouillard qui ne permet pas de la contourner sans prendre mille précautions. Nous sommes en octobre, les pêcheurs sont nombreux.

Le sifflet du *Pereire*, pareil à une conque marine, avertit les patrons des barques de prendre garde à nous. Ce sifflet entendu pendant la nuit a quelque chose de lugubre et s'harmonise parfaitement avec le spectacle que l'on a sous les yeux. La lune perce cette brume, qui est zébrée par un arc-en-ciel nocturne. Ses couleurs sont ternes, comme tout ce qui est produit par la lumière de l'astre secondaire, mais elles ont des nuances tout-à-fait fantastiques.

Nous avons laissé derrière nous « *le Trou-du-Diable* »; mais le capitaine s'est bien gardé d'en informer les passagers. Il aime à se faire interroger par les dames et quand une voix anxieuse lui demande: « Capitaine, et le Trou-du-Diable? », il évite de répondre. Bah! cela lui est permis à ce vieux loup de mer. Il absorbera pendant deux minutes l'attention des passagères, qui, une fois à terre, ne se souviendront plus de lui.

Mais les passagers vont prendre un peu de repos

pour débarquer, au matin, d'une façon convenable. Comment dormir en un pareil moment?

Dès l'aube, nous contemplons le rivage américain et les hautes montagnes qui entourent la baie de *Sandy-Hook*, ou baie de New-York.

C'est l'Amérique. J'avoue que ce spectacle ne m'a pas laissé froid. Cette émotion participait de deux sentiments. D'abord j'admirais la baie qui est vraiment merveilleuse, ensuite j'étais reconnaissant à cette terre de ce que j'allais la fouler aux pieds après avoir quitté l'élément liquide.

Mais cette admiration est purement artistique et cette reconnaissance purement égoïste. Mon cœur ne bat pas. Toute autre est l'émotion de ces Yankees qui ont voyagé près de moi et que je trouvais si prosaïques à la table du capitaine.

Eux, si flegmatiques d'apparence, ont les larmes aux yeux. Au-delà du port, au-delà de cette ligne de côtes et de cet horizon à souhait, ils voient leur logis, leur famille, leurs affaires aussi.

L'émigrant interroge curieusement tout cela. Voilà donc, se dit-il, la terre qui doit être mon eldorado, la baie qui doit rouler dans ses ondes les paillettes d'or que je viens chercher, la ville où je vais lutter!

Le *Pereire* a stoppé. Pourquoi? Visite de la santé. Pas de malades? bon! Nous sommes Français, docteur; est-ce que la France empeste les autres nations? Nous ne ferons pas quarantaine.

Ah ! si nous venions du sud, la visite aurait été moins rapide. Le sud nous apporte la fièvre jaune... et bien d'autres maladies jaunes ou vertes !

Nous entrons dans le port. Voici des forts qui défendent l'entrée ; ils ont cinq ou six étages de batteries. *Le vieux Jonathan* veille ! N'allez pas croire cependant que je prenne New-York pour un port militaire. Il y a des forts, voilà tout. A quoi serviraient-ils en cas d'attaque ? je n'en sais rien.

Mais voici des mâts, encore des mâts, des pavillons de toutes les nations, des navires de tous les pays. Ils sont tellement pressés, tout cela est si confus, si mouvementé, si plein de vie, qu'on entrevoit, comme une soudaine révélation, la prospérité commerciale de l'Amérique. Ce n'est pas Marseille, ce n'est pas Southampton, ce n'est pas Constantinople, c'est New-York ! Un monde d'affaires qui a son cachet spécial, son caractère unique.

Activité partout, beauté nulle part !

La première chose qui saute aux yeux de l'artiste, après les étonnements des premières minutes, c'est le mépris de ce peuple pour l'architecture urbaine, pour les monuments, pour les choses utiles mais qui ne sont pas de première nécessité.

Voilà les quais : ils sont mal pavés. Les docks sont bâtis grossièrement. Le port est laid. On dirait qu'il a été construit quand le ciment et le marteau étaient inconnus. Les Américains sentent que tout

cela n'est pas digne d'une ville comme New-York, qui, avec Brooklyn, contient 1,600,000 habitants; mais ils n'ont pas le temps de refaire. Il faudrait, pour embellir, arrêter le mouvement commercial ou au moins le gêner. Le port sera toujours laid et vieux.

Mais trop de choses nous occupent pour penser longtemps au port.



CHAPITRE IV.

La douane. -- Un fiacre à New-York. -- Fifth-avenue-hôtel. -- Un dîner américain. -- La vie d'hôtel.

Le *Pereire* vient de s'arrêter devant le dock de la Compagnie Transatlantique. L'Amérique-nation se révèle à nous par la présence d'employés de la douane, fonctionnaires à l'air rapace qui portent, à la boutonnière de leur habit, la plaque d'argent aux armes des Etats-Unis. Les douaniers, comme tous les employés de ce pays républicain, sont âpres à la curée. Leurs places sont très-recherchées, ou, pour mieux dire, cotées. Un inspecteur des douanes peut se faire cent mille dollars en cinq ans, un inspecteur cinquante mille. Quant au menu fretin, cela dépendra du plus au moins d'adresse qu'il emploiera à n'accuser à son chef que la moitié des sommes qu'il aura perçues, à dissimuler les pourboires illicites de voyageurs dont il aura visité les bagages les yeux fermés. La meilleure manière de passer sa malle sans payer de droits est de poser sur le couvercle une somme en rapport avec les valeurs qu'elle contient, et, cela fait, d'appeler à soi l'employé du *Custom-house*. Il ne se fait pas prier, vous dévisage, met la

main sur l'impôt volontaire, et, s'il sait ne pas être observé, trace le signe cabalistique qui fera tomber devant vous les barrières. Cela n'arrive pas toujours ainsi, mais il suffit que je l'aie vu une fois pour que je le signale.

J'aurai l'occasion de parler de l'impôt, et par conséquent des douanes.

Pour l'instant, j'ai franchi la porte de fer du dock, sans exhiber aucun passe-port, et le bâton terrible du policemen de garde ne m'est pas tombé sur les épaules.

Comme en Europe, comme partout, une foule d'officieux volontaires entourent les portes du dock. Ils m'offrent des cartes des meilleurs hôtels, me proposent une voiture, se disputent l'honneur de porter mes bagages. Ils se poussent et se querellent pour arriver les premiers.

Une première remarque : si l'habitant de Londres ou Cockney parle l'anglais de la gorge, le New-Yorkais le parle du nez, ce qui pour un musicien n'a rien d'agréable.

Enfin, j'aperçois un agent du *Fifth-avenue-hôtel* (hôtel de la 5e avenue), et je me livre à lui ; il fait ranger mes bagages sur une voiture et me voilà parti.

Ma deuxième remarque vaut la première. La voiture tressaute, comme le *Pereire* le jour du fameux grain. Les rues sont pavées de petites pierres pointues. Les chaussures doivent s'en trouver très-mal.

Pourtant nous approchons des quartiers élégants et le sol s'unifie. La République ne pratiquerait-elle pas l'égalité du pavé ? La cinquième avenue, quartier riche et opulent, est propre comme un dollar ; on n'y rencontre ni boue, ni pavés pointus ; le macadam est soigneusement entretenu et très-apte à supporter les piétinements de gens à organisations sensibles et qui appartiennent aux premières classes de la société.

Fifth-avenue-hôtel se recommande à première vue par sa grandeur, je dirai mieux, par son immensité. Sa porte en est peut-être un peu basse, mais une fois entré....

Il convient, je crois, de donner une description succincte de l'établissement, tous les hôtels américains étant construits sur ce modèle. Ils sont en tout conformes au progrès et aux habitudes du pays.

D'abord on rencontre un grand vestibule (*Hall*) d'où part le grand escalier qui dessert l'hôtel. Au centre du vestibule, un bureau où le public ne peut pénétrer, le passage du côté de l'entrée étant barré par une longue table en palissandre sur laquelle vous inscrivez votre nom. Cette disposition permet aux trois employés de répondre à toutes les demandes que leur adressent onze ou douze cents voyageurs. Quelques portes s'ouvrent sur le *Hall :* celles du *smolking-room*, vulgairement fumoir, du *reading-room* (salon de lecture), du *washing-room* (salon

de toilette), où vingt coiffeurs sont toujours prêts à vous raser, peigner, nettoyer la tête, comme dans le meilleur établissement de Paris.

Disons, entre parenthèses, que l'Amérique est en progrès sur l'Europe au point de vue de l'industrie du coiffeur. Le confortable que l'on trouve dans les *shops* (boutiques) des barbiers ne peut être égalé. Des lits moelleux vous permettent de vous étendre tout en offrant votre tête au coiffeur. Des douches appropriées servent au nettoyage de tête. En Europe, on sort de chez les coiffeurs en se promettant d'y revenir le moins souvent possible; en Amérique, quand on a passé une heure entre leurs mains, on se sent tellement reposé et dispos qu'on est tout prêt à recommencer.

Dans le *Hall*, une autre porte s'ouvre et se ferme souvent, c'est celle du *bar-room* (salle de rafraîchissements). En cet endroit, peu ou point de siéges; les consommateurs sont accoudés sur un comptoir en acajou, derrière lequel on peut voir, rangés en ordre, tous les vins et spiritueux de l'univers, depuis le Tokay jusqu'au dernier crû de *claret* (Bordeaux), depuis le *lacryma-christi* jusqu'au vin de Californie.

Si je ne craignais d'être trop long, je dirais pour n'y pas revenir que les Américains, ainsi que l'a prouvé l'Exposition universelle de 1867, sont les premiers *boissonniers* du monde. Ils inventent et combinent des liqueurs qui font de tout débitant un

ganymède. Je ne veux citer que le *ginger-bier*, qui rend de grands services en été, et une boisson délicieuse, composée de rhum et de feuilles de menthe.

Le maître d'hôtel vient de m'indiquer les chambres qui nous sont destinées. Elles sont situées au troisième. J'entre dans un petit salon avec d'autres personnes. Autre surprise : un monsieur vêtu de noir pousse un timbre et nous nous sentons monter doucement. L'ascenseur a fait son œuvre. A chaque étage, on nous a arrêtés en proclamant les numéros des chambres, à la façon des conducteurs d'omnibus qui annoncent l'Odéon ou la Barrière-blanche.

J'arrive dans mon appartement. Il ne répond pas au luxe extérieur de l'hôtel. En thèse générale, les chambres des hôtels américains sont blanchies à la chaux. Un bec de gaz les éclaire assez pauvrement. En revanche, une toilette adhérente à la muraille vous verse jour et nuit l'eau chaude et l'eau froide.

L'heure du dîner approchant, je m'empresse de faire un brin de toilette et je descends à la salle à manger *(dining room)*, remarquable par la multiplicité des tables, recouvertes de cristaux, et par ses garçons de salle, tous nègres.

La plupart des plats sont anglais ou français, cependant les mets nationaux ne sont pas complétement oubliés.

J'ai vu, ce jour-là, un Américain, tête de Brasseur dans le *Brésilien :*

C'était des courses effrenées,
A faire pâmer un Anglais,
A faire pâmer un Anglais.

Mon Américain, tenant à deux mains une grosse pomme de maïs cuite à l'eau, la mordait avec un bruit de molaire tout-à-fait particulier.

Comme boisson, de l'eau à la glace malgré la saison. Beaucoup de mes voisins buvaient ou du lait ou du thé à la glace. Ces coutumes sont respectables et on a tout intérêt à s'y faire, quand on songe que le plus petit des bordeaux coûte quinze francs la bouteille. Ainsi, une pièce de vin, achetée cinq cents francs à Bordeaux, en coûte mille arrivée à New-York; encore est-elle souvent allégée d'un tiers par le zèle des employés de la douane. L'Américain n'aime pas les plaisirs de la table; cependant les maladies des voies digestives sont fréquentes aux Etats-Unis, si l'on en juge par les prospectus de remèdes insérés à la quatrième page des journaux. Peut-être faut-il chercher la cause de cette dyspepsie dans l'habitude que l'on a de manger le pain sortant du four?

Avant de quitter le *Fifth-avenue-hôtel*, disons encore que quelques familles américaines préfèrent la vie d'hôtel à la vie d'intérieur, meublent des chambres et vivent éternellement à table d'hôte.



CHAPITRE V.

New-York à vol d'oiseau. -- La Poste. -- L'Union Square. -- Steinway hall. -- La Folie Fisk. -- Le colonel Fisk. -- Le directeur Fisk.

Un voyageur est-il tenu de dire à ses lecteurs : tel jour, à telle heure, j'ai passé par telle rue ; tel autre jour j'ai pensé ceci ou fait cela ? Je ne le crois pas. Des vues générales et d'ensemble sont plus facilement perçues. Je vais donc parler de New-York sans compter mes pas et sans noter mes temps d'arrêt. On pense bien que j'ai peu vécu dans les pièces du troisième étage de *Fifth-avenue-hôtel* et que je me suis hâte de prendre langue aux Etats-Unis. Les lignes qui suivent sont donc le résultat d'observations longuement faites et d'études assez approfondies.

Quoique les Etats-Unis aient une capitale politique, Washington, New-York peut être considérée comme leur cité par excellence, leur métropole. Elle mérite en tout point ce titre par l'importance de son port, par son mouvement d'affaires, par une sorte de centralisation du mouvement général et un rayonnement qui imprime l'activité au pays tout entier.

Elle n'est pas moins remarquable par son mouvement artistique et son passé. Voulez-vous connaître à fond l'histoire de la ville? Observez ses rues bâties successivement et dont l'ordonnance de plus en plus magistrale témoigne des progrès de la cité.

Avant d'aller plus loin, je dois avertir le lecteur que j'ai plus habité New-York que les autres villes; la plus grande partie de mes impressions sont donc nées dans cette cité. On pourrait me faire le reproche d'avoir vu le pays à travers un objectif un peu réduit; je réponds à cela, qu'à de très-petites différences, les mœurs, les habitudes américaines sont à peu près les mêmes dans toutes les parties qu'il m'ait été donné de visiter. Le Parisien n'est-il pas la quintessence de l'esprit français? Ainsi du New-Yorkais, pour l'Amérique du Nord. Je continue donc ma promenade.

Dans la ville basse, qui est la plus ancienne, les habitants ont construit des maisons-magasins. Les quais ont une longueur démesurée et chacune de ces maisons, peu belles mais très-pratiques, peut recevoir la marchandise de navire à magasin.

Dans ce coin de la grande ville, qui pourrait tout au plus loger vingt mille habitants, on remarque une Bourse, la maison des Droits-réunis, l'église du Wall-Street, curieux spécimen d'imitation du gothique, le cimetière, où l'on compte un grand nombre de patriotes morts pour l'indépendance, le tribunal,

sorte de maison carrée style Louis XVI, qui jure par sa couleur et son architecture avec ce qui l'entoure, les *Tombes*, prison qui renferme les célébrités du couteau ou du revolver et dont les colonnes, sans genre défini, brillent par leur immense développement. Ce ne sont pas celles que Samson a fait fléchir. Je ne parlerai pas de la poste, vieille et laide bâtisse qu'on doit remplacer sous peu.

Puisque je suis à la poste, où je viens d'entrer pour expédier des lettres en France, un mot sur le système postal. L'affranchissement est à très-bon marché. Une lettre allant dans n'importe quelle région des Etats-Unis, ne paie que trois *sous*. Pour éviter l'encombrement des bureaux restants, le directeur des postes fait afficher et insérer dans les journaux la liste des lettres qu'il a reçues avec cette inscription : *poste restante*. Il est difficile de cette façon qu'une lettre ne soit pas réclamée. On ne se sert pas du mandat-poste, on expédie la somme que l'on veut faire parvenir, dans une lettre ordinaire, en *bank-notes*. Les vols de lettres chargées sont assez rares.

En remontant en ville, voici *Union square* avec les statues, en bronze, de Washington au sud et de Lincoln au nord. Washington est campé à cheval à la façon du Louis XIV de la place des Victoires. Sa figure est remarquable et donne réellement l'idée du personnage. Quant à Lincoln, impossible de rêver rien de plus grotesque. L'artiste a représenté la

victime des haines de partis, avec un immense paletot sac dont la ridicule ampleur n'offre rien de favorable à la réputation du tailleur de l'ex-président. Les bottes sont atroces. Le bronze figure une série d'œils de perdrix qui appellent de loin la pommade galopeau ou le colcorame. Pauvre, pauvre Lincoln ! Qui eût dit, quand tu terrassais l'hydre du Sud, que ta veuve serait contrainte, pour vivre, de vendre ta garde-robe, et que la reconnaissance du peuple que tu avais sauvé se traduirait par cette misérable statue de bronze ?

Derrière les statues s'ouvre le jardin, orné d'un petit bassin dans lequel barbottent des canards. Nous sommes voisins du *Steinway hall*, salle de concerts, appartenant au propriétaire de la première fabrique de pianos d'Amérique et de l'Académie de musique ou Opéra.

Je parlerai de ces magnifiques salles, quand il sera question de musique.

En continuant mon chemin, je jette les yeux sur l'élégant magasin de Goupil, le marchand d'estampes. On y remarque de jolies toiles et des dessins modernes.

Plus loin, voilà le *Booth-Théâtre* ; il appartient à celui qui lui a donné son nom et qui est le plus grand tragique américain. La construction seule du théâtre a coûté 600,000 dollars, ce qui prouve que les Américains savent payer leurs gloires.

A quelque distance, je trouve l'*Opéra-House* ou *Folie-Fisk*, du nom de son propriétaire. On comprend ce surnom quand on pénètre dans l'intérieur du théâtre. Il est impossible en effet de rien voir de plus luxueux. Les ornements y ont été semés avec une profusion toute vaniteuse. L'or, l'argent, les glaces scintillent jusque dans les recoins de la salle, qui est grande et dont les places ont été distribuées à la manière française, à cette exception près que tout spectateur, quelle que soit sa place, voit et entend tout. Ce riche théâtre a coûté la bagatelle d'un million de dollars; malgré tout, et quoiqu'il soit considéré comme le plus beau de New-York, il n'a pas encore été adopté par le public de distinction.

On joue un peu de tout sur cette scène, depuis l'opéra jusqu'à la féerie, en passant par le drame, le ballet. Les acrobates et les chiens savants s'y livrent parfois à leurs exercices ordinaires et les presdigitateurs ne dédaignent pas d'y escamoter leurs muscades.

Cette variété dans les programmes n'ayant pas suffi et les impressarii n'ayant généralement pas payé M. Fisk, celui-ci s'est décidé à devenir le directeur de son théâtre.

Ceci semblerait un fait très-ordinaire, si nous n'étions pas en Amérique et si M. Fisk n'était pas M. Fisk, c'est-à-dire le nabab de New-York.

M. Fisk a fait une fortune colossale dans les

spéculations de bourse et dans les entreprises de chemins de fer.

C'est le vrai type du faiseur américain, et l'odyssée qu'il a parcourue avant d'arriver à la fortune mérite d'être racontée. A dix-neuf ans, il était attaché à la ménagerie de Van Amburgh, en qualité de palefrenier, ensuite comme contrôleur ; à vingt-huit ans, on le retrouve colporteur parcourant le pays, la hotte sur le dos. Après quelques succès, suivis de dégringolades, la guerre de sécession lui apporte les moyens de spéculer sur une large échelle ; il se fait fournisseur des armées, joue sur la hausse et la baisse de l'or, et ramasse à ce jeu quelques millions de dollars. En 1867, à force d'intrigues, il finit par devenir directeur de la ligne de l'Ecrié, et à partir de ce moment tout lui réussit. Sa réputation est mauvaise et il n'est pas d'injures qu'on ne lui ait jetées à la figure ; mais ses millions lui servent d'égide et il se croit invulnérable.

Jeune encore (il a quarante ans), il n'a pu se décider, malgré les prescriptions de ses médecins, à laisser au repos sa puissante organisation (il pèse 300 livres). Jaloux d'un autre millionnaire qui s'était offert le luxe de faire construire pour son plaisir un navire de 800 tonneaux, ce qui lui permettait de prendre le titre de commodore, M. Fisk se fit nommer, à coups d'argent, colonel du 6ᵉ régiment de la milice New-Yorkaise.

Rien n'est beau comme de voir le superbe, le majestueux colonel Fisk, bien corseté, bien sanglé dans un uniforme flambant neuf, commander la parade d'une voix de stentor, et emprunter les allures des vétérans, en homme habitué à contempler sans pâlir le feu... des fourneaux de locomotives.

Mais une seule gloire ne pouvait suffire à la vanité de notre original millionnaire. Il lui fallait du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Voici donc ce qu'il imagina, ses moyens le lui permettaient. Il acheta un diamant gros comme une noisette et se le fit incontinent monter en bouton de chemise. Pendant de longs mois, M. Fisk, changé en soleil, joua les Apollons aux fauteuils de galerie des théâtres, projetant des rayons sans nombre, éblouissant les pauvres mortels des feux de son solitaire, et comptant les regards de concupiscence que les femmes lançaient au fameux diamant et à son propriétaire.

Hélas! on s'était lassé de voir le colonel Fisk à cheval, on se lassa de regarder son solitaire; l'éclat de ce soleil sembla pâlir, et, avec lui, l'étoile du nabab.

Il remonta d'un seul coup sur son nuage de demi-dieu par l'acquisition de l'Opéra-House. Aussitôt qu'il se fût changé en directeur de théâtre, il envoya des courtiers dramatiques dans tous les pays du monde, pour recruter des comédiennes, des can-

tatrices et des danseuses. Il ne marchandait pas le prix des engagements, mais il ne voulait que de jolies femmes.

Les steamers rapportèrent bientôt une charmante cargaison féminine. On remarquait dans ses rangs Mesdemoiselles Montaland, Silly, Irma Marié, Desclauzas, Jenny Bell, Tostée, Lanner, etc... Mademoiselle Schneider devait aussi venir; mais ses prix étaient si élevés, même pour un nabab, qu'il fallut réfléchir.

Avant les représentations, le directeur Fisk traita bien ses pensionnaires; il donna de grands soupers, auxquels il invita (ce qui était assez intelligent) tous les critiques influents de New-York. Mais le moyen de s'amuser? ces dames ne parlaient pas anglais. Si l'on causait peu, en revanche on mangeait, on buvait ferme. Ces dames, les agents l'avaient promis à M. Fisk, ne nommeraient plus New-York que Fiskville. Serons-nous indiscret en disant que Mademoiselle ***, charmante brune à l'œil noir, était la voisine favorite de M. Fisk et qu'un coiffeur français de Broadway leur servait d'interprète? Rien n'était plus bizarre que de voir M. Fisk, accompagné du coiffeur, faire les honneurs de New-York à Mademoiselle ***.

Les représentations eurent lieu et Offenbach *for ever* remporta bien des succès. Mademoiselle Silly mit quelque temps à se faire comprendre, mais le

public finit par l'apprécier à sa juste valeur. Tout marcha bientôt pour le mieux et M. Fisk fût bientôt persuadé qu'avec un petit million il en verrait la farce.

Le Crésus Yankee a-t-il en ce moment un nouveau caprice? Je ne le sais, mais, à coup sûr, [illegible] faut pas que la population de New-York cesse d'avoir présent à l'esprit le gros M. Fisk. Avis à ceux qui auraient inventé quelque chose de foncièrement original. S'il fallait recueillir toutes les anecdotes qui circulent dans le peuple sur ce boursier-colonel, je n'en finirais pas; le mieux est de continuer notre promenade. [1]



(1) L'ouvrage était sous presse, quand la nouvelle de l'assassinat du colonel Fisk arriva en France. La triste fin de cet homme ne m'étonne pas, car ordinairement c'est sous le couteau ou à la potence que finissent ces sortes d'aventuriers

CHAPITRE VI.

La 5e avenue. -- Les voitures américaines. -- Central-Park. New-York et Boston. -- Les peintres américains.

A la hauteur de Madison-Square commence la partie fréquentée de la 5e avenue, rendez-vous de l'élégance et de la fashion. A Paris, on se fait voir aux Champs-Elysées ou au Bois de Boulogne ; à New-York, on suit le trottoir de la 5e avenue. Il est large de quatre à cinq mètres, long de quatre kilomètres et aboutit à Central-Park. Dans l'après-midi, après le sermon ou le prêche, ce boulevard est très-fréquenté.

Les Américains aiment les voitures, plus peut-être par ostentation que par goût. A côté des calèches, des landaus, des phaétons, se montre la voiture de promenade, qu'on pourrait appeler la voiture nationale, tant elle est répandue. C'est ce qu'en France on nomme vulgairement une araignée. Elle ne peut porter que deux personnes sur un siége très-élevé, porté par de grandes roues fines que le moindre choc peut briser comme du verre.

Le plus souvent, ces voitures sont montées par des commerçants qui, leur travail terminé, vont se

délasser de leurs fatigues à Central-Park. En voici justement un qui passe, observons-le. Il est coiffé d'une casquette à large visière; quoique vêtu proprement, il a l'aspect d'un homme commun. Son visage a le ton de la brique; il ne porte pas de moustaches, mais des favoris à poils rudes et coupés en brosse. Celui-là est un vrai Yankee pris sur le vif; une de ses joues est démesurément enflée. N'allez pas lui conseiller de se rendre chez le dentiste, il chique; le voici qui lance un jet de salive jaune...

C'est un type d'américain du vieux temps, non façonné aux mœurs européennes. La génération nouvelle est en progrès sur celle-là; l'Amérique, comme la France, a ses gandins. Ils sont recherchés dans leur mise; leur coquetterie présente ce caractère singulier qu'elle s'attache à la force physique. Loin de se donner des airs de poètes élégiaques, les jeunes Yankees veulent avoir l'air robuste, les tailleurs leur confectionnent des vêtements aux épaules élargies qui leur donnent l'apparence de forts de la halle.

Les New-Yorkais sont si fiers de leur Central-Park qu'ils le considèrent, ou peu s'en faut, comme la huitième merveille du monde.

Il est certain qu'il a fallu beaucoup de travail et de patience pour créer ce parc dans un lieu qui ne s'y prêtait ni par la nature de son sol, ni par

sa fertilité. Tout au plus a-t-on pu faire servir à l'ornementation du parc quelques rochers disséminés sur cette vaste étendue de terrain. On a planté des arbres, élevé des éminences, voire même des collines, ouvert des routes dont les contours multipliés permettent de beaucoup se promener sans trop changer de place. Ce n'est pas tout; l'eau, qui a été amenée à profusion, forme des rivières aux capricieux méandres, des étangs où s'ébattent de nombreux poissons, des lacs avec des horizons à perte de vue. Dans une vingtaine d'années, quand la végétation sera devenue plus puissante, et quand de coquettes maisons entoureront cette promenade, elle ressemblera beaucoup à notre ancien bois de Boulogne, moins toutefois l'encadrement des collines de Suresnes et de Saint-Cloud. Cependant, vers l'extrémité du Central-Park, on arrive sur une éminence d'où l'on jouit d'une vue assez étendue. A l'ouest c'est l'Hudson; à l'est, c'est l'East-River, naturellement; sur ces deux cours d'eau sont bâties de véritables villes, Harlem, Hoboken, Williamsburg.

Le peuple préfère aller se promener le dimanche dans *les Iles* que de venir à Central-Park où il coudoie les bourgeois et la classe aisée. Il se rend aussi au cimetière Brookyln, qui est très-intéressant à visiter, quoiqu'il paraisse assez singulier à des Européens de faire d'un cimetière un lieu de promenade. Mais ce sont là les mœurs américaines,

plus excessives encore que celles de la protestante Angleterre.

Nous avons ensemble parcouru la ville et vu ses monuments; je ne parlerai plus avec les mêmes détails des villes que nous visiterons, parce que, pour moi, New-York est le type de la ville américaine, par excellence, et que les autres cités sont plus ou moins des diminutifs de cette métropole.

Une ville cependant, une seule, se détache sur cette uniformité qui fait ressembler les cités américaines à des villes fabriquées à la douzaine, et je me hâte d'en parler : c'est Boston. Cette ville est belle et, dans certaines places, sous certains aspects, d'un caractère grandiose.

New-York et Boston sont les deux centres intellectuels des Etats-Unis. Cette dernière ville l'emporte peut-être sur sa rivale par son goût épuré et par le sentiment artistique qui distingue les habitants de la capitale des Massachussets. Essayons d'établir une sorte de parallèle entre ces deux cités, au double point de vue littéraire et artistique.

Boston, dont je dois parler d'abord, parce que, dans mon opinion, je la place en première ligne, a été surnommée l'Athènes des Etats-Unis. Elle mérite ce nom ; en effet, l'étude des choses de l'antiquité grecque ou romaine y est poussée très-loin. Telle discussion sur le sens exact d'un vers de l'Enéide, ou sur celui d'une phrase incidente de

l'Illiade excitera parfois autant d'intérêt à Boston qu'un message présidentiel du général Grant. Aussi les Massachussets ont-ils vu naître toute une pléiade de célébrités. Sumner, le grand défenseur des nègres, aussi connu comme avocat ou légiste que comme ministre, est né à Boston, patrie de Benjamin Franklin. Butler, l'adversaire de Grant, peut-être son successeur, est aussi Bostonien.

Je ne nomme pas les poètes, les peintres, les musiciens. Ils forment une génération nouvelle, dont le drapeau n'est pas encore déployé. En peinture, il n'y a pas d'école proprement dite. La peinture d'histoire n'y est que la copie plus ou moins servile des modèles anciens. Quant aux paysagistes, ils sacrifient la couleur au dessin. Les peintres de nature morte font des *trompe-l'œil* et ne s'attachent qu'à l'effet du *bien-rendu*. M. Bierstaedt se fait toutefois remarquer parmi ses confrères. Il est original et hardi. Il aime par dessus tout à peindre des sujets dont les effets principalement sont empruntés aux montagnes rocheuses, qui ne peuvent être comparées à rien de ce qu'on voit en Europe. M. Bierstaedt éclaire les cimes de rayons éblouissants et plonge les vallées dans une demi-obscurité. Moins bien réussies, de pareilles oppositions seraient crues et criades; mais l'art, en ce cas, ne procède-t-il pas de la nature? La terre a été tourmentée là-bas par tant de soulèvements et de cataclysmes, qu'il faudrait aux peintres une bien

grande force d'âme pour s'isoler de la nature et se livrer à l'invention.

Que d'horizons grandioses et merveilleux dans ces montagnes ! Que de teintes inconnues, que de jeux de lumière ignorés, dans ces forêts où croissent des végétaux dont la science ignore l'existence ! Mais l'artiste qui veut se trouver face à face avec ces mystères, celui qui veut s'asseoir au pied des montagnes, sur le bord des lacs bleus, dont les eaux vierges n'ont jamais porté d'esquif et réflètent éternellement la silhouette noire des blocs de granit qui se penchent sur elles, celui-là doit partir de chez lui comme on part pour la guerre. Son attirail artistique doit être fixé sur la selle de son cheval. Lui, la carabine au poing, doit marcher à l'aventure, vivant de gibier, comme le trappeur ou le peau-rouge. L'art du peintre ne se civilise pas à ce genre d'existence, mais il s'originalise. Son individualité s'exagère au dépens des idées reçues de l'école; en un mot, si ses œuvres sont souvent médiocres, elles se distinguent toujours par un côté viril. Il me séduit plus que l'affèterie ou la grâce cherchée, qui sont le propre des civilisations exagérées ou l'avant-coureur des décadences artistiques.

Je voudrais continuer cette étude des arts dans le Nouveau-Monde, en essayant de porter quelques jugements sur la littérature américaine; mais, pour comprendre le génie d'une langue, il faut en avoir

fait une étude très-approfondie, ce qui n'est pas mon cas. Aussi ne parlerai-je que très-sommairement de ceux que Balzac appelait *les princes de la plume*. A part deux ou trois réputations saillantes, hors de conteste, le niveau littéraire s'élève peu au dessus du terre-à-terre. Le roman est exploité par un grand nombre de plagiaires, dont la principale occupation est de *démarquer le linge*, pour me servir d'une expression du métier, des auteurs anglais et français. La fraude est si simple et la constatation du délit si difficile ! L'étiquette est changée, cela suffit.

Le bas public recherche là-bas les sensations violentes. Les mœurs y sont si dures, le crime si fréquent, que les fibres du cœur s'y durcissent, s'y ossifient en quelque sorte. Il faut à une telle classe de lecteurs autre chose que des fadeurs à l'Octave Feuillet. Le lui soumettre, ce serait offrir du miel à des loups. On lui sert donc du terrible. Un journal, très-acheté et très-lu, donne chaque semaine le compte-rendu illustré des crimes qui se commettent chez toutes les nations civilisées.

La haute société, instruite et cultivée, fait contraste avec le peuple et se nourrit de nos plus saines productions littéraires. Il n'est pas rare de de trouver sur la table d'un élégant salon le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes* ou les *Magazines* de Londres.

A Boston, on édite plusieurs revues importantes,

dont les principaux rédacteurs appartiennent au sexe faible. Ces écrivains ne se renferment pas dans le domaine de la mode, *elles* traduisent encore et arrangent à l'américaine une foule de correspondances étrangères dont raffollent les élégants et élégantes du *high-life*.

La poésie est représentée par Washington-Irving et Longfellow. Tous deux sont populaires, le dernier surtout, que les Américains comparent à Lamartine. Il y a, en effet, quelques points de contact entre ces deux lyriques. Le Français et l'Américain cultivent le genre contemplatif et religieux. Longfellow est aimé. Ses portraits sont collés aux vitrines de tous les libraires. Ils font pendant à ceux du président Grant, touchant accord de la poésie et de la politique. Longfellow est bien le type du poète élégiaque. Son front est large, sa face pâle, ses yeux sont profonds, ses cheveux blancs et rejetés en arrière. C'est incontestablement un chef d'école. Il suffit de lire les œuvres des poètes, ses émules, pour voir qu'il est imité. Même rythme, même note, douce et mélancolique, si douce et si mélancolique qu'elle vous fait promptement soupirer après la rude et mâle poésie de V. Hugo ou de ses disciples.

M. William Pope est un poète épique. Il chante les grands drames des luttes de l'indépendance ou de la guerre de sécession. A l'exemple d'Homère, il parcourt son pays dans tous les sens, donnant dans

chaque ville des lectures, moyennant rétribution honnête. La profession de barde est plus lucrative que dans l'antiquité, et la sébille d'Homère, si tant est qu'Homère ait jamais présenté une sébille à ses auditeurs, serait considérée, en Amérique, comme une curiosité de *great-attraction*.



CHAPITRE VII.

La musique aux Etats-Unis. -- Compositeurs et exécutants. -- La liberté et l'art. -- Les conservatoires. -- Allemands et Italiens. -- L'association. -- L'académie de musique.

J'arrive à la partie de l'art qui m'est spéciale et que j'ai hâte d'aborder. Je veux tout naturellement parler de la musique. Que le lecteur indulgent veuille bien me pardonner si je suis obligé de décrire quelquefois des scènes dans lesquelles je jouerai un rôle très-avantageux. Je ne pouvais omettre ces scènes. J'avais même un instant pensé à donner à ce livre ce titre plus exclusif : « *Impressions de voyage d'un pianiste aux Etats-Unis* », voulant par cela même prévenir mes lecteurs qu'il serait parlé de piano. Si le voyageur ne trouve pas aux Etats-Unis des écoles proprement dites de poésie ou de peinture, il ne découvre pas la moindre trace d'une école musicale.

Sans parti pris, j'ai étudié les œuvres de quelques compositeurs en renom, et je suis obligé de dire que je n'ai pu trouver, parmi eux, un artiste qui, dans ses productions, s'élevât au-dessus d'une honnête médiocrité. Il n'y a pas de symphonistes, encore moins d'auteurs lyriques; le tout se borne à

des faiseurs de morceaux de piano, ou de romances. Les morceaux sont des pastiches de Thalberg ou de Gottschalk, les romances sont des airs nationaux anglais et irlandais, dénaturés autant que possible. Je viens de citer Gottschalk, qui est, sans contredit, le musicien américain qui ait montré le plus d'originalité dans ses créations. Dire la vogue et le succès que ce pianiste a obtenus au-delà de l'Océan serait une chose impossible. Gottschalk, comme on le sait, était de la Nouvelle-Orléans, et avait fait ses études musicales à Paris. Pendant une quinzaine d'années, il ne fit que parcourir l'Amérique, donnant, durant ce laps de temps, un millier de concerts. Gottschalk gagnait beaucoup d'argent, mais il était joueur. Les bénéfices de ses concerts ne faisaient qu'un court séjour dans ses poches. Indifférent à la bonne comme à la mauvaise fortune, rien ne pouvait altérer la gaieté de sa nature, et, après avoir gagné des millions, Gottschalk est mort, sans laisser autre chose que des manuscrits inédits, écrits dans le mouvement du voyage, ou sur le coin d'une table de « monte ». Les New-Yorkais, dont il était l'idole, lui ont élevé une statue à Central Park.

A côté de cette étoile, nous ne pouvons signaler que quelques satellites. Ce sont MM. Mason, Mills, Hoffmann, Pattison, dont les compositions sont très-répandues. S'il y a peu ou prou de compositeurs, en revanche, il y a beaucoup d'exécutants. Ne pou-

vant parler des compositeurs, j'étudierai l'ensemble des exécutants, et comme il serait de mauvais goût de ma part de citer des noms, je généraliserai mes critiques.

J'avoue que dans le grand nombre d'artistes qu'il m'a été donné d'entendre, je n'en ai pas trouvé dont la manière m'ait intéressé. On peut reconnaître du *jeu* et un certain mécanisme dans leur exécution, mais ils se servent mal de ces qualités. Ils cherchent l'effet dans des tours de force acrobatiques et abusent de l'imitation. C'est délaisser le vrai but de l'art, qui est de spiritualiser la nature; c'est aussi manquer à son objet utile : l'initiation du public aux beautés les plus élevées des œuvres des grands maîtres.

Un pianiste mort récemment, M. Sanderson, s'était fait une réputation colossale en jouant, en octaves et dans le mouvement, l'ouverture de la *Gazza-Ladra*. Il n'eut pas besoin, durant sa carrière d'artiste, de jouer autre chose pour conserver sa vogue, car, de l'Atlantique au Pacifique et de New-York au Lac Salé, j'ai entendu raconter la légende de cette fameuse ouverture jouée en octaves.

Et puis Ole Bull, le fameux Ole Bull, l'extraordinaire Ole Bull, ce violoniste suédois, si connu en tous pays, et surtout en France où il ne s'est jamais fait entendre! Quelle popularité ce virtuose a en Amérique! Aujourd'hui il est vieux, sa carrière devrait être terminée, et pourtant le nom de Ole

Bull rayonne partout. Sur les murs, sur le bord des trottoirs, sur les reverbères, dans les journaux, toujours Ole Bull, « *the great Ole Bull will play this evening at* ». Le public l'acclame, même dans ses fausses notes, et le tient pour le plus grand violoniste des temps modernes. Mon opinion est que cet artiste a de l'individualité, un *savoir faire* très-remarquable, et que jadis il a bien joué de son instrument. Dans une de ses tournées, le bateau sur lequel il était prit feu, il fixa sa boîte à violon autour de son corps et atteignit ainsi la rive; le violon sauvé, Ole Bull se jeta à l'eau plusieurs fois, et sauva quelques personnes. Cela était très-beau; aussi cette preuve de courage a-t-elle plus assuré la réputation de ce virtuose en Amérique, que toutes les difficultés de stacatti ou de doubles cordes, qu'il a pu exécuter dans le cours de sa longue carrière. Il est a remarquer que le public américain est en général très-sympathique aux artistes excentriques. Que de bravos n'a-t-il pas donné à ce pianiste qui jouait des fantaisies avec une brosse à habits, à ce chanteur dont le genre était d'imiter tous les instruments, depuis le cornet à pistons jusqu'au trombonne à coulisses !

Les chanteurs sont nombreux, et, il faut l'avouer, ils ont de belles voix. Mais la voix, sans la méthode, sans le style, sans le feu sacré, c'est la matière sans l'esprit.

Tous ces défauts, il est étrange de le dire, sont nés de la liberté. Chacun a le droit d'ouvrir un Conservatoire et de distribuer l'enseignement musical. On compte une vingtaine de ces établissements à New-York, autant à Boston, Philadelphie, Baltimore, et l'on peut dire que chaque ville moins importante possède son école de musique. Mais ces créations ne sont que des entreprises industrielles. Voici comment cela s'arrange : un spéculateur, après avoir loué et meublé une maison située dans un quartier central, choisit des professeurs et annonce à grand fracas l'ouverture d'un Conservatoire. Le prix des cours est ordinairement de 500 francs pour un quartier (trois mois), pendant lequel l'élève reçoit trente-six leçons d'une demi-heure. Qu'apprend-t-on dans ces écoles ? Quels conseils les professeurs donnent-ils à leurs élèves ? Si j'en jugeais par le talent des maîtres, je dirais qu'on y apprend très peu de choses et que les conseils artistiques qu'on y reçoit doivent être fort mauvais.

Le principal défaut des écoles de musique est de n'être accessible qu'aux classes élevées. C'est la faute du système politique américain, qui empêche de créer ou de subventionner un Conservatoire copié sur ceux de Paris et de Leipsick, et qui, par conséquent, annihile les vocations chez les pauvres, tout en laissant propager un enseignement malsain et des principes anti-musicaux. Les étrangers seront

forcés de constater l'absence complète d'un art national en Amérique.

Les artistes allemands et italiens exploitent le pays. Les premiers composent les orchestres, les seconds jouent l'opéra ou sont professeurs de chant. Il y a antagonisme complet entre ces artistes de nationalité différente. Question d'école, mais assez puissante pour empêcher tout mélange, toutes relations entre eux. Les Allemands, suivant en cela leur principe ordinaire, l'association, ont fondé à New-York et dans bien d'autres villes des sociétés dont le but principal est d'évincer toute compétition pour l'exploitation des orchestres. La condition *sine quâ non* pour entrer dans ces sociétés est d'appartenir à la nationalité allemande. Les chefs d'orchestre y sont nommés à l'élection et ne sont que les humbles serviteurs d'un comité dont les décisions sont souveraines. Quand un particulier a besoin d'un orchestre, il est obligé de s'adresser à ce comité, qui, selon l'importance de sa demande, lui demande une rémunération fixe. Toute discussion ou débat de prix est inutile; il faut en passer par ce que le comité demande, sous peine de ne trouver nulle part un autre orchestre. C'est une combinaison excellente, qui assure aux membres de la société le bénéfice de toutes les fêtes, de tous les concerts.

Mais allez donc parler de fraternité artistique à ces sociétaires, vous serez bien reçu! J'ai connu un

artiste français de talent qui, dans un état voisin de la misère, frappa bien longtemps et sans succès à cette porte inhospitalière. En France, confiants en cela comme nous l'avons toujours été, avides d'accueillir l'étranger, nous avons reçu les artistes allemands avec sympathie. Que de tels exemples nous servent de leçons!

A New-York comme à Boston, il n'y a qu'une grande scène lyrique, l'Académie de musique. On peut y entendre, en une seule saison, le même ouvrage exécuté en trois ou quatre langues différentes. Le local est la propriété d'une société d'actionnaires qui se réservent dans la location de la salle tout le premier rang des loges de *premières*. Cette charge pèse lourdement sur les directeurs; elle est la principale cause de leurs fréquentes déconfitures. Le théâtre de New-York est grandiose plutôt que beau, vaste mais d'une médiocre sonorité. C'est à l'Académie qu'ont lieu les fêtes de tout genre. En dehors des représentations théâtrales qui occupent trois soirées par semaine, on peut, les quatre autres jours, y applaudir un prestidigitateur, ou assister soit à une conférence, soit à un de ces bals de charité donnés par la meilleure société et où, moyennant quatre dollars d'entrée, on danse avec les notabilités féminines, déguisées en pierrettes ou en folies.

Ces bals sont quelque chose d'assez original. A la fin de la soirée, il est de mode de souper dans les salons attenant au Théâtre.

C'est aussi dans ce local que le Père Hyacinthe se fit entendre pour la première et la dernière fois en Amérique. Moyennant quatre dollars, qui étaient le prix du billet, j'assistai à cette conférence du célèbre carme, qui choisit comme sujet de son discours : « De l'influence du cœur sur l'esprit », et qui sut prouver à chacun que le cœur était, physiologiquement, anatomiquement, moralement parlant, le plus puissant moteur de nos actions.

Le Père Hyacinthe eut un grand succès, cela va sans dire, et la portion américaine du public applaudit plus fort que toutes les autres, sans doute pour faire croire que pas un mot ne lui avait échappé. La recette fut de 50,000 francs, que le Père Hyacinthe abandonna entièrement aux Français pauvres de New-York. Après deux mois de séjour en cette ville, le Père Hyacinthe reprenait le bateau transatlantique pour le Havre, refusant les fastueuses offres d'engagement que certains Barnums lui présentaient.

Enfin c'est également à l'Académie de musique qu'ont lieu les concerts de la Société philharmonique, dont l'orchestre est assez remarquable. Son organisation ressemble à celle de toutes les sociétés lyriques et les concerts qu'elle donne peuvent être comparés aux Concerts populaires de Paris. Il y a toutefois une différence. La Société philharmonique qui ne donne que six concerts par saison, réussit

cependant à se faire entendre vingt-quatre fois. En effet, trois *rehearsals* (répétitions) précèdent toute exécution définitive et le public est admis à chacune de ces répétitions, moyennant une rétribution. La salle est toujours assez bien remplie, car on éprouve de véritables difficultés à se procurer des cartes d'entrée pour le grand jour.

Cette habitude originale me faisait penser aux difficultés qu'éprouvent les amateurs à assister aux concerts de notre Conservatoire. Ne pourrait-on, en France, adopter l'usage des répétitions publiques ? Une pareille innovation augmenterait les recettes, tout en facilitant au public dilettante et aux artistes l'accès de ces concerts toujours intéressants, toujours remarquables par une exécution supérieure.

Mais revenons à l'Académie de musique, dont les représentations sont très-suivies quand le directeur réussit à exhiber une demi-notoriété artistique. Aussi voit-on toujours rayonner sur l'affiche le nom d'une étoile de plus ou moins grande taille. Comme le directeur se saigne à blanc pour faire venir cette planète d'Europe, il ne lui reste plus les moyens de constituer un ensemble suffisant.

Autour de l'étoile gravitent donc des satellites engagés à vie. Les étoiles changent, mais les satellites restent. Les amateurs ne se souviennent pas d'avoir vu renouveler le personnel de la troupe. Je me rappelle une représentation de *Guillaume Tell*

donnée dans ces conditions. M. Lefranc, l'élève de Duprez, mettait toute sa bonne volonté à jouer le rôle d'Arnold. Quant aux autres, ils bredouillaient tous, à grand renfort de gestes des bras et des jambes, un italien de fantaisie. Walter se démenait comme un damné, tandis que Guillaume Tell, dont l'arc, hélas, était plus juste que la voix, s'obstinait à ne pas quitter le trou du souffleur. Pendant ce temps Gessler chantait en français et le batelier en allemand. Quant au chef d'orchestre, c'était un hongrois long et maigre, dont le buste avait l'air, à tout instant, de plonger dans l'orchestre, sans doute pour faire quelque confidence au trombonne ou au modeste second violon.

On peut attribuer ces faiblesses d'interprétation à la difficulté qu'éprouvent les directeurs pour constituer une troupe homogène. Quelquefois, cependant, on a pu applaudir à l'Académie de musique de véritables compagnies artistiques. Je citerai celle de Mme Parepa Rosa, qui donne l'opéra en anglais. Je ne puis qu'adresser des compliments à cette cantatrice; elle possède une voix splendide, doublée d'une méthode et d'un goût exquis. Très-populaire en Amérique, elle recueille dans ses tournées d'amples moissons de dollars. Cette cantatrice a épousé, il y a quelques années, M. Rosa, un jeune violon, ancien élève du Conservatoire de Paris, qui joint à un talent réel d'exécutant, une véritable habileté dans la direction de l'orchestre de la troupe.

Il est inutile de parler de l'Académie de Boston; c'est pour ainsi dire une succursale de celle de New-York. Même programme, mêmes compagnies alternant sans cesse entre ces deux villes. Une différence pourtant, c'est que les dames bostoniennes ne livrent pas leur taille pour quatre dollars et que, si quelquefois elles se laissent aller au plaisir de la danse, cela n'a lieu qu'en famille, et avec la complicité de *gens présentés*.



CHAPITRE VIII.

Steinway hall. -- Booth théâtre. -- Le tragédien Booth. -- Madame Scott Siddons. -- Globe théâtre Fechter. -- Le théâtre Français; l'acteur Oscar. -- Mademoiselle Tostée. -- Les Minstrels.

A côté de l'Académie de musique se trouve *Steinway hall*, du nom de l'un des premiers facteurs de pianos de l'Amérique. Chacun se rappelle le bruit que firent ces instruments à l'exposition de 1867. Je ne voudrais pas faire de réclame à la maison Steinway; il me sera cependant permis de dire que les produits de leur fabrication sont fort remarquables. La sonorité de ces pianos est extraordinaire; j'en ai souvent touché et je puis certifier que, durant le cours de ma tournée aux Etats-Unis, je n'ai pas rencontré d'instruments pouvant lutter avec eux sous le rapport du volume de son. S'agit-il de comparer les pianos de Steinway aux nôtres, à ceux d'Erard, par exemple? on peut dire qu'il existe entre eux la même différence qu'entre une femme belle, massive, aux formes sculpturales, et une beauté à la physionomie fine et au corps souple et délicat, aux allures distinguées; en un mot, il y a plus de

puissance dans Steinway, plus de civilisation dans Erard.

La maison Steinway fait annuellement un chiffre d'affaires de deux millions de dollars; elle prend tous les jours plus d'extension et occupe dans ses ateliers près de quinze cents ouvriers.

Les propriétaires ont fait établir une salle de concerts dans leur maison de vente; elle contient trois mille places. Comme coupe, *Steinway hall* ressemble à la salle Saint-James de Londres, mais possède deux galeries de plus. Presque tous les concerts se donnant dans cette salle, il est rare qu'elle chôme pendant la saison d'hiver. C'est là qu'on voit se succéder les concerts des artistes locaux, ceux des étrangers et les séances des sociétés fondées pour chanter publiquement des madrigaux, des ballades, des lieders populaires. On y entend même des messes de Beethoven, Mozart, Haydn. Le public ne semble pas fatigué de ce défilé d'exécutants.

Chaque artiste qui donne concert a une singulière manière de se faire un *triomphe*. Inévitablement entre la première et la deuxième partie du concert, un homme de service traverse la salle et va déposer sur la scène un certain nombre de couronnes de fleurs, de lyres, attributs qui sont de gracieux ouvrages composés de roses et de camélias mélangés. Il va sans dire que le nom de l'artiste est inscrit sur les guirlandes et qu'il est de convention qu'il vienne

recevoir ces tributs d'admiration en s'inclinant devant le public. On applaudit à tout rompre et le bénéficiaire, emportant sous son bras couronnes et lyres, calcule mentalement combien sa gloire lui coûtera. D'ailleurs la chose n'est pas purement américaine, et combien d'artistes français et italiens ne pourrions nous pas citer qui abusent un peu de bouquets jetés de l'avant-scène (Côté gauche)?

L'interprétation « *privée* » des grandes œuvres est facile à obtenir en Amérique ; on y rencontre, comme en Angleterre, beaucoup d'amateurs militants. La musique est un culte pour eux et c'est avec une sorte de respect qu'ils se rendent à tout appel ayant pour but l'exécution d'un des oratorios des grands maîtres. On ne peut se douter de la popularité dont Hœndel et Mendellssohn jouissent en Amérique. Cela tient sans doute au caractère et aux mœurs de cette nation religieuse, froide et méthodique.

Les journaux d'Europe ont rendu compte du festival monstre qui eut lieu à Boston il y a quelques années, et qui ne comptait pas moins de soixante mille exécutants. Et, chose curieuse, de telles tentatives n'aboutissent pas à d'immenses charivaris! On emploie, pour arriver à l'ensemble, le système des répétitions partielles. Chacun des chanteurs appartient à une société qui se réunit une fois par semaine. Au bout de quatre ou cinq séances, l'œuvre

qu'on répète est sue; alors, quand vient la veille de l'exécution solennelle, les chemins de fer apportent de tous les points de l'Amérique, les coopérateurs de l'entreprise qui, sans rénumération et avec la devise : *Tout pour l'art et par l'art*, ont consenti à faire des centaines de lieues pour arriver au rendez-vous. Une seule répétition générale réunit tous les chanteurs et le lendemain l'œuvre est exécutée sans accident. De tels exemples font honneur au peuple américain ; ils prouvent en même temps qu'une aurore artistique se lève de l'autre coté des mers et permettent d'espérer que les Etats-Unis fourniront un jour leur contingent de grands compositeurs et de grands artistes.

Puisque nous n'avons plus à nous occuper des scenes lyriques, continuons nos études par les théâtres. J'ai déjà eu l'occasion de mentionner le *Booth théâtre*; je parlerai seulement de M. Booth, son propriétaire, qui est sans contredit le plus grand tragédien des Etats-Unis. Depuis une vingtaine d'années, il parcourt les différents États pour jouer les principaux rôles de Shakespeare. C'est surtout dans le rôle d'Hamlet que cet acteur d'élite excelle. Il s'y montre sous un aspect tout-à-fait remarquable. En détaillant son jeu, on comprend que chaque vers du poète a été l'objet d'études approfondies. Le geste est rare, la figure ne grimace pas, la voix, sans être forte, a des vibrations qui remuent l'âme.

Les effets sont si bien calculés que la progression dramatique dans la douleur et dans la rage est obtenue, sans qu'il soit nécessaire, pour arriver au résultat, de forcer la voix ou d'exagérer le geste.

M. Booth soigne la mise en scène et la décoration en érudit et en artiste. Rien d'horrible dans *Hamlet* comme le tableau du cimetière. Le grand acteur est populaire en Amérique, bien que son frère ait assassiné le président Lincoln. La solidarité de famille a ses limites aux Etats-Unis et M. Booth le tragédien est sympathiquement applaudi par une foule qui conserve encore la haine de Booth le meurtrier.

De la tragédie, passons à la comédie. Son temple est le théâtre de la cinquième avenue, qui est spécialement affectionnée par la haute société. Il est dirigé très-habilement, il faut se hâter de le dire. La troupe compte plusieurs artistes de talent. Je citerai Mme Scott-Siddons, petite brune à la physionomie mobile, qui sait donner une couleur et un relief incroyables à chacun de ses rôles. Beaucoup de nos pièces à succès ont été arrangées pour ce théâtre. J'ai assisté à une représentation de *Frou-Frou*, qui m'a laissé les meilleurs souvenirs. La traduction de cette comédie a d'ailleurs pleinement réussi, parce que le type de Frou-Frou peut être aussi bien New-Yorkais que Parisien.

Il y a aussi *Globe-théâtre*, où Fechter donnait ses représentations pendant que j'étais à New-York.

Je l'ai vu jouer, en anglais, *Ruy-Blas*, le *Bossu*, et faire concurrence à Booth dans le rôle d'Hamlet. Le défaut capital de Fechter, pour les Américains, est de mal prononcer l'anglais. Cela se comprend; M. Fechter est d'origine allemande, il est né en France et il joue en anglais. Cependant les Américains ont fait bon accueil à cet acteur, et confirmé la réputation qu'il s'est faite en Angleterre, après avoir quitté le théâtre de la *Porte-Saint-Martin*.

Plusieurs théâtres seraient dignes d'être mentionnés, mais ils ne sont que des diminutifs de ceux que j'ai décrits. Il est cependant assez naturel que je parle quelque peu du *Théâtre Français*, qui meurt à chaque instant pour renaître de ses cendres. La salle est jolie et serait sans défaut si elle n'était bâtie près d'un établissement dans lequel les chevaux jouent un grand rôle. Au milieu des tirades, on entend des hennissements; dans les moments pathétiques, des batailles entre coursiers. Ces inconvénients n'empêchent pas la vaillante troupe française de jouer les meilleurs pièces du répertoire. On y rencontre des comédiens de talent: Oscar est un comique qui, depuis trente ans, désopile la rate de nos compatriotes émigrés. C'est dans cette salle qu'ont eu lieu les représentations de la compagnie bouffe, dont M[lle] Tostée était la protagoniste. Pendant deux saisons, Offenbach fut à la mode et M[lle] Tostée comblée de couronnes. Hélas! *les lauriers sont coupés* et le pu-

blic américain n'en veut plus à aucun prix. Quand j'ai quitté New-York, la dernière troupe française venait de sombrer.

Avant d'en finir avec la musique et les théâtres, il me reste à parler d'une des spécialités les plus originales de l'Amérique; on n'en trouve, en effet, quelques spécimens qu'en Angleterre. Je veux parler des *Minstrels* (ménestrels). D'où viennent ces troupes de gens barbouillés de noir de fumée, qui imitent les nègres, dansent des gigues et jouent des arlequinades primitives? Je ne saurais le dire, mais elles sont curieuses au premier chef. Ceux qui ont visité en détail l'exposition de 1867 ont pu assister aux représentations données par une troupe de *minstrels*, établie dans la section américaine. Ils firent peu d'effet parce que le public ne les comprenait pas. Pour ceux qui connaissent les nègres et qui sont familiarisés avec la langue anglaise, rien n'est désopilant comme les farces de ces virtuoses de couleur. Le programme de leurs représentations est varié; le spectacle commence généralement par un concert, il continue par un dialogue comique, presque toujours improvisé par les deux compères, placés aux deux extrémités de l'hémicycle occupé par les musiciens. Comment donner un aperçu des lazzis qu'ils débitent, des allusions politiques qu'ils se permettent de faire, des imitations auxquelles ils se livrent? Qu'on imagine une *scène d'extra* entre Brasseur et

Gil Pérès, un jour qu'ils seraient en verve! J'ai été frappé de la perfection avec laquelle les artistes de ces troupes exécutent leurs morceaux. La compagnie Dan Bryant se distingue entre toutes ; elle compte dans ses rangs deux Italiens qui composent eux-mêmes la plupart des chœurs qu'ils exécutent, et qui ont plus qu'un talent vulgaire. Comment sont-ils devenus *minstrels*? C'est un mystère et les mystères sont nombreux en Amérique.

CHAPITRE IX.

La société américaine. -- Les américains s'ennuient-ils? -- La femme. -- Le Rotschild New-Yorkais. -- Les réceptions. -- L'éducation mondaine.

Après avoir parlé des choses d'art, j'essaierai de faire une rapide étude de la société américaine, particulièrement dans ses rapports avec les arts, et comme on ne peut comprendre une société que si l'on connait les principes qui la régissent, je passerai en revue, les lois, les mœurs et les usages du pays que j'ai parcouru.

Et d'abord, il faut le dire de suite, on ne rencontre pas chez un peuple neuf les manières façonnées que l'on observe chez ceux qui sont faits à l'exemple des antiques civilisations. En Amérique, les hommes ne savent pas encore plier l'échine, leur corps n'a pas cette souplesse molle, que l'on rencontre chez les élégants de Paris. Malheureusement, la société américaine, neuve encore, a voulu trop vite s'assimiler à la société française et adopter le code de la civilité puérile et honnête, sans faire la réflexion que ces usages policés, qui n'ont pas leur source dans le tempérament et le caractère de cette

nation, ne pourraient peut-être pas s'adapter à la rigide éducation protestante. Cette éducation imprime sa raideur sur tous ceux qui la reçoivent. Il s'ensuit qu'il y a combat entre la nature et les usages mondains et que la grâce disparait dans la lutte.

On rencontre des formules polies que n'inspire pas l'aménité; on s'assied dans un salon bien tenu, sans se sentir chez *quelqu'un*.

J'ai remarqué que, dans les réceptions, la maîtresse de maison ne s'impose pas assez. Elle ne sait pas présider à une causerie, relever la conversation quand elle tombe, enfin empêcher l'ennui de se glisser parmi les invités.

Mais voilà la question, dirait M. Booth, les Américains s'ennuient-ils? Je suis plutôt disposé à croire qu'ils ont une patience à toute épreuve et qu'ils n'éprouvent jamais le désir de sortir de leur flegme. L'égalité de leur humeur les éloigne autant des élans d'enthousiasme que de l'ennui causé par la monotonie de leur existence.

Pourtant la femme américaine est intelligente, plus instruite, en général, que les femmes des autres pays. Elle serait donc digne, à tous égards, d'être la protectrice des plaisirs délicats, et de provoquer des réunions où régnerait la cordialité, et où s'échangeraient des idées. Si la critique est aisée, au sujet des manières, il n'y a qu'à louer sous beaucoup d'autres rapports. Le rôle de la femme aux

Etats-Unis est loin d'être modeste. On devine son action dans toutes les manifestations intellectuelles. Elevée dans une grande indépendance, son caractère est toujours ferme et apte à prendre une initiative hardie. S'agit-il d'un bal, d'un concert, de la fondation d'un hôpital, d'une école ou de l'organisation d'une fête charitable, vite un comité se forme, place des billets, appose des affiches, fait des annonces, sans le secours du moindre représentant du sexe fort. D'ailleurs, les hommes sont à leurs affaires, dans le bas de la ville, et il serait difficile d'obtenir leur aide. On se passe de l'élément barbu, avec un sans gène quelque peu méprisant.

Il est notoire, aux Etats-Unis, que pour les choses mondaines l'homme est au-dessous de la femme, et l'Américain est tellement convaincu de cela, que, s'il s'agit de donner une fête chez lui, il ne se mettra jamais en avant. Le *master* se tiendra discrètement dans un coin, comme pourrait le faire un simple invité. Tout ce mouvement n'empêche pas la femme de rester à l'affût des choses parisiennes, de porter dès leur apparition les nouvelles toilettes, de lire l'ouvrage à la mode, d'être au courant de tous les racontars.

Worth, le fameux couturier parisien, a autant de clients en Amérique qu'à Paris. Le cachet d'élégance qui se remarque dans certaines *dresses* (toilettes) américaines vient de là. On peut mentionner, parmi le

maisons les plus luxueuses, celle de M. Belmont, le Rothschild New-Yorkais, qui possède une galerie de peinture que l'on estime six millions, et dont les appartements sont meublés très-richement et avec un goût exquis. L'hôtel de M[me] Stevens renferme aussi une belle collection de chefs-d'œuvre de l'école moderne. On retrouve là Meissonnier, Decamps, Rousseau, Roqueplan, Diaz et d'autres encore.

On fait beaucoup de musique dans ces deux maisons, et de la plus *chère*. J'emploie ce mot, dans la même acception que Théophile Gautier, quand il définit la musique : « le plus coûteux de tous les bruits. »

Lorsque le prince Arthur d'Angleterre vint visiter New-York, M. Belmont lui offrit une fête musicale, qui lui revint à la somme de 10,000 dollars. Je faisais partie du programme, il serait donc malvenu, de ma part, de reprocher à ce Mecène sa prodigalité.... sonore. Mais, je ne puis me mettre à citer les maisons luxueuses de New-York sans m'exposer à être trop long.

Les relations s'établissent facilement aux Etats-Unis, quand on appartient à l'aristocratie d'argent, la seule reconnue dans ce pays aux usages démocratiques. Une seule présentation suffit alors pour donner le droit de rendre visite. Les réceptions ont presque toujours lieu pendant le jour, ce qui fait que dans les salons on rencontre à peine un homme

sur vingt femmes. L'affluence des visiteurs interdit de s'asseoir; pourtant on aurait plus de chances de trouver une chaise vide, que la maîtresse de la maison. Il est encore de bon goût que la « *mistress* » n'aille pas au devant des arrivants, et, au milieu de cette foule, pour peu que vous n'ayez la mémoire des physionomies.... !

La musique vient parfois faire diversion à la causerie, car la société compte beaucoup d'amateurs. Les voix sont généralement jolies, mais elles ont le timbre légèrement métallique que l'on rencontre chez presque tous les peuples du Nord. On étudie plus volontiers selon la méthode italienne, ce qui donne un peu de monotonie à la diction. Quant aux accompagnateurs, ce sont presque tous des artistes de profession, car si l'on rencontre aux Etats-Unis beaucoup de chanteurs, on y trouve peu d'amateurs sachant accompagner. Cette lacune s'explique, comme je l'ai déjà indiqué, par l'absence d'un système d'études assez complet pour faire des musiciens bons lecteurs et pratiquant la musique d'ensemble.

Je l'avoue, ces distractions artistiques rendent les salons moins attrayants que la présence des jeunes *miss* américaines de la nouvelle génération. L'éducation que l'on donne aujourd'hui aux jeunes héritières diffère essentiellement de celle qu'elles recevaient autrefois. Il régnait, à cette époque, une

grande simplicité de mœurs et les seuls plaisirs dont on jouissait, à des intervalles très-éloignés, étaient marqués par des fêtes anniversaires de l'Église ou de l'Etat. On entendait de loin en loin un bon prédicateur, on fêtait l'anniversaire de l'indépendance, cela suffisait au bonheur de tous. Aujourd'hui, nous sommes loin de cette régularité. Les jeunes américains dansent, *raoûtent*, font de la musique, essaient de se divertir le plus possible. Nous devons à ces changements d'idées notre colonie américaine de Paris, composée presque entièrement de *touristes* venus pour quelques jours et qui n'ont pas eu la force de retourner chez eux.

Ces nouveaux usages sont en opposition complète avec ceux qui sont ordinaires à l'élément anglo-saxon. La froideur et la sécheresse cèdent le pas à la vivacité et à l'affabilité, la réserve fait place à une liberté d'allures assez grande pour être critiquable. Un esprit jeune et nouveau agite cette société à demi momifiée dans sa raideur protestante. C'est une révolution dont les jeunes filles ont pris l'initiative, car les jeunes gens, tout en subissant l'influence de ce changement radical, sont encore trop adonnés à l'esprit de mercantilisme.

La jeune fille, qui est considérée comme l'emblème de la société américaine, jouit d'une indépendance qui peut engendrer de très-bons ou très-mauvais résultats, suivant les circonstances. Ayant peu

connu la vie de famille, elle ne saurait l'apprécier; élevée dans une des maisons d'éducation où l'enfant jouit déjà d'une certaine somme de liberté, elle y prend l'habitude de ne compter que sur elle-même. D'abord soumise au système mis en usage par l'allemand Frœbel, qui tend à laisser l'enfant croître physiquement et se développer moralement en face de la nature, comme un arbre des forêts vierges, elle étudie, quand elle a atteint l'âge de puberté, des sciences arides dont le seul aspect effarouche nos institutrices. La jeune *miss* apprend plusieurs langues, connaît l'éthnographie et possède quelque teinture d'anatomie. N'existe-t-il pas dans quelques villes des salles de dissection à l'usage des jeunes filles? L'exercice du cheval, les exercices de corps les plus violents ne lui sont pas inconnus. Elle lit les livres qu'elle veut lire. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'une jeune fille élevée de la sorte présente un caractère quasi viril et qu'elle marche de bonne heure dans la vie, sans écouter les remontrances de son père et de sa mère, qu'elle appelle assez ordinairement le « vieux » et la « vieille ».

Mais il faut songer à se marier. Ici commence pour la jeune fille une série d'aventures qui seront son roman. En tout pays les jeunes-gens font la cour aux jeunes filles, mais en présence des mères qui surveillent attentivement les conversations. En Amérique, point de surveillance; la jeune fille use à

sa guise de la liberté qu'on lui laisse. Elle accepte donc d'elle-même les soins d'un jeune homme, et, de ce jour, aux yeux de la société, l'heureux mortel qui a été désigné est reconnu pour être le *lower*, en bonne traduction : l'amant de la demoiselle.

Cela s'appelle *flirter*, de *Flurty*, mot anglais qui signifie faire l'amour, ou mieux encore jouer avec l'amour.

Le *lower* jouit d'un certain nombre d'immunités. Il est le cavalier obligé de la jeune miss, il la mène à la promenade en voiture ou à pied, il la conduit en soirée quand sa famille ne peut le faire.

Cependant ces promenades platoniques ne peuvent pas toujours durer; la demande officielle en mariage doit être faite après un délai raisonnable et la cérémonie s'accomplit quelques mois après. Il y a cependant beaucoup d'exceptions à cette règle. Combien de jeunes filles avouent elles-mêmes qu'elles en sont à leur quatrième ou cinquième *lower!* Elles expliquent leurs changements par l'incompatibilité d'humeur, et ne craignent pas de dire, en riant beaucoup, que le mariage n'offre pas assez de séductions pour qu'on se dépêche de river soi-même les chaînes matrimoniales.

Il faut le dire, la société considère ces jeunes filles volages comme quelque peu compromises, ce qui, du reste, ne change en rien la nature des hommages que l'on continue à leur rendre. Je puis citer un

fait à l'appui de ce que je viens d'avancer. Pendant que j'habitais New-York, une jeune fille du meilleur monde disparut un jour de l'institution où on l'élevait. Après maintes recherches, la famille éplorée finit par apprendre que l'auteur de l'enlèvement était le ministre protestant attaché à l'institution, et que le couple habitait un hôtel à Boston.

Ils furent arrêtés et ramenés à New-York. La famille traduisit le ministre en justice, mais il fût renvoyé sans autre punition qu'une légère amende, parce qu'il avait juré sur la Bible que, pendant les quinze jours qu'il avait cohabité avec la jeune fille, il l'avait respectée. Celle-ci fit son entrée dans le monde comme si rien ne lui était arrivé, et, vers la fin de la saison d'hiver, elle se maria avec un jeune homme de très bonne famille.

Quant aux jeunes filles qui changent si souvent de *lowers*, le mariage ne les fait pas toujours rentrer dans le droit chemin. Aussitôt qu'elles ont un époux, elles lui font comprendre que les enfants ont été inventés pour le malheur des jeunes femmes, et qu'avant de se vouer aux travaux et aux charges de la maternité, elles espèrent bien passer encore quelques années dans les plaisirs qu'elles ont déjà goûtés. Une jeune fille qui *flirte* devient souvent, après son mariage, une coquette.

Mais le mari est armé contre ces caprices. S'il n'est pas satisfait de son épouse, il peut divorcer.

La loi américaine facilite cette suprême séparation. Je ne veux pas, pour l'honneur des Etats-Unis, dresser une statistique des divorces, mais je puis dire que leur nombre exagéré ne prouve pas tout-à-fait que les mœurs des Américains soient d'une pureté évangélique.

Si les lois françaises donnent tous les avantages au mari, les lois américaines favorisent singulièrement la femme. Je suis loin de nier que la femme ait besoin d'être protégée par la loi, mais encore faut-il que cette protection n'aille pas jusqu'à couvrir des abus aussi criants que ceux qui se produisent journellement aux Etats-Unis. Cette loi protectrice est juste, quand elle condamne un homme qui, par une promesse de mariage, a compromis une femme, à faire acte de réparation par mariage ou dédommagement pécuniaire, mais elle ne l'est plus quand elle permet à une aventurière de faire tomber un homme dans un guet-apens prémédité.

J'ai connu un Français établi à New-York qui en a fait la dure expérience. Il s'était épris d'une veuve sur le retour, et avait entretenu avec elle des relations qui avaient duré plusieurs années. Un jour, l'idée du mariage lui vint et il avertit son amie de la nécessité dans laquelle il se trouvait de rompre avec elle. La veuve intenta un procès et montra des lettres qui pouvaient passer pour des promesses de mariage. Il y eut condamnation et le

délinquant dut épouser ou payer 75,000 francs de dommages-intérêts à la triste abandonnée. Il aima mieux payer et se marier avec une autre.



CHAPITRE X.

Le procès Mac-Farland. -- M. Horace Greeley, sa doctrine du mariage. -- La justice américaine. -- L'assurance contre le vol.

Je ne quitterai pas la question du mariage sans raconter sommairement le procès Richardson-Mac-Farland qui fit beaucoup de bruit en Amérique, il y a deux ans. La relation de cette cause me fournira l'occasion de noter quelques-unes de mes impressions sur la façon dont la justice est rendue dans certaines provinces de l'Amérique du Nord. Voilà l'histoire:

M. Mac-Farland, avocat, avait épousé, quelques années auparavant, une jeune fille, belle, intelligente et d'une nature quelque peu romanesque. Un bon jour, Madame Mac-Farland crut avoir à se plaindre de son mari qui, disait-elle, s'adonnait à l'ivrognerie, et disparut du domicile conjugal, en emmenant ses deux enfants.

Le mari, fou de douleur, se mit à sa poursuite, mais ne put la rejoindre. Madame Mac-Farland fit prononcer son divorce par les tribunaux d'un état voisin et se mit à vivre morganatiquement avec un

jeune et charmant écrivain du journal « la *Tribune* », M. Richardson, qui, dans cette affaire, avait été son conseiller. Le mari ne pouvant légalement prendre sa revanche attendit et se tint renseigné sur les faits et gestes de son rival et successeur; enfin, il fut un jour informé que M. Richardson devait se rendre incognito à New-York avec Madame Mac-Farland et ses enfants. Il surveilla soigneusement les abords du journal la *Tribune*, et, au moment où M. Richardson venait d'y entrer il lui déchargea, à bout portant, deux coups de revolver en pleine poitrine. Les blessures étaient mortelles; M. Richardson eût néanmoins le temps de demander un pasteur qui l'unit, au lit de mort, avec Madame Mac-Farland. Pendant l'instruction de cette affaire, les journaux se livrèrent aux polémiques les plus fiévreuses sur le plus ou le moins de culpabilité des deux époux Mac-Farland. De tous les points de l'Amérique, des lettres sur le divorce étaient adressées aux journaux; les femmes défendaient Madame *Richardson* avec fureur; les hommes, sans excuser le crime de M. Mac-Farland, plaidaient les circonstances atténuantes.

Les débats s'ouvrirent et M. Horace Greeley, avocat d'un grand mérite et directeur de la *Tribune*, parla pour Madame *Richardson*. Il émit une doctrine psychologique qui aurait pu se traduire par le mot : indépendance du cœur. « Les lois divines, disait-il, n'ont pas voulu asservir les âmes par le mariage,

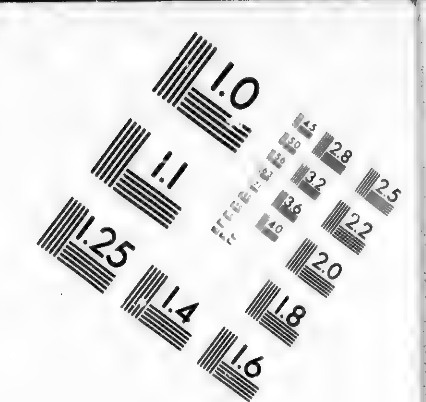
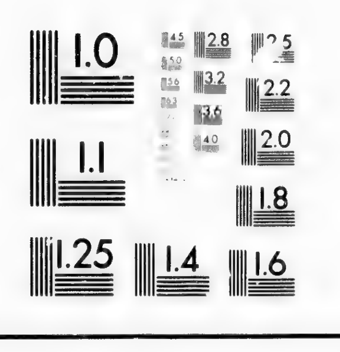


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



mais seulement les corps. La femme, ayant un cœur sensible, a des besoins de tendresse que l'homme est tenu de satisfaire ; s'il manque à ce devoir, il doit en être puni. La femme le quitte et va où son cœur l'appelle, sans pour cela manquer aux commandements de Dieu. » Ces doctrines nouvelles étaient chaleureusement applaudies par la société féminine, dont la conscience est légère. Madame Mac-Farland-Richardson, nouvelle Georges Sand, écrivit son histoire dans la *Tribune*, elle s'y posa en victime, et les sympathies ne lui firent pas défaut.

Après de longs débats, M. Mac-Farland fut acquitté ; mais le divorce fut reconnu valable, et Madame Mac-Farland put légalement s'appeler Madame Richardson.

J'étais nouvellement arrivé ; cet échantillon des mœurs judiciaires américaines me froissa singulièrement. J'étais habitué à d'autres principes. Peu à peu, je connus les usages du pays, et les sensations qui m'avaient désagréablement affecté au début s'affaiblirent. Elles disparurent même complétement, tant les dénis de justice se multiplièrent sous mes yeux. Depuis son procès, qui lui a donné la célébrité, Madame Mac-Farland-Richardson parcourt l'Amérique, en faisant des conférences dans lesquelles elle raconte sa vie et où elle paraphrase les idées de M. Horace Greeley sur l'*indépendance du cœur*. Elle gagne même, dit-on, beaucoup d'argent.

Aux Etats-Unis, l'argent est le commencement et la fin de tout.

La manière dont on rend la justice en Amérique peut être l'objet de critiques méritées. Elle ne prouve pas l'excellence du système électif. On peut jusqu'à un certain point croire que si des modifications importantes ne sont pas promptement faites au code américain, la société en arrivera à se défendre et à se faire justice elle-même.

Déjà, et assez fréquemment, des prisons sont envahies par la foule, et la loi de Lynch est appliquée, dans toute sa rigueur, sur certains condamnés dont l'exécution se fait trop attendre.

On sait qu'aux Etats-Unis la magistrature n'est pas inamovible et qu'elle est le produit de l'élection. Ces élections sont des luttes de partis et les meneurs de ces partis sont souvent de fort malhonnêtes citoyens.

La magistrature est donc dominée par des influences politiques, dans l'état de New-York plus encore qu'ailleurs. Elles entravent et paralysent presque toujours l'action de la loi; c'est du moins ce que j'ai été à même d'observer dans maintes circonstances.

Il se commet, tous les ans, à New-York une centaine d'assassinats. Sur ces cent assassins, on en arrête environ vingt-cinq. L'instruction de ces vingt-cinq affaires se poursuit avec une lenteur désespérante.

L'opinion publique réclame en vain des exemples, on ne se presse pas; de sursis en sursis, d'appels en appels, le temps se passe et le souvenir des crimes s'éteint. Quelquefois au bout de deux ans seulement, l'accusé est jugé et condamné à vingt ans de pénitencier. On compte à peine une condamnation à mort sur vingt affaires criminelles et une exécution sur trois condamnations à mort. Ces lenteurs, ces tergiversations, cette absence de répression peuvent être attribuées souvent à des influences extérieures. Les magistrats craignent de se mettre en opposition avec leur coterie et de s'exposer à n'être pas réélus. L'intégrité est l'oiseau rare dans la magistrature; on peut dire qu'il perche rarement sur les bancs des tribunaux américains.

Chose bizarre! La police semble être d'accord avec les malfaiteurs. Il est impossible en effet de croire que tant de vols puissent se commettre tous les jours sans la connivence des bas agents. Les chefs font leur devoir, mais que de *policemen* ferment les yeux! On voit des voleurs faire sauter avec des pétards les portes de coffre-forts. Ne croirait-on pas qu'ils ont la certitude que la police n'entendra rien?

Dans la plupart des grandes villes, les négociants n'osent plus laisser leurs magasins déserts. Ils y installent des gardiens qui veillent toute la nuit, le revolver à la ceinture et la lanterne allumée. A New-

York, à chaque angle de l'immense magasin de M. Stewart, dans Broadway, un gardien veille et en protège les abords.

Le voleur est un produit essentiellement américain; il n'est pas de précaution que l'on ne prenne pour se mettre à l'abri de sa trop grande adresse.

La crainte des voleurs a donné naissance à de nombreuses compagnies de *safe deposit* (dépôts sauvegardés). Il en existe dans toutes les villes un peu importantes des Etats-Unis.

Vous absentez-vous ? Craignez-vous l'incendie ou les voleurs ? Vous portez vos effets précieux, papiers ou bijoux, au *safe deposit*, et là, après une déclaration de la valeur des objets et le paiement d'un droit proportionnel, vous recevrez une clef ouvrant un tiroir numéroté pratiqué dans une muraille. Une porte de fer clôt la cave aux tiroirs et personne n'y pénètre sans un ordre du chef au gardien armé qui fait sentinelle auprès de sa serrure. Une grille de fer isole le public des employés.

Comme dernière garantie vous signez et convenez d'un mot de passe avec le directeur. Il faudra le prononcer pour rentrer en possession de votre dépôt.

Ces compagnies sont établies depuis peu. Elles fonctionnent avec succès. On voit des négociants apporter au *safe* après la fermeture de leurs magasins leurs objets les plus précieux. C'est en réalité l'assurance contre le vol.

CHAPITRE XI.

La presse. -- La réclame. -- Les frères Strackosh. -- Ullmann. -- Journaux et écrivains.

La presse joue un très-grand rôle en Amérique et jouit d'une très-grande influence. Plus commerciale que politique, plus politique que littéraire, elles est l'organe de tous les intérêts, l'entremetteuse de tous les marchés.

L'annonce est la source de sa richesse. Elle est tellement passée dans les mœurs qu'elle répond à tous les besoins. Les offres de tout genre, même les plus scandaleuses, trouvent place dans les journaux. Veut-on trouver un bailleur de fonds? vite une annonce. Elle est le plus souvent conçue dans ces termes : « Un gentleman ayant trouvé un système qui lui assure un gain de 500 °/ₒ par an aurait besoin d'un *partner* (associé) pouvant apporter comme fonds de lancement... » Ici la somme varie de 500 fr. à 500,000 fr. Tous les jours on peut voir à la quatrième page de chaque feuille une cinquantaine de propositions du même genre. Il va sans dire qu'il s'agit le plus souvent de spéculations usuraires. La presse des autres Etats ressemble en petit à celle de

New-York; elle est peut-être un peu plus consciencieuse, cependant on peut ajouter qu'avec de l'argent on se procurera une réclame de n'importe quel écrivain; — *Business* (affaire), dit-il. Ce n'est pas chez le journaliste américain qu'il faut chercher le mépris des richesses. En aucun pays, la presse ne se met plus servilement aux ordres des *impresarii*. On parle de l'habileté de ces industriels, leur principale force est dans cette presse vénale.

La réclame est en effet un terrain qui fait rarement attendre sa récolte. Elle est insaisissable en Amérique parce qu'elle reparaît sous toutes les formes. En dehors de la réclame article, il y a la réclame au portrait, la réclame à l'affiche, la réclame à l'accident, celle au voleur, celle à l'incendie.

Le portrait est pour les artistes un moyen de propagande hors ligne. On lithographie ce portrait à des milliers d'exemplaires qu'on dépose chez tous les commerçants qui veulent bien les admettre dans leurs vitrines. Il est assez singulier de voir derrière des bouteilles, ou à côté d'une pile de bas, l'image toute idéale d'une cantatrice en renom. Quand ce moyen sera usé, ladite cantatrice pourra choisir entre la glissade, où elle se luxera le genou, le voleur qui lui dérobera les diamants que plusieurs souverains bien intentionnés lui avaient offerts, et l'incendie qui brûlera tous ses effets, mais dont elle sera sortie saine et sauve.

Elle pourra même aller plus loin, et, pour peu qu'elle ait des charmes suffisamment enviés, il lui sera facile de faire annoncer qu'un vilain homme poussé par un mobile inavouable s'est caché sous son lit et que, voyant le moment favorable, il a voulu attenter à sa pudeur. On dira même que l'individu a été jugé et condamné à quelques centaines de dollars. La cantatrice sera félicitée par toute la presse du sang-froid avec lequel elle a tiré le cordon de sa sonnette, et le tour sera joué. C'est de la réclame que dépend le plus souvent le sort d'une tentative commerciale ou artistique.

Deux hommes surtout savent jouer de cet instrument, ce sont les frères Strackosh. Ils y emploient plus que du talent, du génie!

Ils dépensèrent, pour préparer le succès de Carlotta Patti, 150,000 francs, autant pour annoncer Mademoiselle Nillson. Je citerai un seul exemple de leur fertilité inventive : on sait que tous les journaux américains mettent en tête de leurs colonnes les dépêches d'Europe qui offrent le plus d'intérêt politique. Un jour, au milieu de ces dépêches, on lit ces deux lignes : « La grande cantatrice Nillson s'embarque en ce moment pour l'Amérique. » Il n'y avait que ces deux lignes; mais, pour qui connaît les Américains, elles valaient au centuple les 2,000 francs que les Strackosh avaient déboursés pour faire insérer cette nouvelle parmi les dépêches importantes.

L'impresario Ullmann a essayé ce système en France avec modération. Il ne lui a pas moins réussi. Je me souviens d'avoir lu une circulaire qui le précédait dans les villes que devait visiter la Compagnie Patti. On peut la résumer en ces lignes : « Je voulais retourner dans ma patrie, l'Amérique; de graves intérêts de famille m'y appelaient, mais le sympathique accueil que j'ai reçu en France m'oblige à ne pas paraitre ingrat. Certaines villes de l'Ouest n'ont pu jouir de mes concerts, il est de mon devoir de ne pas leur laisser des regrets. Me souvenant du désintéressement que montrèrent les Lafayette, les Rochambeau, dans notre guerre de l'Indépendance, j'essaye de me mettre à leur hauteur et j'annonce que le concert avec tels et tels artistes, au prix de... aura lieu... etc. »

Déjà Henri Herz m'avait fait connaître quelques particularités de l'existence de ce nouveau Barnum, mais j'avoue que l'affiche que je viens de citer me rendit pensif et me laissa étonné. Personne n'a crié au scandale. Cet Américain a donc eu raison de compter sur la badauderie du peuple français?

Je reviens à la presse pour passer rapidement en revue les principaux journaux politiques qui paraissent à New-York, et qui sont les plus puissants organes des partis. La *Tribune* est peut-être la feuille la plus sincèrement américaine. Elle porte tous les signes de l'égoïsme national; son habileté est bru-

tale. Ce journal est dirigé par M. Horace Greelay, qui joint à ses qualités d'avocat, celle d'être prétendant sérieux à la présidence. Etait-ce par conviction ou par intérêt? La *Tribune* a été pendant la dernière guerre aussi vraie que cruelle pour nous. Comme elle n'aimait pas l'Empire, elle enveloppait la France dans son inimitié pour ce régime. Nos désastres, disait-elle, étaient mérités. Une nation qui, pendant vingt ans, s'était soumise au régime despotique de l'Empire, et avait pu vivre dans un asservissement politique aussi honteux, n'avait pas à se plaindre du sort. A côté de ces excès de langage, elle avait des accents sympathiques pour l'Allemagne.

Passer de la *Tribune* au *New-York-Herald*, c'est respirer une fleur après s'être piqué à un chardon. Autant le langage de la *Tribune* est âpre et rude, autant celui du *New-York-Herald* est doux et poli. Ses critiques n'assomment pas, elles égratignent doucement. Le ton général de cette feuille se ressent fort de l'influence de M. Bennett, bien qu'il soit plutôt un directeur de nom que de fait. Le principal mérite de M. Bennett est d'être le fils de son père. Ceci n'est pas un reproche, car M. Benett, fils, placé à la tête d'une immense administration, en surveille minutieusement les rouages, et remplit, malgré sa jeunesse, les fonctions directoriales avec beaucoup de sérieux et de conviction.

Il joint à ses qualités professionnelles, celle d'être

le premier *yachtman* d'Amérique. Qui ne se rappelle sa fameuse course, sur une coquille de noix, à travers l'Atlantique? Il perdit son pari contre le champion anglais, par un retard de quelques heures.

M. Bennett partage donc ses instants entre le sport et le journalisme. Il est soutenu dans cette voie par un revenu d'un million. Le *New-York-Herald* a été impérialiste jusqu'à Sédan.

Le *World* est considéré comme l'organe le plus sympathique à la France. Il est de fait que ce journal soutient notre cause avec tant de conviction et de chaleur, que son zèle allait, pendant la dernière guerre, jusqu'à faire paraître des dépêches apocryphes qui annonçaient toujours des victoires françaises; le lendemain, hélas! ces fantômes mensongers s'évanouissaient.

Il faut encore citer la *Police-Gazette* dont j'ai déjà parlé. C'est un réceptacle illustré des procès scandaleux, de tous les crimes perpétrés dans les cinq parties du monde. Cette feuille, très-répandue dans le peuple, tire à des centaines de mille d'exemplaires.

Parmi les revües et les journaux d'art, on peut mentionner le *Watson's* qui ne s'occupe que de musique. A Baltimore, à Philadelphie, se publient aussi des journaux spéciaux ; mais le plus connu de tous est celui qui se publie à Boston et dont les critiques font loi en matière artistique. Il mérite sa réputa-

tion, et, hormis les feuilles de Leipsick et de Vienne, je ne connais pas d'organe plus sérieux, plus impartial. Les questions techniques y sont largement traitées, et l'exemple, noté en musique, accompagne la démonstration.

J'ai réservé, pour en parler plus à l'aise, le meilleur des journaux de ma connaissance, le *New-York-Times*. Il est dirigé par M. Bigelow, l'ex-chargé d'affaires des Etats-Unis à Paris. Feuille et rédacteur me sont particulièrement sympathiques et je m'en explique facilement la cause. M. Bigelow, qui a habité longtemps le vieux continent, connaît à fond la civilisation et les mœurs européennes. Il est très-renseigné sur le mouvement intellectuel de notre pays dont il aime les productions et les gloires. Ses articles sont lus avec empressement par la haute société. Nous avons pu l'apprécier dans des études sur les étoiles littéraires du XVIIIe siècle; il n'était pas inférieur alors, comme esprit d'analyse et profondeur d'observation, à Cuvillier-Fleury. Il est à remarquer, du reste, que les écrivains américains se tiennent beaucoup au courant de notre mouvement littéraire et commentent avec plaisir notre histoire. Les livres qui parlent de Paris, de ses fêtes ou de ses mystères, attirent sur-le-champ l'attention, et les correspondances de Paris sont dévorées avec avidité. Les correspondants de journaux, qui habitent la Capitale, connaissent à fond notre langue et nos usages,

au point de parsemer leurs lettres de mots empruntés à l'argot du boulevard, ce qui ne laisse pas que d'embarrasser quelquefois les lecteurs américains.

Je fis paraître un jour, à New-York, un galop de concert auquel je donnai le titre de *Ventre-à-terre;* l'éditeur, parlant le français comme un Angevin, n'en fut pas étonné, mais sa clientèle féminine, moins versée que lui dans notre idiôme boulevardier, n'osait risquer une question, et restait rêveuse à la lecture de ce titre si simple. Il est rare que les expressions fantaisistes de la langue parisienne trouvent leur équivalent exact en anglais.

Essayer de compter les journaux américains serait un travail herculéen. Il y en a des milliers. On peut presque dire que chaque village à sa feuille publique. Les informations ne font pas défaut aux journaux provinciaux.

En effet, les cinq ou six premiers journaux de New-York se sont associés pour payer et recevoir en commun les dépêches d'Europe. Ils se servent les premiers de ces nouvelles et les transmettent ensuite, télégraphiquement, douze heures après leur arrivée, aux journaux des autres villes. De cette façon, les nouvelles d'Europe sont à peine en circulation quand arrivent par les courriers les feuilles de New-York. Ce monopole constitue en faveur des grands journaux une source inépuisable de bénéfices.

Les bureaux de ces mentors de la presse sont de

véritables administrations. Ils occupent de vastes bâtiments disposés d'une façon assez uniforme. Au rez-de-chaussée, on trouve les services de l'abonnement et de la vente; au premier, les salles de rédaction et d'administration, le bureau télégraphique; enfin, au deuxième et troisième étages, la composition et la correction. L'imprimerie, dans laquelle se tirent à de si grands nombres d'exemplaires ces journaux, est le plus souvent située dans un local contigu au bâtiment principal.

Ajoutons à ces renseignements que les rédacteurs en chef de ces feuilles gagnent environ cent mille francs par an, et que les appointements des rédacteurs ordinaires varient entre mille et quatre mille francs par mois. Mais, en Amérique comme partout, il y a un grand nombre d'appelés et peu d'élus. Beaucoup d'écrivains de talent végètent et portent de journaux en journaux des articles dont un très-petit nombre seulement voit la lumière.

CHAPITRE XII.

La liberté des cultes. -- L'Amérique religieuse. -- Presbytériens et Méthodistes. -- Les autres sectes. -- L'église catholique romaine. -- Les Irlandais. -- Un peu de politique. -- Stabilité des institutions. -- Les Allemands.

Une des choses qui frappent le plus dans l'union américaine, c'est le fonctionnement des institutions religieuses. La liberté des cultes y existe dans la plus large acception du mot. L'État ne salarie pas les prêtres et laisse les fidèles se bâtir autant d'églises qu'ils en veulent. Les différentes sectes n'en jouissent pas moins d'un budget assez important, grâce aux contributions et aux dons volontaires pour l'entretien des ministres et les frais du culte. La solennité du dimanche est très-observée aux Etats-Unis, où les cérémonies religieuses sont suivies avec un grand empressement. Il serait difficile d'énumérer les sociétés de Bible ou de tempérance qui fonctionnent dans les divers Etats. La propagande religieuse est fort active; à peine un village se forme-t-il qu'on voit immédiatement s'élever une église ou un temple. On doit faire remonter les causes d'une telle ferveur aux origines même de la nation en

grande partie formée d'émigrés volontaires, appartenant aux religions persécutées en Europe. C'est ainsi que beaucoup d'américains descendent de français proscrits par la révocation de l'édit de Nantes; l'intolérance du grand roi a appauvri notre pays au bénéfice des Etats-Unis. La prépondérance des sectes presbytérienne et méthodiste sur les autrès, prouve bien que plus une religion est persécutée, plus elle est vivace. On compte aux Etats-Unis plus de quatre millions de méthodistes. Il faut citer, parmi les autres sectes importantes, les congrégationalistes, les membres des églises réformées de Hollande et d'Allemagne, les quakers, fort peu nombreux mais très-puissants, les universalistes, les baptistes, les épiscopaux et les membres d'autres sectes protestantes.

L'église catholique romaine compte plus d'adeptes dans le sud que dans le nord de l'Amérique; c'est une question d'origine: dans le sud on descend en effet des Français, des Irlandais et des Espagnols. La propagande catholique est active et ses effets se font sentir jusque dans le nord, où le protestantisme la combat avec ardeur. On compte une vingtaine d'églises catholiques à New-York et à Boston, et leur nombre augmente d'années à années. Il y a aux Etats-Unis 6 archevèques, 19 évèques et 1,200 églises ou chapelles. Les Irlandais se font remarquer comme les catholiques les plus fervents. Leur fanatisme

s'explique par leurs souffrances. Ce sont de grands producteurs d'enfants et la statistique qui constate leur continuel accroissement permet de prédire que, grâce au suffrage universel, ils seront un jour très-puissants aux Etats-Unis. En général, ces Irlandais sont paresseux et ivrognes. Dans les grands centres, ils ne sont employés que comme hommes de peine, et leurs femmes, réputées pour leur propreté, servent comme cuisinières ou *employées* dans les maisons bourgeoises. Les Irlandais font métier de s'occuper de politique, et il n'est pas de meilleurs *voteurs* pour les coteries qui veulent se servir de leur concours. Pendant la dernière guerre, c'étaient nos meilleurs amis. On a acclamé le peuple américain qui restait dans le *statu quo;* on n'a rien dit des Irlandais qui nous offraient leur sang, montrant, par cet acte, que, malgré leurs défauts, ils avaient une qualité qui les rachetait tous : celle de savoir se souvenir.

Ils sont turbulents aujourd'hui ; il est à souhaiter que dans l'avenir ils ne se rangent pas sous la bannière de chefs ambitieux pour bouleverser leur patrie d'adoption.

Puisque le mot de politique est venu sous notre plume, faisons-en un peu.

Plusieurs écrivains remarquables ont étudié le système politique des Etats-Unis. En France, M. de Tocqueville, dans *La démocratie en Amérique*, et M.

Laboulaye, dans *Paris en Amérique*, ont su, l'un, par une étude approfondie des institutions américaines, l'autre, par de spirituelles boutades et des aperçus pleins de finesse et de fantaisie, attirer l'attention sur ce pays. Le succès de ces deux livres, si vrais quoique si différents d'allures, est le meilleur indice que l'on puisse citer de la curiosité qu'éprouve le Français à connaître les institutions des Etats-Unis et leur fonctionnement Aucun pays n'était en effet mieux fait pour enthousiasmer nos hommes à systèmes politiques. Quoi de plus intéressant pour des futurs gouvernants que ces trente-neuf Etats, constituant chacun une République indépendante, en ce qui concerne les intérêts généraux, et, en ce qui concerne les affaires extérieures, réunis sous un même drapeau pour former le plus solide des faisceaux politiques ?

Un peuple jouissant de toute la plénitude de sa liberté, sans émeutes, sans révolutions périodiques, et réalisant le problème du gouvernement du pays par le pays, devait forcément être étudié sous tous ses aspects par l'élite des démocrates. Le problème est bien simple; il a pour bases: d'un côté, un esprit de solidarité bien entendu, et, de l'autre, un grand respect des lois. C'est ainsi que de nouveaux Etats ont pu s'ajouter aux anciens et le développement matériel s'accroître dans d'énormes proportions, sans que le pacte fondamental ait été modifié pour répondre à tous ces changements.

Le récensement qui a été opéré en 1870 accuse un chiffre de population de 33,586,989 blancs, ce qui donne sur 1860 une augmentation de 6,500,000 individus. Les nègres sont au nombre de 4,880,000. Si l'on ajoutait à ces deux chiffres, celui qui résulterait d'un recensement des Chinois et des Indiens on arriverait à un total d'environ 40,000,000 d'hommes En quatre-vingts ans, le pygmée est devenu géant. Où s'arrêtera cette constante progression? Je n'essayerai pas de prédire l'avenir qui est réservé au peuple américain, je me contenterai de grouper quelques remarques et d'indiquer les sensations que j'ai éprouvées en cherchant à analyser les sentiments que cette République pouvait professer à notre égard.

On est assez disposé en France à accepter sans examen les jugements superficiels portés sur les peuples étrangers; on se fait un idéal et l'on se refuse à descendre jusqu'à la réalité. L'Amérique est notre sœur, le drapeau français a marché côte à côte avec la bannière étoilée: combien de fois ces phrases ont-elles été prononcées? Si nos orateurs veulent proposer un modèle, ils parlent de l'Amérique; l'écrivain les dépasse encore en emphase. C'est à qui célébrera cette terre de la liberté. Pour donner plus de force à leur argumentation, il fallait bien que les avocats pussent se servir de points de comparaison et montrer que cette liberté américaine, nous

n'avions pas encore su la conquérir. L'imagination a remédié à leur ignorance, ils ont parlé de l'Amérique comme Méry a parlé de l'Inde sans la connaître; mais autre chose est la politique, autre chose la littérature.

Composée d'agrégations hétérogènes, d'éléments dissemblables, souvent opposés, de religions rivales, l'Amérique du Nord est une République de naissance. Je crois pouvoir dire, sans être taxé de paradoxe, que l'union repose aux Etats-Unis sur la dissension. Les races y sont agglomérées, mais ne s'y mélangent pas. Il n'y a pas, à proprement parler, d'unité nationale. L'élément anglo-saxon s'est conservé pur sur certains points, par exemple dans les Massachussets; sur d'autres points d'autres races ont conservé leurs qualités et leurs défauts natifs. L'union américaine est un mot impropre, c'est l'association américaine qu'il faudrait dire. Chacune des parties associées entend jouir d'une indépendance absolue, et ne saurait se soumettre à toute tentative qui aurait pour but : la prépondérance d'un Etat sur les autres ou l'établissement d'une centralisation. Les fondateurs de la République l'ont bien compris quand ils ont mis le siége du gouvernement à Washington, ville dont le peu d'importance détermine la neutralité. « L'Amérique, dit M. de Tocqueville, n'a pas de capitale dont l'influence directe se fasse sentir sur toute l'étendue du territoire, ce que je considère

comme une des premières causes du maintien de la République aux Etats-Unis. Dans les villes, on ne peut guère empêcher les hommes de se concerter, de s'échauffer en commun, de prendre des résolutions subites et passionnées. Les villes forment comme de grandes assemblées, dont tous les habitants sont membres. Le peuple y exerce une influence prodigieuse sur les magistrats et souvent il y exécute sans intermédiaire sa volonté. Soumettre les provinces à la capitale c'est donc remettre les destinées de tout l'empire non-seulement dans les mains d'une portion du peuple, ce qui est injuste, mais encore dans les mains du peuple agissant par lui-même, ce qui est fort dangereux. La prépondérance des capitales porte une grave atteinte au système représentatif, elle fait tomber les républiques modernes dans le défaut des Républiques de l'antiquité, qui ont toutes péri pour n'avoir pas connu ce système. » Ces paroles écrites en 1834 ont été consacrées par les faits ! Dans tous les Etats, le gouvernement est placé dans une petite ville.

En cela comme en bien d'autres choses, les hommes du Massachussets n'ont pas voulu être imitateurs et ils ont choisi leur ville de Boston pour siége du gouvernement. C'est la seule exception à la règle. Le manque de capitale rend donc impossible une véritable révolution aux Etats-Unis, et certains troubles partiels ne deviendraient dangereux pour le

gouvernement présidentiel qu'autant qu'ils seraient le résultat d'un mécontentement général.

En général, l'Américain n'aime pas la politique, il ne s'y intéresse qu'au point de vue de ses intérêts commerciaux et sans ambitionner les honneurs. Il abandonne le terrain électoral aux politiciens, classe d'individus qui compte dans ses rangs des hommes de toute provenance depuis le publiciste jusqu'au mercenaire.

Elle est surtout grossie par les déclassés politiques de tous les pays, venus pour manger le pain de la liberté et apporter aux groupes républicains le concours de leurs idées.

Deux partis sont actuellement en présence aux Etats-Unis : le parti républicain dit national et le parti démocrate. Le premier, composé des américains de naissance, n'entend pas laisser la direction des affaires aux étrangers. C'est grâce à lui que les tentatives qui ont été faites près du congrès, pour que l'article qui porte que tout Président des Etats-Unis doit être né dans le pays soit révisé, sont jusqu'ici restées sans résultat.

Quant au parti démocrate, il gagne en puissance tous les jours et cette bouture de l'émigration sur l'arbre social commence à préoccuper visiblement les américains indigènes.

Un de leurs efforts pour s'assurer encore quelque temps la victoire dans les élections a été de rendre

la naturalisation plus difficile, mais ce n'est là qu'un expédient qui ne retardera pas de beaucoup l'avènement du parti démocrate. Celui-ci compte dans ses rangs beaucoup d'Allemands. Ces braves Germains désirent le pouvoir et travaillent sans relâche pour y arriver. Ils ont déjà fait nommer M. Kauffmann, l'un des leurs, sous-gouverneur de l'Etat de New-York. L'Allemand naturalisé américain n'adopte nullement les mœurs de sa nouvelle patrie, il reste ce qu'il est. Les lieux de réunion ne manquent pas aux Allemands. Ils ont d'abord la brasserie. Tout en fumant leurs pipes, ils émettent des principes d'un machiavélisme assez profond. Ils cachent leur ambition sous une enveloppe débonnaire, et, considérant les Etats-Unis comme un pays sans propriétaire, ils espèrent à la longue mettre la main sur ce riche gâteau.

Ils appellent déjà New-York la troisième capitale de l'Allemagne, prétention presque justifiée par le nombre des Allemands qui y résident. Les américains sentent le danger, résistent et usent de tous les stratagèmes pour s'assurer la majorité dans les élections. Peu leur importe la qualité des électeurs. La voix d'un *ruffian* vaut autant que celle d'un honnête homme. On peut juger du niveau des passions politiques en suivant les campagnes électorales.

C'est du haut d'une grande tribune construite sur l'une des principales places que les orateurs vien-

nent tous les soirs endoctriner leurs auditeurs. La foule manifeste son opinion par des hurrahs ou des huées. Ailleurs, d'autres orateurs soutiennent d'autres candidats. On illumine, on tire des feux d'artifice, on allume des feux de Bengale. Ces spectacles ne sont pas complètement inoffensifs, car on voit des auditeurs prouver à coups de révolver que l'orateur a raison ou tort. La police laisse faire; il faut que toute cette exubérance ait une issue.



CHAPITRE XIII.

Washington et le monde politique. — M. Ulysse Grant. — Les ambassades françaises et anglaises.

J'ai naturellement visité Washington, la ville du gouvernement, où résident les agents diplomatiques de tous les pays. Les rues, tirées au cordeau, se dirigent du nord au sud et de l'est à l'ouest, formant entre elles des angles droits d'une monotonie désespérante. Ce n'est pas là toute la ville, d'autres lignes varient un peu les points de vue. Cinq avenues partent du Capitole, cinq autres de la Maison-Blanche, résidence présidentielle. Ces deux monuments se distinguent des autres, l'un par sa masse imposante, l'autre par sa destination souveraine. Le Capitole, bâti sur une éminence, peut être aperçu de tous les points de la ville ; le Congrès y tient ses séances depuis 1800. C'est un grand palais construit dans le style corinthien, sa coupole, dont j'ai tenu à mesurer la hauteur, est élevée de 120 pieds au-dessus du sol. J'aurais admiré peut-être sans réserve le Capitole, si je m'étais trouvé en Grèce sous le règne de Périclès; mais en Amérique, je me refusais à faire concorder les usages d'un peu-

ple neuf avec cette débauche de colonnades et de portiques d'ordre Dorique, Ionien ou Corinthien. Il faudrait, pour compléter l'illusion, que les Américains revêtissent la tunique flottante et que les dames chaussâssent le cothurne antique.

La demeure du Président est bien placée; bâtie de même que le Capitole, sur une élévation, elle est entourée d'un beau parc. Les ministères, le trésor, la direction des postes s'élèvent autour de la Maison Blanche, mesure très-pratique que je recommande au gouvernement français quand il voudra reconstruire les monuments détruits par la Commune.

Le Président actuel, M. Ulysse Grant, sans avoir les hautes façons des monarques légitimes ou constitutionnels, remplit consciencieusement son rôle de Chef de l'Etat. Il est assisté par Madame Grant, et par son beau-père, un grand vieillard, qui remplit auprès de lui les mêmes fonctions que M. Barthélemy Saint-Hilaire auprès de M. Thiers. Ce *fidus Achates* est le porte-voix de M. Grant, dont le mutisme est proverbial aux Etats-Unis. Les Américains se demandent encore si ce taciturne silence est diplomatique ou inintelligent.

M. Ulysse Grant, corroyeur de son métier, a eu la bonne fortune de devenir, par la force des choses et le concours des circonstances, le principal orateur du drame de la sécession. Il a eu l'insigne honneur

de recevoir l'épée du valeureux général Lee, commandant en chef des armées du Sud. Depuis ce jour sa popularité n'a fait que grandir. Sans essayer la valeur politique du général Grant, sans approfondir le caractère d'un homme dont l'occupation favorite est de fumer des cigares du matin au soir, l'élection l'a porté au fauteuil des Jefferson et des Lincoln.

A l'ouverture de chaque session législative, M. Grant vient lire au Congrès un message, dans lequel il résume, à l'exemple de tous les souverains, présents, passés et futurs, la situation intérieure et extérieure. C'est une œuvre composée dans le silence du cabinet, et loin des regards curieux. On s'accorde à dire que ses messages sont généralement bien pensés et que les intérêts individuels y sont aussi sauvegardés qu'ils pourraient l'être dans n'importe quelle affaire d'un négociant américain. M. Grant se repose des nombreux soucis que lui cause la politique, en visitant deux ou trois fois par jour ses écuries. Il aimerait mieux voir mourir un de ses ministres, qu'un de ses chevaux favoris.

Pendant la période législative, qui dure généralement trois mois, le Président ouvre ses salons. Ils sont trop étroits pour l'affluence des visiteurs. On s'y écrase littéralement, et c'est pitié de voir maltraiter de magnifiques robes à queue venues de Paris en droite ligne. Tous ces fiers Américains ne man-

queraient pas une pareille fête pour un empire, pardon, pour une république. La colonie, composée des ambassadeurs et de leurs épouses, des chargés d'affaires et du personnel diplomatique ou consulaire n'y fait qu'une courte apparition. Quant aux fonctionnaires, ils ne lâchent pied qu'après avoir salué le Président et la Présidente. On en arrivera, sans doute, aux petits levers et aux baise-mains. Il faudra se débarrasser auparavant des favoris énormes, des bottes fortes et de deux péchés mignons, qui consistent : l'un, à se moucher avec les doigts, quitte à les essuyer, après, à son mouchoir ; l'autre, à se fourrer des morceaux de tabac dans la bouche, comme remède préventif à la dyssenterie.

C'est alors que disparaîtra complétement la simplicité antique. Déjà surgissent des questions d'étiquette.

La femme du Speaker (Président de l'Assemblée) doit-elle passer avant la femme d'un ministre, grave question ! Du haut au bas de l'échelle, ce ne sont que discussions hiérarchiques. La comtesse de Bassanville et son code de civilité seraient bien reçus à Washington. On se tire d'embarras en consultant les personnes qui ont habité l'Europe. Une dame qui avait débuté par vendre du ginger-beer sur le comptoir et dont on connaissait les sympathiques relations avec les Tuileries, a été récemment d'un grand secours pour régler quelques-unes de ces difficultés.

Pendant ces trois ou quatre mois, Washington est un petit paradis. Les réceptions succèdent aux bals, et les bals aux réceptions. Le président Grant dépense largement ses 125,000 francs d'appointements, et même quelque chose en plus, qu'il emprunte à sa fortune particulière, ou qu'il se procure par d'heureuses spéculations de Bourse, disent les mauvaises langues. Les ambassadeurs ouvrent aussi leurs salons. Le plus couru est, sans contredit, celui du ministre anglais, M. Thornton; c'est peut-être parce que l'entrée en est difficile et que les dames y trouvent pour cavaliers des *counts*, des *viscounts* et des *baronnets*. Pendant mon séjour à Washington, l'ambassade française était dans le deuil; le nouvel et dernier envoyé impérial, M. Prévost-Paradol, découragé et attristé par les reproches sanglants de la presse orléaniste, n'avait pas voulu survivre à sa réputation d'homme indépendant.

A la même époque, les dames se refusaient à assister aux fêtes de l'ambassade russe, M. Catacazy s'étant permis, dans un dîner diplomatique, de censurer leur conduite, et de tenir des propos malsonnants sur la femme d'un secrétaire d'Etat. Ce n'était pas Madame Fish. La session terminée, la ville rentre dans le calme et les Américains chez eux. Il ne reste plus à Washington que des hôteliers, des restaurateurs, des détaillants et des dentistes sans clientèle.

CHAPITRE XIV.

L'Amérique pendant la dernière guerre. -- Les ventes d'armes. -- Une croisière française. -- Le navire l'Hermann. -- Les manifestations allemandes. -- Les Irlandais.

Je me suis très-bien rendu compte de l'impression que causa, en Amérique, la nouvelle de la déclaration de guerre avec la Prusse. Ce fut au premier abord de la stupeur, on ne pouvait croire que des motifs aussi peu sérieux occasionnâssent une guerre immédiate. Les Américains savent le prix de la guerre, et jugent les choses sans passion ni parti pris. Ils donnèrent tort à la France, parce qu'elle entrait la première dans la voie des hostilités. On aurait pu si bien, disaient-ils, faire appel à la médiation des puissances! Les Américains, persuadés que l'Empire voulait agir par surprise, se tinrent désormais sur la réserve et les sympathies qu'ils auraient peut-être eues pour les Français dans d'autres circonstances, firent place à une simple fièvre de curiosité. On ne se passionna pas pour le sang-froid du prince impérial à Saarbruck ; en revanche, on fût grandement étonné de la défaite et de la retraite de Mac-Mahon. L'Amérique connaissait mieux que nous les forces

des Allemands, mais elle ne s'imaginait pas que la victoire serait aussi peu disputée. Les dépêches étaient lues avec frénésie, le peuple croyait à une revanche prochaine de la France; mais quand il vit notre mouvement de recul se prolonger, il comprit notre désorganisation.

Tous les journaux publiaient des cartes du théâtre de la guerre et donnaient les positions des corps d'armée. Un écrivain spécial du journal la *Tribune* commentait tous les jours, dans un article très-remarqué, les mouvements des armées. Il fit preuve d'une grande sagacité. En effet, dès qu'il sût que Mac-Mahon marchait vers Bazaine, il annonça que l'acte final aurait lieu à Mézières. On pouvait se tromper de cela. Aucun regret ne salua l'effrondement de l'Empire. On ne plaignait que nos soldats dont on admirait la bravoure.

La guerre fut considérée comme terminée et les Américains fixaient les conditions de paix à un milliard d'indemnité de guerre et à la cession de l'Alsace. Le peuple, pratique par dessus tout, pouvait-il supposer que Paris, la ville aux surprises, ne voudrait pas l'arrêt des hostilités, et que M. Jules Favre prononcerait ce mot : « Pas une pierre de nos forteresses, pas un pouce de notre territoire? »

Après tout, ces paroles ne sont devenues sinistres qu'à la suite de nouveaux insuccès, et, en toute justice, on peut dire que, dans le moment où elles

furent prononcées, elles ne faisaient que traduire les sentiments d'un peuple qui ne voulait pas s'avouer vaincu.

La République proclamée, la France tourna les yeux vers la République américaine. Les Parisiens acclamèrent l'ambassadeur des Etats-Unis et firent appel à la solidarité des Etats libres. On s'illusionnait encore, comme on s'était illusionné au début de la guerre, comme on devait le faire encore plus d'une fois avant les angoisses de la dernière bataille.

L'Amérique de 1870 n'était plus la généreuse Amérique du temps des Lafayette et des Rochambeau. Des générations positives avaient pris la place des générations aventureuses, les nouveaux citoyens des Etats-Unis n'avaient plus le temps et les moyens de faire de la politique de sentiment.

L'Amérique, l'eût-elle voulu, ne pouvait nous aider matériellement qu'en nous assurant la liberté des mers et en ouvrant ses marchés à nos administrations militaires.

Quand on vit la France soulevée au nom des principes républicains, pour la défense de son territoire, il y eût chez quelques-uns une sorte d'émotion nationale qui se traduisit en démarches auprès du Président, pour l'amener à proposer aux puissances une médiation commune. Ais-je besoin de dire que M. Grant sût se retrancher derrière les obligations qu'impose la neutralité, pour se refuser à prendre

l'initiative d'une semblable mesure? Lorsque le ministre de France demanda des armes de guerre, on lui répondit d'une manière évasive. On crut concilier les choses en autorisant l'arsenal de New-York à faire vendre aux enchères un immense stock de fusils et de canons provenant de la dernière guerre. La plupart de ces armes étaient hors de service, à part quelques Remington. Il fallait à la France des fusils et M. Place, notre consul, eut le tort d'accepter trop facilement les marchés que les spéculateurs américains, qui s'étaient constitués acheteurs de ce stock, vinrent lui offrir. A partir du mois de septembre, les navires de la Compagnie transatlantique, chargés jusqu'à la ligne de flottaison, commencèrent à transporter par voyage cinquante à soixante mille fusils, plusieurs millions de cartouches et un petit nombre de canons Enfield. Quand on songe que ce va-et-vient dura quatre mois, et que plus de cent mille Français ne pùrent être armés, on se demande où passèrent tous ces fusils?

Beaucoup de Français émigrés accouraient à New-York, de toutes les parties du pays, afin d'obtenir du consulat un passeport et le transport gratuit pour aller se ranger sous les drapeaux de leur pays. C'était un beau mouvement que la République américaine eût pu respecter. Il n'en fut rien, et sur la plainte du consul général allemand, le gouverneur

donna des ordres pour que les volontaires fussent retenus à terre.

Le jour où la police vint saisir, sur le pont d'un bateau transatlantique en partance, les Français volontaires, le spectacle fut singulièrement émouvant. Nos compatriotes pleuraient de rage et les Allemands, massés sur le quai, riaient, se moquaient de ces malheureux auxquels on refusait le droit d'aller se faire tuer pour leur pays. En même temps, ce gouvernement qui empêchait l'envoi en France de tout secours utile laissait s'embarquer les Allemands, qui, sous prétexte d'ambulances et de convention de Genève, rejoignaient les armées prussiennes avec des passeports de chirurgiens.

C'est alors que la France envoya deux canonnières pour bloquer le port de New-York et se saisir des bâtiments qui oseraient sortir. L'arrivée de ces deux canonnières à Sandy-Hook causa dans le monde commercial une véritable révolution. Les compagnies maritimes allemandes demandèrent au Congrès de prescrire à la flotte américaine d'accompagner leurs navires à la sortie du port, ou que l'ordre fut donné aux canonnières de se tenir à une plus grande distance des côtes.

Un steamer de la Compagnie Hambourgeoise, l'*Hermann*, bâtiment de trois mille cinq cents tonneaux, très-bon marcheur, tenta plusieurs fois la sortie, de jour et de nuit, sans réussir, l'un des bâtiments

français l'*Argus* le surveillant de près. A force de chercher des moyens termes, le Congrès finit par décider que les bâtiments français devaient se tenir à sept milles des côtes ; on voit que les eaux américaines allaient un peu loin. Grâce à cette protection, l'*Hermann* réussit à passer. La croisière n'eût donc pour résultat que de porter un préjudice d'argent au commerce allemand, préjudice que nous rembourserons dans le paiement des trois milliards d'indemnité de guerre.

Les Allemands des grands centres se laissaient aller a des manifestations délirantes. Ils pavoisaient les rues de drapeaux. A Chicago, j'ai vu traîner en grande pompe des canons de bois qui simulaient les canons français conquis par les Prussiens. On acclamait tellement le *Fatherland* que les brasseurs ne pouvaient suffire à remplir leurs caves aussitôt vidées. On improvisait des chants en honneur de l'apôtre-cuirassier Bismark, et, comme « la force prime le droit », nos malheureux compatriotes, trop peu nombreux pour s'opposer à ces manifestations, étaient obligés de les subir sans se plaindre. Les Irlandais seuls se montrèrent généreux. Leurs clubs étaient ouverts tous les soirs. On s'y occupait des moyens de venir en aide à la France ; c'est ainsi que les comités purent organiser des souscriptions et transmettre des sommes assez importantes pour venir en aide à nos blessés.

Les fils de la verte Erin voulaient organiser un corps d'armée et débarquer tout équipés à Brest ou au Havre. Mais les lois de la neutralité s'y opposaient. Il y avait peut-être un moyen de recueillir ces forces et de les enregimenter : c'était d'engager les compagnies formées pour la pêche de Terre-Neuve, sol français, pour les transporter ensuite en France. Gambetta, au milieu des mille préoccupations qui l'assaillirent, n'y pensa même pas. Une autre fois on pourrait user de ce stratagème. Les Irlandais furent donc nos amis.

Si nous n'eumes pas les sympathies des Américains, c'est que l'Empire les avait blessés à plaisir en essayant de fonder la monarchie au Mexique, et en négligeant de féliciter le gouvernement américain sur l'heureuse issue de la guerre de sécession. Le président Grant, en homme soigneux de sa réélection, ne pouvait laisser échapper une occasion de mettre les Allemands de son côté ; c'est pourquoi il autorisa un assez grand nombre de généraux à suivre les opérations dans les états-majors prussiens, et n'oublia pas de complimenter chaudement dans son message le nouvel Empereur d'Allemagne.

Hélas ! la France trop généreuse croit encore à la générosité des peuples. Elle prend ses espérances pour des réalités Les leçons de l'histoire ne lui ont pas encore appris que la reconnaissance, rare chez les hommes, n'existe pas pour les gouvernements.

Corrigeons-nous ; que les expériences si terribles que nous venons de faire nous apprennent au moins à ménager notre sang et notre argent! Nous ne nous relèverons, que si, devenant égoïstes à notre tour et restant indifférents aux malheurs des autres, nous travaillons à régénérer notre pays et à payer toutes nos dettes.



CHAPITRE XV.

Philadelphie. -- Ses écoles. -- Les médecins. -- Les avocats. -- L'instruction publique.

Philadelphie est certainement une belle ville, mais triste et ennuyeuse. Les rues sont larges, bien percées ; mais dans quelques quartiers l'herbe pousse entre les pavés, et, s'il y a de beaux jardins, ils sont absolument dépourvus de promeneurs.

Philadelphie est la cité où l'indépendance des colonies américaines fut solennement proclamée en 1776. En dehors de la réputation que lui donnent ses annales, cette ville est un immense centre scientifique, où s'acquière la majeure partie des connaissances humaines. Je n'essaierai pas d'énumérer les nombreuses sociétés de chimie, physique, botanique, zoologique, ethnographique et autres finissant en « tiques », qui y fonctionnent. Les bibliothèques fourmillent et une des plus riches est la bibliothèque universelle, qui possède plus de cent vingt mille volumes, et qui fut fondée en 1735, par B. Franklin. Et puis des Facultés de Droit, de Médecine, une quantité d'écoles du premier et du second degré.

On calcule que plus de cent mille élèves suivent les cours de ces écoles et y reçoivent une instruction aussi solide que pratique. Si les langues mortes n'y sont pas tenues en grand honneur, en revanche, l'étude de la comptabilité commerciale, de la géographie, des langues modernes obtient les plus grands succès.

Très-forts en histoire, les jeunes Américains n'éprouvent aucune crainte à montrer la haine qu'ils nourissent contre la vieille Angleterre. Ils savent aussi faire preuve de la plus grande sensibilité quand il s'agit de la guerre de sécession, cette nouvelle croisade, entreprise principalement pour rendre la liberté aux nègres, à ces descendants si intéressants de l'oncle Tom, — et un peu pour empêcher les sudistes d'échapper à la despotique suprématie du Nord. Ces jeunes intelligences, si rebelles aux beautés littéraires, développent les plus grandes aptitudes, quand il est question de certains problèmes commerciaux. La règle un dollar et un dollar font deux dollars, a le don d'exciter leur admiration. Sur ce calcul si simple, sur cette addition, ils basent la multiplication, qui dans leurs tendances signifie la richesse, la puissance ! Aussi ont-ils hâte de mettre la théorie en pratique et en Amérique il est rare qu'un enfant de quatorze ans s'attarde encore à l'école ; à cet âge, il brille déjà derrière le comptoir d'un détaillant, ou dans les

bureaux d'un banquier. Il se fera à volonté l'employé d'un *Broker* (Courtier), ou le garçon d'un *Butcher* (Boucher).

Ces jeunes gens grillent de marcher sur les traces des grands *Business-men* (hommes d'affaires), dont ils voient les portraits et les biographies dans les journaux illustrés. Le mérite de ces individus est jaugé par le chiffre de leur fortune. Avec des appétits si positifs, il ne faut pas s'étonner, si les carrières dites libérales sont un peu délaissées par la généralité des *studiosus*. Pourquoi devenir médecin, avocat? Pourquoi songer à soulager, à aider la pauvre humanité, quand on peut si bien l'exploiter et s'enrichir à ses dépens?

L'Américain a trop de logique pour ne pas raisonner ainsi.

Des écoles nous passons aux Facultés, et nous pouvons dire que ces asiles ne produisent rien de bien merveilleux. Les praticiens qui sortent de ces temples de la science, ou de l'éloquence, sont encore bien inexpérimentés. Les médecins ne seraient certainement pas de force à prendre leur quatrième inscription à la Faculté de Paris et les émules de Démosthènes auraient une fameuse peine à prouver qu'ils ont pratiqué leur Digeste. Ces docteurs sont proches parents des médecins de Molière, car leur mode d'action sur le malade réside dans les mêmes spécifiques.

Le corps médical serait insuffisant, et ne pourrait répondre aux besoins du pays, s'il n'était augmenté de l'appoint que l'émigration lui apporte. Ce sont des docteurs de tous les pays, qui arrivent aux Etats-Unis, munis de certificats en règle, de diplômes incontestables. Il y a des Italiens, hommes forts sur la matière et qui ne connaissent pas d'obstacles, ou encore des Allemands, chirurgiens calmes et à lunettes, qui savent vous extirper une jambe sans la moindre douleur. Quelques uns de ces arrivants ont apporté avec eux une spécialité qui donne de beaux bénéfices, à en juger par le nombre des annonces qu'ils font. C'est celle des *faiseurs d'anges*. Combien la femme doit-elle être faible et imprudente, pour avoir besoin de ces dispensateurs du soulagement en une séance ! Mais le métier commence à être difficile pour ces spéculateurs sur la gène publique, car le gouvernement, ému par certains faits scandaleux, a établi une surveillance et un contrôle très-sévères sur les officines douteuses ou soupçonnées. Il était temps. Mais laissons les médecins, pour dire un mot des avocats.

Les *lawyers* (avocats) sont tenus de savoir les lois du pays, mais surtout celles de l'Etat qu'ils habitent. L'application de la loi, selon la région, est si différente, qu'il faudrait posséder une fameuse cervelle pour pouvoir y loger le pourquoi de ces contradictions juridiques. En Amérique, l'avocat est à

la fois avoué, huissier, homme d'affaires, etc... Sa réputation se fonde plutôt sur le nombre et la qualité de ses relations, que sur son talent oratoire. Il faut avant tout qu'il soit adroit, rusé.

L'avocat est presque toujours membre influent d'un parti politique. C'est l'*entraîneur* du club auquel il appartient. Le jour où son parti arrive au pouvoir, les dernières places ne sont pas pour lui. Ses sympathies le portent plus vers les emplois solides que brillants. Il préfèrera une bonne sinécure, qui ne sera pas trop éloignée du Trésor, à un poste d'ambassadeur. Les aspirations naturelles de l'avocat américain sont donc de saisir les rênes de l'Etat. C'est la meilleure cause qu'il pourra jamais défendre, c'est la meilleure thèse qu'il aura jamais à soutenir.

Avec les architectes, je terminerai ma promenade parmi les carrières libérales. Architectes, est-ce bien le nom qu'il s'agit de donner à toute cette classe de constructeurs que l'Amérique renferme? Mon opinion serait de les appeler les *Génies de la nation.* Cela serait bien dû à des esprits, qui, sans avoir passé d'examens ou avoir reçu de diplômes, possèdent une science assez étendue pour faire des routes, des ponts, des maisons, des monuments, en bois, en pierre, en fer. Ces hommes, sont-ce des hommes? construisent des chemins de fer, établissent des écluses, se servent, comme moteurs, du vent, de l'air,

de l'eau, de la vapeur, de l'électricité! Rien ne les arrête, rien ne les surprend. Confiants en leur encyclopédie, ils feront à volonté de l'hydrographie, de l'art militaire, de la photographie ou de la chandelle ! Doit-on admirer ou blâmer ces puissants tempéraments? Pour moi, je préfère cette vitalité qui produit, malgré de grands défauts, à la science qui reste immobile dans la contemplation du passé. Certainement, ces maisons ne sont pas belles, ces ponts ne sont pas toujours solides, ces lignes de chemins de fer laissent à désirer; mais le but proposé est atteint à n'importe quel prix. *Forward!* (en avant!) s'écrie l'américain, et, avec ce mot, il crée des lignes qui n'ont pas moins de deux mille lieues de développement, des canaux qui en ont trois cents, conduit son fil télégraphique dans n'importe quelle bourgade et élève des villes là où s'étendaient les pam[illegible] et les champs d'aloës! Dans tout ce mou[illegible]ent il arrive beaucoup d'accidents; les trains tombent dans les rivières, déraillent sur le bord d'affreux précipices, les chaudières éclatent, le fil télégraphique se détraque, les villes brûlent; les digues se rompent; mais au milieu de ces écrasés, échaudés, brûlés et noyés, l'Amérique pousse de plus belle son cri *Forward!* en avant!

Je ne m'appesantirai pas plus longtemps sur les bons ou mauvais résultats qui naissent d'une trop grande liberté dans l'exercice de certaines profes-

sions; je ne veux voir que les bienfaits qui découlent d'un vrai système d'instruction publique. Aux Etats-Unis, c'est à ce système que nous reportons la plus grande part des qualités de l'esprit national : le peuple américain, apte à comprendre les vrais intérêts du pays et partant les siens, ne marchande jamais son appui à toute compagnie appelée à lancer une œuvre utile. Si toutes ces créations ne restent pas à l'état d'idée, c'est que l'Amérique est de toutes les nations celle qui encourage davantage ce qui a rapport à l'éducation de l'homme. Quand le gouvernement crée des écoles, il sait qu'il assure la prospérité et l'avenir du pays. Avant de faire des élèves, le mandat des instituteurs est de faire de bons citoyens, des ennemis de la révolution.

Chaque Etat, dans la mesure de ses moyens, concourt à ce but. Chaque année, les Etats-Unis affectent à leurs écoles la modeste somme de *quatre cents millions de francs.* En France, dans le budget de 1869, il était alloué à peu près vingt-deux millions à l'instruction publique. Quelle immense disproportion! Au contraire de l'Amérique, la France ne cherche pas dans l'instruction publique son guide vers le progrès, son Palladium contre la guerre civile. En Amérique, c'est dans ces écoles, qui font la gloire et l'honneur du pays, qu'existe, entre les individus, la véritable égalité politique et sociale.

L'enfant du riche comme celui du pauvre, reçoit la même instruction, d'après un système pratique qui permet à un professeur d'instruire trois cents élèves. Tout-à-l'heure, je parlais un peu en pessimiste, surtout en artiste, du côté positif que présentaient les études; mais peuvent-elles être différentes, dans un pays où le commerce représente tout? L'imagination est l'ennemie des hommes d'affaires et ce n'est peut-être pas avec les choses de sentiment qu'on fait des citoyens. *Time is money*, dit l'Américain, et s'il apprend le français et l'allemand, ce n'est certainement pas pour lire Molière ou Schiller dans les textes originaux, mais seulement pour faciliter ses relations avec les deux pays.

Malgré notre civilisation, la statistique établit que, dans quelques-uns de nos départements, soixante-quinze à quatre-vingts individus sur cent, ne savent ni lire ni écrire; aux Etats-Unis, la proportion est de un pour cent. Et pourtant la France se dit répupublicaine et elle considère comme une conquête l'exercice du suffrage universel! Est-il difficile de connaître, de ces deux pays, celui qui est le plus digne de cette arme du *Self Government*?

Depuis la proclamation de son indépendance, l Amérique n'a jamais eu de révolution; il y a pu avoir des luttes de partis, mais qui ne pouvaient amener que des troubles partiels. La Constitution américaine, arche sacro-sainte, n'a jamais connu le

danger d'être escamotée radicalement, et si quelques-uns de ses articles fondamentaux ont été abrogés, cela s'est fait parlementairement, sans secousses et sans déchirements. Chez nous, le progrès des idées se manifeste par des convulsions qui menacent de tout emporter, par des haut-le-corps qui font tressauter le pays, et comme nous sommes le peuple le plus spirituel, si nous élevons, ce n'est que pour avoir le plaisir de détruire. En chasseurs maladroits, nous tuons *notre chien* plutôt que de revenir bredouille. Pauvre France, pauvre victime! promulgue vite l'instruction *gratuite et obligatoire*, et que ta première école créée soit celle du bon sens!



CHAPITRE XVI.

Encore New-York. -- Broadway. -- Le commerce. -- Allemands et Français.

Me voilà de retour à New-York, prêt à me mettre en route pour Albany; à cet effet, je fais porter mes bagages au steamboat stationné sur l'Hudson, et qui part tous les matins et tous les soirs.

Pour aller au bateau, il faut passer par Broadway, rue que je n'ai fait que mentionner dans mes premiers chapitres et qui mérite plus de mots. C'est le grand boulevard du commerce de New-York, et il a dix milles de longueur. L'élégance s'y approvisionne et l'Europe est le fournisseur de toutes ces jolies choses. Quel immense bazar! L'article de Paris y tient le premier rang. La soie, la bijouterie, les modes, les gants, tout cela est français ou à peu près, car la contrefaçon joue un grand rôle dans la confection de toutes ces productions. La fabrication américaine se développe tous les jours, et elle n'a pour but que d'imiter, de copier. L'œil un peu exercé s'aperçoit vite de ces supercheries commerciales, mais il y a tant d'ignorants!

Avec des vins de Californie, vins blancs d'une

saveur assez agréable, certains négociants fabriquent un vin gazeux, faisant partir le bouchon avec fracas, qu'ils osent décorer du nom de Champagne, Moët, Cliquot ou Rœderer! Tout est parfaitement combiné pour tromper l'acheteur; même bouteille, même bouchon, étiquette semblable, rien n'y manque..... que le goût. Ne croyez pas que ces honorables industriels vendent leurs vins moins cher que les vins vraiment français; au contraire ils les vendent un prix plus élevé, faisant croire par cela qu'ils ne possèdent que les purs. En général, le commerce américain fait plutôt de l'agiotage que des affaires. La spéculation agit sur tout, et chacun a hâte de s'enrichir au plus vite. Aussi, combien de chutes, de faillites, de banqueroutes! Mais les Yankees ne connaissent pas nos préjugés commerciaux, et tel homme, placé actuellement à la tête d'une maison importante, a, au sû de tout le monde, fait cinq ou six fois de mauvaises affaires. A l'appui de notre dire, citons le fait de ce jeune industriel de Lyon, venant en Amérique pour réhabiliter son père, mort vingt ans auparavant, à la suite d'une faillite importante faite dans ce pays, et ne pouvant faire comprendre aux créanciers ce mot de réhabilitation qui n'a pas d'équivalent dans la langue commerciale anglaise. Ce jeune homme leur sembla fou, et, ne voulant pas abuser de son état, ils se refusèrent d'un commun accord à lui donner le moindre éclaircissement à ce sujet.

Il faut reconnaître que les lois protectrices commerciales sont très-larges et qu'il est facile de voyager dans leurs anneaux.

Le voleur vulgaire s'appelle pick-pocket; c'est l'homme voulant s'approprier, brutalement et sans formes, le bien d'autrui. En prison celui-là! Mais le faiseur qui fonde une compagnie d'assurances sur les explosions de fulmi-coton, avec annonce de forts dividendes, garantis par l'honorabilité du personnel de son comité, et qui lâche-pied en laissant ses actionnaires se partager l'ameublement de ses bureaux; le prêteur sur gages ou plutôt l'usurier qui pullule, l'entremetteur qui fait des offres dans les journaux, toutes ces industries honteuses, tout cela grouille en pleine lumière, et agit sans crainte et sans remords. Je n'attaque pas la généralité. Le haut commerce se recommande par une vraie intelligence et une assez grande probité. Quelquefois un petit scandale se révèle, mais bast! on oublie, et les maisons riches sont toujours honorables.

Depuis la guerre de sécession, le Gouvernement, obligé de payer sa dette, a établi de nouvelles taxes qui ont suscité de vrais embarras au commerce et à l'industrie. Le nouveau système fiscal, basé principalement sur l'*income tax* (impôt sur le revenu), l'*Internal-revenue*, et sur l'élévation des tarifs pour l'importation, a produit beaucoup, il est vrai; mais ces charges n'on pu être supportées par le pays, sans

amener de grandes perturbations dans les affaires, et sans amoindrir la prospérité proverbiale des Etats-Unis.

La marine marchande a diminué de moitié; la marine militaire, subissant le contre-coup de cette situation, a perdu de sa puissance; enfin, le commerce, entravé par le renchérissement des matières et des articles importés, a quelquefois recours à la fraude, cherchant ainsi à éviter des impôts, véritablement trop lourds. Encore si tout cet argent revenait à l'Etat! Mais, quoique les fonctionnaires chargés de percevoir les droits et de contrôler les finances, soient pour la plupart d'honnêtes gens, tous ne sont pas sans avoir mis la main dans la caisse. Rappelons l'affaire Tweed, ce contrôleur des finances de l'Etat de New-York, qui eut assez de génie pour laisser ignorer, pendant plusieurs années, un déficit de plus de cent millions dans ses écritures. Ces virements ne furent pas acceptés par ses juges, comme paroles d'Evangile.

Aussi les Français ne peuvent-ils pas lutter avec de pareils hommes; ils ne sont pas assez *bronzés* pour savoir faire leurs affaires. Les Allemands, eux, ne se bercent pas d'illusions. Ils savent pourquoi ils émigrent, et ils vous le font savoir. Quels automates du travail, quelle volonté mécanique pour arriver au but! On ne peut pas le nier, ces Germains ont les qualités requises de l'*employé*. Très-réguliers dans

leur tâche, bons comptables, connaissant suffisamment les trois langues commerciales, ils sont aptes à rendre de véritables services. Tout cela tient à leur caractère méthodique, à leur éducation protestante, qui les mûrit avant l'âge, et surtout aux études qu'ils ont faites en suivant les cours de ces grandes écoles du commerce, qu'on appelle Hambourg, Brême, et autres villes d'Allemagne où l'activité est proverbiale. Sans le commerce, quel serait, pour les Allemands, le moyen de faire fortune? Dans leur pays, les carrières libérales sont peu fortunées. Il n'est pas rare de voir des avocats, professeurs, musiciens, médecins sans clientèle. Pour tous ces hommes, l'émigration devient une nécessité, et vous les rencontrez aux quatre coins de l'univers.

Depuis cinquante ans, l'Allemagne a fourni un contingent de 2,267,500 émigrants; la France, seulement 250,000. La raison de cette différence est que le Français, vivant dans un pays naturellement riche, offrant de grandes ressources, se trouve heureux; tandis que l'Allemand du Holstein ou de la Hesse, suant sur les livres ou s'exténuant sur des terres naturellement improductives, ne peut exister dans sa patrie qu'en se gorgeant de pommes de terre.

CHAPITRE XVII.

Mes compagnons de voyage. -- Le New-York-Ferry-Boat. -- L'Hudson. -- Albany. -- Milice et armée régulière.

Il est temps d'expliquer au lecteur pourquoi j'ai donné comme sous-titre à mon livre : *Impressions d'un musicien*; c'est que, par cette annonce, je voulais tenir le public en garde et bien le prévenir que l'ouvrage était le résultat d'observations faites dans le cours d'une tournée de concerts. Jusqu'à maintenant je n'ai guère parlé de ces concerts, et je pourrais dire de ces succès. Mais tout le monde sait comment se donne un concert et personne n'ignore le succès qu'un artiste peut obtenir. Donc il est convenu que nos concerts ont été fructueux, et que nos succès ne sont pas restés au-dessous du chiffre des recettes. Au moment où nous allons commencer une tournée lointaine et quitter les grands centres, qu'on me permette de donner les noms des artistes qui prirent part à ces concerts. D'abord les dames : Mme Clara Perl, contralto, réputée en Amérique et dont les premiers débuts eurent lieu à l'opéra de Vienne; Mlle de Bussy, mezzo soprano, à la voix vibrante et sympathique, et Mme Kowalska, qui joi-

gnait à son talent de déclamation, celui d'être un soprano aigu, du meilleur caractère. Maintenant les hommes : M. Sarasate, le brillant violoniste, que les meilleurs salons de Paris pleurent encore, M. Werner, violoncelliste de S. M. l'Empereur du Brésil, chevalier de plusieurs ordres, M. Smith, l'habile accompagnateur, et M. Kotsch, une réputation dans la spécialité des Ulmann et des Strackosh. Pendant le temps qu'a duré cette présentation, un employé du New-York-Ferry-Boat a enregistré nos bagages. La formalité est très-simple. Au lieu d'apposer un carré de papier, on passe une fiche en cuivre à la poignée de la malle, une fiche semblable est remise à son propriétaire. Le nom de la ville de destination y est porté en lettres visibles à l'œil nu. Pour peu que vous ayez quelques malles, ce nombre de fiches ne laisse pas d'être fort gênant. Ces fiches, suspendues à ces lanières de cuir, vous donnent l'aspect d'un trafiquant en médailles pour commissionnaires.

La cloche du départ se fait entendre, je monte sur le bâteau. Grand Dieu, que de merveilles ! Partout des glaces, des dorures, des siéges élégants, des tapis, des escaliers de marbre, mélangés de cuivre doré. Le nombre énorme de passagers oblige les constructeurs de ces bateaux à les faire à deux étages. L'ameublement est très-confortable. Sur les tables, des journaux, des livres et puis des pianos des chaises longues, etc... Des terrasses se trouven

aux extrémités du bateau. Puis voilà des cabines qui sont, ma foi ! très-habitables. Généralement on les destine à quatre personnes. Souvent il faut mettre dans ces cabines deux couples étrangers, mais les Américains ont tellement l'habitude de ces nécessités, qu'ils se soumettent docilement à ce partag d'habitation. En France la chose serait impossible en Angleterre elle deviendrait *shoking!* La nourriture est comprise dans le prix du voyage, et si votre estomac s'est tant soit peu américanisé, vous la trouvez bonne. En résumé, à bord de ces bateaux, la vie est agréable et ce voyage par eau présente force distractions, que l'on ne rencontrerait pas sur le railway. Sans aucune secousse, sans la moindre trépidation, le parcours de New-York à Albany se fait en douze heures et l'on franchit une centaine de lieues, sur l'Hudson, un des plus beaux fleuves de l'Amérique. A l'instar du guide Joann je dirai que, sur toute sa longueur, ce fleuve a un à deux milles de largeur, assez de profondeur pour que les navires de quinze cents tonneaux puisse le remonter à plus de cent cinquante lieues de son embouchure. L'Hudson traverse l'Etat de New-York et communique avec le Delaware par le canal Morris, avec le Haut Canada par le canal de l'Erié qui a deux cents lieues de longueur, et par le canal Champlain avec le Bas Canada.

On peut juger de l'importance commerciale de ce

fleuve en voyant le mouvement de bâteaux qui a lieu sur ses eaux. Sur la rive est une ligne de chemin de fer, les locomotives emplissent l'air de leur sifflets. Les barques de pêcheurs sillonnent le fleuve; et toutes ces blanches voiles, cette activité incessante forment un tableau très-pittoresque. Les rives montrent une végétation peu commune, et quelquefois on aperçoit dans le fond des vallées des villages, qui en Amérique sont plutôt de petites villes. De temps en temps se montre à nos yeux une coquette maison de campagne, penchée sur la rivière et se reflétant dans ses eaux. Quand je dis maison de campagne, je suis loin de comparer ces habitations à nos petits chalets de Bellevue où de Saint-Cloud. Les installations sont plus larges en Amérique, car le terrain n'y coûte pas si cher, et chacune de ces maisons possède un parc que nous appellerions immense. Après cette maison, la vue tombe sur un autre spectacle : c'est une usine, dont toutes les cheminées fument ; les ouvriers transportent des ballots à bord de bâtiments amarrés près du quai d'embarquement. Tout cela n'a rien d'extraordinaire et pourtant j'en suis frappé; c'est certainement l'opposition qui éclate entre ce tableau du travail et la douce quiétude dans laquelle je me trouvais, qui me vaut ce contre-coup. Je rêvais justement qu'on devrait descendre le cours de la vie, avec le même calme que l'on éprouve sur le steam-boat de

l'Hudson. Ces ouvriers me font penser à mes prochains concerts et l'illusion est détruite...

Me voilà à Albany, capitale et siége du gouvernement de l'Etat de New-York. C'est dans cette ville que réside M. Hoffmann, le gouverneur actuel. La position de ces fonctionnaires est enviée, car leur influence est très-grande. Chaque gouverneur est omnipotent dans son Etat; il ne relève que du Pouvoir exécutif. Par ses attributions de chef obligatoire de la milice, il dispose d'un état-major d'officiers qui remplissent près de lui le rôle d'aides-de-camp. Ces postes sont généralement remplis par des jeunes gens de famille, qui apprécient le brillant de l'uniforme et l'autorité du grade.

Aux Etats-Unis, en temps de paix, l'armée régulière ne compte pas plus de soixante mille hommes, qui sont commandés par des officiers sortis de West-Point, c'est-à-dire de l'école spéciale Dans ces cadres, l'avancement s'obtient surtout à l'ancienneté, les campagnes étant bien rares. L'armée régulière, étant disséminée dans toutes les parties du pays, garde les places fortes. L'Etat le plus favorisé est celui de New-York; trente-cinq mille hommes y sont cantonnés. Ces forces ne seraient guère redoutables, si, à côté de ces réguliers, chaque Etat ne possédait une milice organisée sur le modèle de nos gardes nationales et qui comprend la majorité des citoyens américains. Les officiers, depuis le colonel jusqu'au

lieutenant, sont nommés à l'élection. Généralement ils sont choisis parmi les plus fortunés du bataillon. En voici la raison : chaque bataillon a comme point d'honneur de posséder un beau cercle, de donner des fêtes, des bals, d'être cité comme un modèle de tenue et d'élégance.

Les gens riches, vrais dispensateurs de ces plaisirs, ne peuvent manquer d'obtenir les grades les plus hauts. La milice aime les choses d'apparat, ne déteste pas *les sorties* et ne perd pas une occasion de faire admirer le neuf de ses buffleteries, la façon tout élégante de ses uniformes, le vernis de ses bottes. Quand ils paradent, il n'y a qu'un cri dans la foule : qu'ils sont jolis !

Mais revenons à Albany, pour dire que cette ville n'est pas belle, et que son importance ressort de sa position exceptionelle. C'est l'entrepôt des marchandises dirigées du Canada et des provinces voisines sur New-York. « *Albany, is the oldest town of the United States* » m'avait dit l'hôtelier chez lequel nous étions descendus. La plus vieille ville des Etats-Unis ! cela ne m'étonne pas quand je regarde les murailles grises, les rues inégales et le peu d'élégance des quelques monuments qui ornent cette vénérable cité.

Après un séjour qui m'a semblé bien long, je la quitte sans regret et c'est avec bonheur que je monte dans le train qui doit nous emporter vers Buffalo.

CHAPITRE XVIII.

Les chemins de fer. -- Le Drawing-Car. -- Le Sleeping-Car. -- Un peu de critique. -- Arrivée à Buffalo.

Il a été calculé que le gouvernement a, jusqu'à présent, concédé autant de terrain aux compagnies de chemins de fer, que l'Union en possédait quand elle ne comptait que dix Etats. C'est dire que le pays est sillonné par les lignes ferrées. L'absence du monopole a amené l'établissement de lignes rivales qui desservent les mêmes villes, et se disputent la faveur du public, en lui offrant un matériel luxueux et des prix réduits à leur plus simple expression. L'Amérique est le pays où l'on voyage le plus économiquement, au point de vue de la locomotion, bien entendu.

Citons un exemple : Un billet de première classe de New-York à San-Francisco coûte 500 francs. La distance parcourue est à peu près de mille six cents lieues et demande six jours. Le même voyage coûterait le double en Europe. Les wagons ont une construction particulière. Généralement ils mesurent dix mètres de longueur, sans séparation intérieure. Chaque wagon peut contenir une cinquantaine de

voyageurs, qui prennent place sur des fauteuils bien rembourrés. Visiblement il n'y a qu'une classe ; pourtant, dans chaque train, il existe un wagon qui s'intitule *drowing-car* ou wagon-salon. On n'y est admis qu'en payant une légère différence, le quart d'une place, en sus. Ces wagons sont admirables pour le confortable qu'ils présentent et par le luxe de leur aménagement. En entrant dans l'intérieur, on trouve, d'abord, un fumoir, puis une salle tenant lieu de cabinet de toilette, eau, savon, serviette à discrétion. Sur ce cabinet de toilette s'ouvrent deux portes donnant accès dans deux endroits bien nécessaires et que les compagnies françaises, hélas ! se font un devoir de dédaigner. Puis un petit couloir, ayant de chaque côté des *boxes* pour quatre personnes. Les portes se ferment à volonté. Au bout du couloir, un salon, avec des siéges, des sofas. Encore un petit couloir, conduisant à une terrasse en plein air, d'où le voyageur peut, s'il le désire, passer dans les wagons suivants. Pour les grands trajets, les trains possèdent aussi des *sleeping-car*, ou, pour parler plus clairement, des voitures à dormir. Pendant le jour, les wagons ressemblent aux autres, mais le soir, quand dix heures sonnent, les employés se mettent à deviser, à tirer les banquettes, à faire jouer des panneaux cachés dans la boiserie, et, transformation extraordinaire, en moins d'une demi-heure, soixante lits sont préparés, avec du linge

blanc, des couvertures et même des rideaux. Les lits sont superposés et, autant que possible, le même compartiment doit être habité par des gens de connaissance Mais il arrive parfois que la combinaison est impossible, ce qui donne lieu à des scènes très-divertissantes..... pour les hommes.

Règlementairement, le lendemain matin, à huit heures, les dormeurs doivent abandonner leur couche. Les domestiques, pardon ! les employés vous présentent gracieusement vos souliers bien cirés, en vous engageant à passer dans le cabinet de toilette. A neuf heures, le train s'arrête au buffet d'une grande ville et du *sleeping-car* se précipite une foule, à la figure reposée, aux habits vierges de poussière. L'inventeur de ces *Cars* s'appelle Pulmann, que son nom passe à la postérité ! J'ai dit ce que j'admirais, *now* (maintenant) un peu de critique.

Et d'abord, je me plains du mauvais état de la voie, qui soumet le voyageur à une trépidation trop marquée. Je recommande aux constructeurs des courbes moins rapides et des ponts moins volants. Je serais heureux de voir les mécaniciens boire moins de gin, et les employés bousculer moins les malles. Un dernier souhait : que les compagnies fassent fouiller la terre et y découvrent de la houille; car le bois est un bon calorique, mais il brûle vite, encombre beaucoup, et oblige le train à s'arrêter trop souvent pour refaire la provision. Si l'on suit mes conseils,

il y aura moins d'accidents à regretter, et moins de temps perdu. Mais on ne les suivra pas. La vie d'un homme compte pour peu de chose en Amérique, et le gouvernement n'a que faire de s'en occuper. Si un voyageur s'embarque avec de certaines craintes, il peut, à la gare de départ, prendre une assurance contre les accidents. Selon la somme payée, la compagnie s'engage à lui verser, en cas de perte, tant pour une jambe, un bras etc... Le tarif est parfaitement établi. L'article qui a rapport au nombre des côtes enfoncées est éminemment intéressant. Dernier conseil : le gouvernement ferait bien de diminuer le nombre de ses contrôleurs des finances, et de transformer ce stock bureaucratique en inspecteurs de chemins de fer; tout le monde y gagnerait.

Pendant que je résume ainsi mes impressions, le train s'est rapproché de Buffalo; mais si je n'ai pas donné plus de détails sur la route, c'est qu'à part la vue des villes de Rome et de Rochester, le paysage est resté uniforme. La campagne est peu accidentée; la végétation, présentant le même vert, n'attire pas le regard. Et puis, raison majeure, et par laquelle j'aurais dû commencer, à partir de cette dernière ville je me suis endormi, et ce n'est qu'en entendant un Américain prononcer près de moi ces deux mots: Bôflô! Bôflô! (Buffalo), que je me suis réveillé. Mon premier soin, en rentrant dans la possession de mon

rayon visuel, a été de regarder par la portière. Grand Dieu, je recule d'épouvante ! Le train, pour franchir les marécages qui entourent presque entièrement Buffalo, passe sur un pont de bois, construit dans le genre primitif et qui a l'air à tout instant de vouloir s'effondrer. Ce n'est que craquements, balancements à faire frémir le fataliste le plus endurci. Je regarde autour de moi : pas la moindre nuance d'inquiétude sur les visages. Tous ces gens-là sont certainement assurés..... car autrement leur confiance serait inexcusable.

CHAPITRE XIX.

Buffalo. -- Le déboisement. -- Les ambitions allemandes. -- L'enthousiasme américain.

Est-ce une ville ou une rue que je vois? L'une et l'autre, car Buffalo n'a qu'une seule artère digne d'être mentionnée: Main-Street (principale rue) est son nom. Elle à trois lieues de longueur. Commençant d'un bout au lac Erié, sur lequel Buffalo est construit, elle va, de l'autre, se perdre dans la campagne. Dans le bas de la ville, centre ordinaire des affaires, il n'y a que des boutiques, des magasins, des fabriques; mais, en remontant, l'on arrive sur une montagne, où sont construites les vraies maisons d'habitation des négociants. La vue est charmante et l'air très pur. L'œil embrasse une assez grande partie du lac Erié, l'embouchure de la rivière du même nom, la ville, et la campagne environnante qui est vraiment ravissante. On se croirait à Pausilippe, si le ciel était plus bleu, les maisons moins noires, et surtout s'il existait, dans tout ce paysage, une apparence plus marquée de *dolce farniente*. Mais non! toujours le mouvement, l'activité; du port entrent et sortent des navires, les rues sont

encombrées de charrettes et de gens dont le métier n'est certainement pas de rester en place. Quelle ruche d'abeilles ! Décidément rien d'italien dans ce tableau ; pas le moindre *lazzarone* couché sur le sable, pas le plus petit *pifferaro* réveillant les échos de sa criarde musette. Les villes américaines sont loin d'être poétiques, et Buffalo ne gagne pas à être encadré de la sorte. En Amérique, la nature est prosaïquement belle, et, comme une fille ignorante, elle se donne telle qu'elle est. Son aspect est sauvage et, qu'on me permette cette figure, il y a dans ses forêts comme dans chacun de ses arbres séculaires, un air d'étonnement et de reproche. Les forêts paraissent dire : quels sont donc ces êtres qui osent porter la hache dans nos flancs respectés jusqu'à ce jour ? L'arbre soupire : d'où viennent ces hommes à figure blanche que mon ombre préserve du soleil ? Antiques forêts, arbre naïf, qui ne connaissiez que le spectacle des combats de bisons et de buffles, le travail routinier des castors, et qui vous plaisiez dans le grand calme des solitudes, apprenez que ces hommes vous ont apporté le progrès. Ils ont chassé de vos antres l'Indien assez sanguinaire pour vouloir défendre son domaine ; ils vous ont saccagé pour construire leurs maisons, leurs bateaux ; ils ont tué vos castors pour que leur tête soit garantie des injures de l'air, et enfin pour que vous n'ignoriez votre valeur, ils vous ont fait article

d'exportation. Vous que les siècles avaient respectés, vous réchauffez maintenant, sous le nom de combustible, les sensibles humains des villes ; votre majesté que le temps avait consacrée alimente les foyers de ce terrible Minos, qu'on appelle la vapeur !

Classés comme matière de construction, vous avez puissamment contribué aux perfectionnements du *confortable*, qui fait l'homme meilleur, et à l'établissement de son *home*, de son chez soi, qui le rend moins égoïste. Vous disparaissez, mais pour faire place à quelque chose de plus profitable, et votre mort devient le point de départ des grandes fortunes de l'avenir ! Que les éminents services que vous rendez soient donc pour vous une consolation !

Pauvres forêts, je les plains quand même, car les exploitants sont un peu rapaces dans leur manière d'agir. Ils ne considèrent la terre et ses productions que comme des choses de rapport. Il faut donc que les arbres soient sacrifiés. Le déboisement marche rapidement dans les provinces nouvellement colonisées, et quand les moyens de transport manquent, c'est l'incendie qui opère le défrichement. Mais revenons à Buffalo, pour dire que cette ville est l'entrepôt de grains d'une certaine zone de l'Ouest. Placée au point où le lac se jette dans la rivière de l'Erié, communiquant par le canal Welland avec le Canada et le Saint-Laurent, cette cité a un port d'où partent d'immenses cargaisons de céréales

et autres productions des provinces voisines; elle est aussi le point de jonction de plusieurs lignes de chemin de fer.

D'abord la ligne de l'Erié, qui se dirige sur New-York en passant par Philadelphie, le Grand-Central qui correspond avec l'Hudson, et enfin le chemin de fer du Pacifique, qui va à San-Franscico et traverse toute l'Amérique. La création de ces lignes à doublé l'importance de Buffalo, et amené une grande augmentation dans le chiffre de ses habitants. A voir le nombre de brasseries établies, il doit y avoir bien des *Deutschen.* Le sous-gouverneur de l'Etat de New-York et qui réside à Buffalo, est Allemand; Kauffmann est son nom, quarante-cinq ans constituent son âge. Lui et le parti démocrate ont beaucoup lutté pour s'emparer de cette position. Ce succès n'est qu'un acheminement vers d'autres plus éclatants, car les Allemands veulent arriver aux affaires, et ils sont assez unis entr'eux, pour voir réussir leurs calculs. J'ai toujours pensé que ces Germains obéissaient à un mot d'ordre, et que leurs appétits gouvernementaux devaient voiler le véritable but de leur ambition. Pouvoir gérer ses affaires soi-même n'est pas un mal; surveiller le rendement des impôts n'a rien de repréhensible; mais est-ce tout ce que les Allemands désirent? Je serais tenté de croire que non, car après avoir vu les avances sympathiques faites par l'élément germanique au

président Grant, et celui-ci venir complimenter le roi de Prusse sur ses victoires, il m'a semblé que tout cela dépassait les formes d'une tactique seulement suivie en vue des élections, et que, derrière cet échange de politesses, on pouvait soupçonner une alliance germano-américaine. Dans quel cas cette alliance pourrait-elle s'effectuer ? Mon Dieu ! dans celui d'une guerre entre la Prusse et l'Angleterre. La Prusse n'a pas assez de marine militaire, l'Amérique comblerait cette lacune. Mais pourquoi cette guerre ? Il est très-aisé de répondre à cette question. La Prusse aime les nations opulentes, les villes qui peuvent payer des contributions, et l'Amérique a toujours eu, pour l'Angleterre, une haine que l'affaire de l'*Alabama* n'a fait que raviver. C'est donc la guerre que veulent les Allemands, et ils soutiendront tel Président dont les principes concorderont avec les leurs. Qui vivra, verra ! Mais à force de digressions, je vais oublier de parler de nos concerts à Buffalo. A chacune de nos soirées, nous avons été *sifflés*, oui *sifflés !* et c'est avec bonheur que nous avons entendu retentir ce bruit à nos oreilles. C'est que, dans l'Ouest, quand le public en arrive au dernier degré de l'enthousiasme, quand ses mains et ses pieds n'en peuvent mais, il siffle avec fureur ! Heureux l'artiste qui est l'objet d'une pareille ovation ! Quand il vient s'incliner devant l'auditoire, il entend le mot « *encored ! encored !* »

qui est le « bis » des Américains. S'il y répond, il faut qu'il ait soin de ne pas répéter le morceau qui lui a valu ce succès, mais d'en faire entendre un autre, triste et ennuyeux s'il se peut. Cela fera contraste et l'Américain aime ces oppositions.

Une chose me surprend après ces succès, c'est que jusqu'à maintenant aucun bracelet enrichi de diamants n'ait encore été jeté sur la scène, aux pieds d'un des artistes. J'avais pourtant lu, dans les journaux musicaux de Paris, des comptes-rendus de concerts en Amérique, et il était toujours question de scènes jonchées de fleurs, de bijoux, de diamants, etc... Je n'ai plus rien à dire sur nos concerts, et pour pouvoir faire de la copie, il faut que j'attende notre départ pour Cleveland, qui a lieu demain matin....



CHAPITRE XX.

De Buffalo à Cleveland. — Cleveland. — Progrès de la ville. — Chicago. — Mademoiselle Lydia Thompson.

Me voici sur le Pacific Railway! le train ne marche pas, il vole; nous dévorons nos seize lieues à l'heure; pas mal, n'est-ce pas, pour un omnibus? La raison de cette rapidité, c'est que, sur le parcours de la ligne, les villes qui méritent qu'on s'y arrête sont rares, et que le mécanicien peut impunément nous mener à *fond de vapeur*.

J'essaie de sortir du wagon, impossible! L'air est si violent, que pour pouvoir rester sur la terrasse il faudrait se faire attacher. Me voilà obligé de renoncer au plaisir de voir la machine faire sauter les buffles qui viennent immanquablement faire leur promenade sur le railway. Entre nous, je crois que certains de ces voyageurs qui ont la manie *d'écrire leurs impressions*, auront pris des vaches pour des buffles, car un Américain, à qui je demande des renseignements, me répond qu'effectivement il y a une soixantaine d'années, on trouvait encore des troupeaux de *buffalos* dans cette partie de l'Ohio (prononcez Aohaio), mais que ces bêtes, en voyant

la civilisation s'approcher, ont été prises d'une telle peur, qu'elles ont fui jusqu'aux confins du Far-West. Encore une illusion perdue ! L'éperon qui se trouve à la tête de la machine, et que, dans mes rêves, je voyais déjà, comme le vaisseau qui fend l'onde, faire sa sanglante trouée dans les troupeaux sauvages, n'est qu'un modeste chasse-neige ! Décidément la civilisation a gâté bien des choses, et c'est encore elle qui m'empêche de savoir ce qu'est véritablement une forêt vierge. Jusqu'à maintenant, j'ai vu et je vois encore des arbres, bien des arbres ; ils sont beaux, ils sont puissants, mais ils n'appartiennent pas à une forêt vierge ! Je me console un peu, en entendant dire que, près du Lac-Supérieur, il en existe une que l'on peut visiter moyennant une rétribution minime. Attendons. En fait de choses vierges, j'aperçois, à travers la glace, des champs bien cultivés, des choux d'une taille colossale, la fleur des pommes de terre, du colza, du maïs, des blés superbes. Nous sommes dans la Beauce américaine. Le terrain, peu accidenté, rend la vue monotone.

J'ai toujours remarqué que les pays les plus riches étaient toujours les plus ennuyeux à contempler. La charrue n'aime pas la vallée, le coteau, elle préfère la plaine unie et déboisée. Mais voilà du nouveau : c'est Cleveland, dont nous voyons les cheminées fumer à l'horizon.

Cleveland, ville importante de l'Etat d'Ohio, est situé dans le comté de Cuyahoga; c'était le chef-lieu des Iroquois, qui en firent *involontairement* la cession aux Etats-Unis, en 1795. Depuis ce moment, la ville a pris une grande extension, elle n'est plus sauvage, et l'on trouve même des habitants qui se rendent à la salle de concerts, sans qu'on soit obligé d'employer à leur égard des moyens coërcitifs. Ils paient en vrais dollars, et ont parfaitement l'air de connaître la valeur de cette matière fiduciaire. Peu de personnes ont conservé la mode des anneaux passés dans le nez, et si les femmes portent des plumes, c'est sur leurs chapeaux. Les huttes sont remplacées par de fort belles maisons, la case du grand chef a pris le nom d'Hôtel-de-Ville, et les trophées guerrières se vendent sous forme de chignons et de nattes chez le premier *Hair-dresser* (coiffeur) que l'on rencontre. Il faut dire que ces sauvages sont bien intelligents! En moins de soixante ans, de 10,000 qu'ils étaient, ils ont atteint le chiffre de 100,000, et, à la place de se livrer aux plaisirs de la guerre, ils construisent maintenant les plus belles machines à vapeur. C'est dans les ateliers de Cleveland que se fabrique la plus grande part du matériel des chemins de fer de cette région, les machines aratoires, l'outillage pour l'agriculture, etc. Mon Dieu! encore une fois, que ces sauvages se sont donc perfectionnés!

La ville est charmante, construite comme elle l'est sur une éminence boisée et à plusieurs centaines de pieds au-dessus du Lac Erié. Les rues sont larges, droites, les maisons sont construites dans un style élégant. De certains points, on aperçoit, de l'autre côté de la rivière Cuyahoga, la petite ville d'Ohio-City, qui est un faubourg de Cleveland, comme Brooklyn l'est à New-York.

Cette cité est appelée à un grand avenir comme centre industriel, et est déjà surnommée, au grand déplaisir de Buffalo, la reine de l'Erié. Je n'ai plus rien à dire sur Cleveland, aussi suis-je heureux de partir pour Chicago. Etant très-embarrassé pour raconter quelque chose pendant le voyage, je donne un fort pourboire au conducteur du train, et, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, nous voici arrivés à Chicago.

Qui n'a pas entendu parler de Chicago? Qui ne s'est pas extasié sur le développement rapide de cette cité qui était à naître, il y a une trentaine d'années, et qui compte aujourd'hui 300,000 habitants? c'est un fait unique en Amérique, où l'extraordinaire devient l'ordinaire. Expliquons ce fait par la position incomparable, exceptionnelle, qu'occupe Chicago. Pour quiconque veut jeter un coup d'œil sur la carte, il est aisé de voir que Chicago deviendra, dans l'avenir et avant longtemps, le vrai centre commercial des Etats-Unis. Par les lacs, cette ville

communique au Saint-Laurent, c'est-à-dire à l'Atlantique, au Vieux-Continent; elle est le point de jonction où viennent aboutir toutes les lignes ferrées de l'Ouest et du Sud. Le commerce de la Nouvelle-Orléans et San-Francisco sont ses tributaires; les grandes villes interrogent anxieusement le cours de son immense marché de grains. C'est l'entrepôt de cette détestable, mais profitable huile de pétrole, appelée à éclairer ou à détruire le monde entier. Déjà Chicago a payé sa dette à cette terrible marchandise; mais ce qui serait irremédiable pour d'autre cités, n'est qu'un temps d'arrêt pour celle-là. A peine disparue, elle se relève de ses cendres, et donne la preuve d'une vitalité que rien ne pourra abattre. Bâti sur le lac Michigan, Chicago possède un port, dont il faut admirer l'activité et le mouvement. Dans la ville il en est de même, et ce ne sont qu'usines sur fabriques, fabriques sur entrepôts; ici, le bruit des marteaux frappant l'enclume, là, le grondement sourd d'une machine à vapeur; de lourdes voitures ébranlent le pavé, les gens se bousculent dans la rue; partout le travail, la production. La partie neuve de la ville était très-belle, et bien des maisons construites sur des plans vastes et grandioses m'avaient frappé. Je ne parle ici que pour mémoire des belles salles de spectacles que j'avais visitées. Il est difficile de parler des beautés d'une ville brûlée. Cela vous fait l'effet d'un gour-

met vous détaillant le menu d'un dîner succulent que vous ne mangerez jamais. Chicago a été puni par où il avait péché. Sans se préoccuper des faubourgs, qui n'étaient couverts que par de misérables cahutes de bois, proie et aliment pour l'incendie, il avait escompté l'avenir, en bâtissant des maisons monumentales, des quartiers qui ne pouvaient être habités que dans une dizaine d'années, alors que la population aurait pris un plus grand développement. L'hôtel que j'habitais était grand comme le *Fifth avenue* de New-York, mais il n'était jamais rempli. Le public de cet hôtel, autant qu'il m'en souvient, était fort original, et mes notes me disent que j'y vis un type assez curieux et plus répandu qu'on ne le croirait en Amérique. C'est une femme à physionomie commune, à la figure hâlée, aux mains dures et musculeuses, et qui est couverte de diamants. Boucles d'oreilles, colliers, bracelets, enfin une ornementation complète. Songez qu'il est dix heures du matin, et que la femme porte une robe d'indienne. Le *waiter* (garçon) près de qui je m'informe, me dit que c'est une propriétaire d'un petit lot de terre, sur lequel on a trouvé un puits de pétrole. Du jour au lendemain les possessseurs de ces veines (sans calembourg) deviennent millionnaires. De là l'emploi intempestif de tous ces diamants. Les hommes ne sont pas beaux; quelles figures rébarbatives! Il paraît que dans l'Illinois on aime le re-

volver, car j'aperçois la crosse de ces charmants instruments, qui se dessine correctement sur les basques de ces messieurs. C'est une mesure de prudence, et qui est adoptée généralement dans les provinces de l'Ouest.

Pendant mon séjour à Chicago, j'ai l'heureuse chance de pouvoir entendre Mlle Lydia Thompson, la reine des blondes, et la Schneider de l'Amérique. Elle faisait fureur dans le moment, car elle venait d'accomplir une prouesse sans exemple. Le directeur du *Times*, de Chicago, l'ayant plus que critiquée dans son journal, Mlle Lydia Thompson, solide gaillarde, avait administré, en pleine rue, à ce censeur trop sévère, la plus jolie raclée qui puisse se recevoir. — Le pauvre directeur, ne sachant comment se relever de sa situation honteuse, avait fini par se suicider. Tous les journaux des Etats-Unis s'étaient entretenu de l'affaire; jugez par là de son retentissement. Voici une réclame magnifique pour Mlle Lydia; aussi le public en raffolle-t-il plus que jamais.



CHAPITRE XXI.

De Chicago à Milwaukee. -- Le train. -- Agriculteurs et émigrants. -- Absence de paupérisme.

Nous quittons Chicago, pour nous rendre à Milwaukee; quel bon nom sauvage! Ces deux villes ne sont distantes, l'une de l'autre, que d'une soixantaine de lieues, une misère, et sont reliées par un chemin de fer. A ce propos, je dois dire que le matériel de cette petite ligne est merveilleux de richesse. Les wagons sont de véritables musées: ce n'est que tableaux sur miniatures, dorures, glaces, etc., tout cela encastré dans la boiserie.

Si un compartiment offre les traits des grands patriotes républicains, un second est à la pastorale: bergeries, houlettes, moutons, etc., et ainsi de suite dans toute la longueur du train. Tous les sentiments y trouvent leur compte.

Aujourd'hui, le train est rempli par dessus les bords. Il y a une grande foire à Milwaukee, et la province entière n'aurait garde de manquer à une aussi belle fête. Nous partons et le spectacle qui défile sous nos yeux, à travers la portière, est vraiment remarquable. Nous sommes en Wisconsin, c'est-à-

dire dans la province la plus renommée pour sa fertilité. Ce pays s'est trouvé peuplé avant bien d'autres, plus rapprochés des centres. La terre s'y dispute avec acharnement, et la spéculation y a gagné des fortunes. Les agriculteurs de talent aiment les bonnes terres, comme les pianistes apprécient les bons pianos ; et j'avoue qu'à en juger par l'aspect des champs, les cultivateurs de cette contrée connaissent joliment leur instrument. Dans la longueur d'un kilomètre, le sillon est droit, exactement espacé, les champs sont ameublés, hersés, et l'on devine combien la graine se trouvera *à son aise*, comme elle germera facilement, dans une terre si bien travaillée.

Les propriétaires du Wisconsin sont de gros fermiers, et l'on en cite, qui, en vingt ans, ont acquis des fortunes colossales.

Certaines exploitations comptent 150 chevaux, 400 vaches, des moutons à l'infini ; tout ce bétail est logé dans de grandes fermes, construites en bois et parfaitement aménagées.

En voyant les immenses résultats obtenus par des colons, qui commencèrent leur établissement avec le simple capital d'une pioche, d'une pelle et de quelque semailles, on ne doit plus s'étonner si l'émigration en Amérique augmente chaque année. D'ailleurs le gouvernement encourage cette émigration, en offrant aux colons plus que des espérances, des certi-

tudes. Rappelons que d'après un acte du Congrès, passé en juillet 1862, Lincoln président, il est concédé un lot de 64 hectares 73 centiares à toute personne âgée de vingt-et-un ans, qui consent à l'occuper, avec la condition de devenir citoyen des Etats-Unis, de l'exploiter pendant cinq ans, et de payer dix dollars pour droits de cadastre et de transmission.

Parmi ces émigrants, les Allemands sont en majorité, et l'on est obligé de reconnaître que ce sont de bons travailleurs, durs à la besogne, tenaces, ne se rebutant devant aucune difficulté. Cette terre qu'ils défrichent, ils l'aiment comme la terre de Chanaan fut aimée des Hébreux. Ils savent qu'elle finira par produire, et ils luttent sans trève et sans relâche. Les premières années sont dures, il faut acheter des instruments de travail, la famille mange des pommes de terre ou du maïs, mais ces temps d'épreuves passés, la vie devient plus douce, et souvent facile et aisée.

J'ai assisté quelquefois à l'arrivée des bateaux qui portaient des cargaisons d'émigrants; rien de triste comme ce spectacle. Les figures sont creuses et fatiguées. L'eau de mer a usé les pauvres habits des hommes, un troupeau d'enfants entoure les femmes, pauvres mères, qui n'ont pas toujours un morceau de pain à donner à leur famille. Les bagages, généralement composés de paquets noués, sont jetés

sur le port, jusqu'au moment où toute cette escouade, sur l'ordre de l'agent d'émigration, se mettra en marche pour le bureau chargé de distribuer à ces misérables les emplacements et les moyens de voyager.

La race américaine est une race forte, elle est pour ainsi dire née dans la souffrance, et l'on devine que l'énergie de cette nation a pris sa source dans les privations, dans les luttes qu'elle a eues à soutenir contre les nécessités de tous genres.

En Amérique, l'homme valide ne peut compter que sur lui; s'il est malheureux, il ne pourra en accuser que ses vices.

En France, en 1869, on comptait 1,400,000 assistés. A Paris, la même année, 101,900 indigents étaient inscrits à l'assistance publique. En établissant ce tableau, je ne veux que faire une comparaison. Je ne chercherai pas les causes de cette situation, elles seraient trop longues à étudier. Je déplore seulement que, dans un pays aussi riche que la France, il y ait autant de paupérisme. Il est vrai qu'en Amérique, il y a moins de fonctionnaires, moins de bureaucratie, moins de gros traitements, moins de cumul, et surtout moins de guerres.

Le métier de pauvre existe en France, il est inconnu aux Etats-Unis. Il y a des hopitaux, des asiles pour les vieillards, des maisons d'invalides,

il n'y a pas d'assistance publique ni de bureaux de bienfaisance.

J'allais me perdre dans des réflexions économiques; je reviens à mes moutons, du moins à la contemplation du paysage. Toujours de beaux champs! Par la portière de droite, je vois le Lac Michigan et des bateaux qui se dirigent à pleines voiles dans différentes directions. Partout le travail! Etrange pays où toutes les forces sont toujours en mouvement, et où, pendant un séjour de dix-huit mois, je n'ai pu rencontrer un homme se promenant avec une canne! Verdier n'y ferait pas ses affaires.



CHAPITRE XXII.

Milwaukée. -- Fête américaine. -- Encore Ole Bull. -- Antagonisme musical. -- Le chapeau virtuose. -- Aventures d'un jeune polytechnicien.

Mais voici la gare de Milwaukée qui n'a rien d'extraordinaire; au contraire, c'est du primitif achevé! Des quais en bois, de mauvais hangars pour préserver les voyageurs de la pluie; il est facile de s'apercevoir que nous commençons à nous enfoncer dans les pays les plus élevés et les plus neufs. En effet, Milwaukée, qui est bâti à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, était encore un village, il y a une dizaine d'années. Ce qu'il y a encore d'original dans toutes ces villes nouvelles, c'est l'inégalité et la différence de construction qui existent entre les maisons. Ici, un hangar; là, une solide maison en pierres, puis une cabane en bois, suivie d'une magnifique construction. L'alignement est fantaisiste; pourtant des rues ouvertes en ligne droite, croisées par d'autres rues aussi droites!

Au moment où j'arrive à l'hôtel, la milice de la ville défile à grand renfort de cymbales et de grosse caisse. Je m'informe, on m'apprend qu'on vient de poser la première pierre de la maison de

ville. Pendant un moment, il me semble que j'assiste à une mascarade, il n'y manque que le bœuf. Les miliciens défilent, et vraiment ils sont bien drôles.

La musique est composée d'individus appartenant à un pays *« où la force prime le droit. »* Est-il nécessaire de dire après cela qu'ils ont des faces rougeaudes et des cheveux blondasses? Ces fils de la rêveuse Germanie portent des uniformes bariolés, et leur tête est ornée de czapskas à plumets, qui me font rêver aux cirques ambulants des environs de Paris. Le commandant monté sur un cheval qui a dû appartenir à Don Quichotte, prend des airs belliqueux qui ne concordent que très-peu avec sa tête de *sollicitor* en rupture d'*office*. Il est suivi par des officiers toujours à l'air martial, mais qui dans leur for intérieur, n'ont d'autre préoccupation que de ne pas crotter leur pantalon. Les compagnies sont composées de gens dont la taille est aussi inégale que les maisons dont je parlais tout-à-l'heure. Il y en a de courts, de gros, de longs, de maigres; il y a d'énormes barbes, des figures imberbes. En voyant toute cette pompe, j'éprouve une envie furieuse de chanter :

« Quand ces beaux pompiers vont à l'exercice, »

je me retiens, car voici les francs-maçons, portant les insignes de l'ordre. Impossible de voir quelque chose de plus beau. Vous figurez-vous, à Paris,

l'ancien Sénat, le Conseil d'Etat, les généraux, les commissaires de police, faisant, en costume, une procession dans les rues? Eh bien! voilà le spectacle auquel j'assiste. Ce n'est qu'uniformes brodés d'or, d'argent, d'aluminium, chapeaux à plumes, bottes à glands. Les glaives flamboient au soleil, et jettent des feux. Le *vénérable*, qui, entre nous, a une trogne rabelaisienne, est soutenu dans sa marche par un *orateur* et un *maître*; il paraît que le dîner qui a suivi la pose de la pierre a été assez plantureux, et que le vénérable, accablé de toasts.... Vous savez qu'il y a une foire à Milwaukée, c'est ce qui vous expliquera que, derrière les francs-maçons, s'avancent les primés du concours agricole. Mon Dieu, quelles belles bêtes, quels beaux spécimens de la race bovine, porcine, etc... Les éleveurs reçoivent des félicitations et marchent fièrement à côté de leurs produits. Il n'y a plus rien, c'est fini, car la foule qui ferme le cortège est trop mal composée pour qu'on s'en occupe.

Je rentre dans l'hôtel, et la première physionomie qui frappe mes yeux est celle de Ole Bull. Le célèbre violoniste est entouré par une foule de gens qui ont l'air de lui faire leur compliment. Qu'est-ce que cela veut dire? J'apprends que Ole Bull s'est marié le matin à une belle et charmante fille du sénateur de la province. On dit que c'est à un des concerts du célèbre virtuose, — en l'en-

tendant jouer du violon — que la jeune fille sentit naître sa passion. Recommandé aux sexagénaires qui voudrait encore séduire la beauté et

Réparer des ans l'irréparable outrage.

Je ne parlerai pas de l'hôtel, de sa distribution; tout est bien, hormis la nourriture; mais quand on est habitué à la souffrance...

Nous commençons nos concerts le lendemain de notre arrivée, mais depuis quelque temps leur organisation nous donne un peu plus de mal. En voici la raison :

Chaque grande ville d'Amérique possède au moins une demi-douzaine de sociétés musicales, presque toujours composées d'Allemands. Les quelques sociétés purement américaines qui existent, se tiennent à l'écart, et par leurs règlements s'interdisent l'appui ou l'association de tout étranger.

De là, une certaine rivalité dont j'ai apprécié les effets dans différentes régions. Ainsi chacune de ces sociétés possède une salle spéciale, ayant ordinairement été construite par voie de souscription. Pourvu que dans une ville, une salle soit dite allemande ou américaine, l'auditoire se ressentira forcément de cet état de choses.

Les Allemands ne se rendront pas à la salle américaine, et *vice versa*. Cet antagonisme existe plus dans les villes de l'ouest que dans toute autre partie. Je crois qu'il faut en chercher la raison

dans ce fait : c'est que les sociétés américaines étant généralement composées d'amateurs, ne peuvent, artistiquement parlant, lutter avec les sociétés allemandes, qui comptent, dans leur sein, la majorité des professeurs de la ville. Ces sociétés, à l'instar de nos sociétés philharmoniques, donnent un certain nombre de concerts durant l'hiver. Il faut le dire, toujours à la piste de toute production musicale d'Europe, ces sociétés reçoivent, sitôt qu'elles sont parues, les œuvres ayant produit quelque retentissement. J'ai entendu, à plus de mille lieues de New-York, des orchestres interpréter des œuvres de Raff, Brahms, Listz, Schumann, Berlioz, que nous n'entendrons en France que dans quelque dix ans. Au fond, il n'y a pas trop lieu de le regretter, car cette musique, soi-disant considérée comme la nouvelle expression de l'école allemande, est l'éteignoir de la lumière et de la clarté qui éclatent dans les œuvres de ces vieilles ganaches qu'on nomme Haydn et Mozart.

Sur les instances de quelques adeptes ou admirateurs de cette école, je me décide à faire entendre une *fantaisie* sur un opéra encore inédit de Wagner. Il va sans dire que je ne connaissais pas plus l'opéra inédit que sa musique. Mais, pour quiconque a eu le bonheur d'ouïr de l'harmonie wagnérienne, il s'en conserve toujours quelque chose dans l'oreille. J'improvisai donc une œuvre dans laquelle, des

suites de septièmes diminuées étaient habilement rendues par des trémolos à l'aigu, accompagnant un chant large à la basse. Les Allemands crièrent *bis !* Je fus un moment embarrassé, mais j'évitai la difficulté, en jouant une des rares mélodies du *Premier jour de Pompeï*, œuvre d'un jeune compositeur parisien, adepte du maître. On crut que c'était la continuation de l'opéra. Il est certain que cette manière de se faire des succès n'est pas très-digne, mais dans l'ouest de l'Amérique, les moyens d'agir autrement manquent totalement. Les artistes qui ont les premiers visité ces centres, y ont dévoilé des genres qui deviennent des traditions.

Henri Herz improvisait sur des thèmes donnés par le public ; Léopold de Meyer jouait des fantaisies pour la main gauche seule et prenait une glace à la vanille de l'autre ; Wehli, jouant un morceau militaire, s'asseyait, à certains moments, sur la partie grave du piano, ce qui imitait, à s'y méprendre, le bruit du canon. Un jour mon agent m'engagea vivement à exécuter un morceau dans une nouvelle manière. Il le fallait ! Après bien des calculs, où j'épuisais tous les moyens, je me rappelais l'artiste qui jouait des morceaux de concert avec une brosse à habits ; et je pensai qu'avec les bords d'un chapeau, il serait facile d'en faire autant. Inutile de vous dire que l'annonce d'une polka de concert, exécutée avec un gibus, attira

beaucoup de monde. Cette audition me valut la visite de deux chapeliers de la ville, qui, le lendemain, vinrent me demander l'autorisation de donner mon nom à un chapeau de leur invention.

Le premier avait eu l'idée de mettre dans le fond de son chapeau une tabatière à musique. Le second mettait, dans le sien, mon portrait, et la coiffe ne serait qu'un fac-simile d'un clavier de piano.

Je leur donnai l'autorisation en y mettant la condition que les spécimens de ces deux chapeaux me seraient envoyés à Paris. Je les attends encore.

Jusqu'à maintenant, je n'ai guère parlé de la ville, de ses beautés, etc.... Qu'y puis-je faire? Rien ne m'a frappé.

Milwaukée se sauve par la position qu'il occupe sur le lac Michigan. La ville est construite sur une hauteur et un peu en amphithéâtre. Il y a de jolies petites maisons, habitées par de petites gens. Une rivière, dont je ne me rappelle plus le nom, parcourt la ville dans de sinueux contours. Comme il faut que les bateaux puissent passer et que pourtant la circulation n'en souffre pas, on a eu recours aux ponts tournants. Il y en a une vingtaine. Ces ponts tournants me rémémorent la rencontre que je fis, à Milwaukée, d'un jeune Français que j'avais connu à Paris, élève de l'Ecole polytechnique.

Il est étrange de sauter ainsi d'un pont tournant

à un polytechnicien, et pourtant vous allez juger s'il n'y a pas dans ce caprice de l'esprit de grandes ramifications.

M. S.... avait fait d'excellentes études à l'Ecole, et à la promotion de 186.... il en sortait avec le grade d'ingénieur des ponts-et-chaussées. Il dut prendre la filière, c'est-à-dire qu'il fut envoyé dans une bourgade sauvage du Midi, où, pour travail, il inspectait des routes se portant parfaitement, et des ponts dont il ne pouvait établir la solidité que dans ses rapports à l'ingénieur en chef. Au bout de deux ans de service, M. S.... trouva le métier monotone. Les titulaires des hauts grades ne mouraient pas assez vite. Séduit par les immenses avantages qu'offraient les pays nouveaux, il donna sa démission. et s'embarqua pour l'Amérique. Il ne s'était pourvu que de deux ou trois lettres de recommandation, pas une de change, et arrivait confiant dans sa valeur et ses connaissances. Les personnes auxquelles il était recommandé, l'invitèrent à dîner une fois. Ce fut tout. Après trois mois passés à la recherche d'une position sociale, la bourse de M. S.... était vide et ses appétits n'avaient fait que grandir. Après la gène vint la misère ; l'ingénieur prit alors la pelle et la brouette et trouva du travail dans la voirie de New-York.

Cela ne pouvait durer. Muni de quelques économies, notre jeune ingénieur se dirigea sur Chicago.

Une ville nouvelle ; il devait forcément y réussir !

A son arrivée dans la gare de Chicago, pendant le temps qu'il reconnaissait ses bagages, il s'aperçut qu'un individu s'enfuyait avec le manteau qu'il avait déposé sur un banc. Courir après l'homme, lui crier de s'arrêter, furent le mouvement et l'action toute naturelle de M. S.... Le *Pick-over-coat* n'en filait que plus vite. M. S...., ennuyé, tira un revolver de sa poche et fit mine de l'ajuster. L'Américain interrompit sa course, rendit froidement le pardessus à M. S.... et s'en alla trouver un policeman, auquel il se mit à raconter le fait. Le policeman vint prier M. S.... de le suivre chez le surintendant de police. Les explications que M. S.... s'efforçait de lui donner, même en mauvais anglais, ne servirent à rien. Arrivé chez le chef de police, M. S.... fut fouillé, et le revolver, pièce de conviction, fût trouvé chargé, et chose plus terrible, armé. Conduit sous les verroux, il n'en sortit qu'un mois après, et avec la protection du Consul français qui vint dire au tribunal que M. S..., étant étranger, ignorait la loi américaine, qui défend le port et encore plus l'usage du revolver.

Sorti de prison, M. S.... chercha encore à employer ses aptitudes, et ne parvint, à force d'énergie, qu'à devenir propriétaire d'une boîte en bois, et de deux brosses, attirail peu coûteux, qui lui permit de prendre le titre de *Brush-Blacker* ou cireur

de souliers. Puis il fut successivement homme de peine au chemin de fer, garçon de bains, professeur de danse française, ouvreur d'huîtres, etc , etc.

Il y avait trois ans que M. S.... était en Amérique, et s'il n'avait pu acquérir la fortune, du moins l'usage de la langue anglaise lui était venu. Il lui fut donc aisé de lire dans un journal que Milwaukée ouvrait un concours pour la construction d'un pont tournant, qui serait établi à l'embouchure de la rivière, et qui devait avoir pour principale qualité de ne pas gêner l'entrée des navires. M. S.... saisit la balle au bond, et tandis que les ingénieurs Yankées faisaient des ponts avec la pile obligatoire, celle sur laquelle l'axe se trouvait posée, il fit un pont sans pile ! Au moyen d'un contre-poids formidable, le pont tournait sur une axe posée sur la culée établie au bord de la rivière. La routine recevait un furieux coup ! On cria à l'impossible, au charlatanisme ; heureusement pour M. S...., qu'un Américain, plus intelligent que les autres, pressentit tout le parti qu'on pourrait tirer de cette invention, et fit la proposition au jury d'exécuter le plan à ses risques et périls. Le pont avait été inauguré quelques jours avant mon arrivée à Milwaukée, et avec un immense succès. Le protecteur de M. S..., très-riche constructeur-mécanicien, enthousiasmé de cette réussite, avait offert sur-le-champ à M. S.... une association que celui-ci s'était empressé d'ac-

cepter. Dans quelque dix ans, la France comptera un millionnaire de plus. Moralité de cette histoire : c'est que si l'on émigre, même étant polytechnicien, il ne faut pas s'embarquer sans biscuit, et qu'en tous les cas, les lettres de change valent mieux que les lettres de recommandation.



CHAPITRE XXIII.

En route pour le Canada. -- Traversée. -- Le lac Supérieur. -- La nature et les Musiciens. -- Canada.

Vous le ne savez peut-être pas? Me voilà parti de Milwaukée pour le Canada, et je me trouve actuellement à bord d'un de ces nombreux navires, qui voyagent sur les lacs, trafiquant sur le transport des gens, des bêtes et des marchandises. Quoique ce soient des bateaux à vapeur, leur marche est très-lente, leur construction très-grossière, et ces deux défauts sont causes de nombreux sinistres. Quand ce n'est pas le naufrage, c'est l'incendie qui dévore ces bâtiments, qui ont le tort d'être en sapin.

Aussi le public habituel de ces transports est-il peu brillant, et, avec tout l'amour de l'égalité qu'on peut posséder, il est difficile de se montrer familier avec ses compagnons de route. Ce qui fait le succès de ces bâtiments, c'est que le prix du voyage est de 50 % au-dessous de celui du chemin de fer, et qu'avec la différence on paie la pension pour le temps de la traversée. La table est détestable; impossible d'être nourri plus sauvagement. Le nombre de plats est très-modéré et il n'est pas permis d'en prendre

deux fois. Aussi faut-il voir l'énergie que chacun déploie pour arriver le premier ! Il n'y a plus de femmes, plus de distinctions sociales, il n'y a plus que des affamés. Les places les plus recherchées sont celles qui se trouvent à une des extrémités de la table, là où se place le capitaine. Il ne peut pas y avoir de places gardées. Au coup de cloche, chacun se précipite. Quels regards terrifiants sont jetés sur le dîneur qui tient le plat et qui aurait l'air de vouloir en abuser! Si pendant le voyage on était soumis continuellement à ce spectacle on en éprouverait un véritable dégoût. Mais une fois sorti de ce capharnaüm que de beautés dans la nature, quelles choses grandioses! Il faut le dire, par leur développement, les lacs d'Amérique sont uniques dans le monde entier. En dehors de leur importance, comme moyen de communication, comme mouvement commercial, ils abondent en paysages, plus ravissants les uns que les autres. Le lac Michigan sur lequel je me trouve en ce moment a soixante-quinze lieues de large et cent lieues de long. C'est une petite mer. Les côtes fuient devant mes yeux comme un diorama, et la terre, parfois très-proche et dans d'autres moments invisible, présente des dentelures tout-à-fait étranges. Les Français ont été les premiers explorateurs du pays, et c'est certainement eux qui ont baptisé certains endroits qui portent les noms de: Fond du lac, Prairie du Chien.

Le fort Michilimackinac, devant lequel nous passons, a été construit par de La Salle; puis le Saut-Sainte-Marie, ville posée sur le détroit du lac Supérieur et qui sert de centre de ralliement aux Fénians, quand ils éprouvent le besoin de faire une expédition au Canada.

Le navire remonte de plus en plus vers le nord, et déjà nous entrons dans les eaux du lac Supérieur. Ces pays sont peu habités et l'œil ne perçoit que la solitude la plus complète. Pas la moindre maison, encore moins l'apparence d'êtres vivants. Quand, à de longs intervalles, le steamboat relâche dans une petite crique de la côte, on aperçoit des cahutes en bois, qui servent de demeures à quelques détaillants de rhum ou de brandy. Ces gens vivent absolument à l'état sauvage, car la seule distraction qu'ils peuvent avoir est le passage de ces bateaux. Mais soyez sûr que dans leur for intérieur ces hommes ont confiance dans l'avenir de leur petite colonie. Dans leur esprit, ils sont les fondateurs d'une grande ville future. Je ne voudrais pas leur faire de la peine, mais je crois que les quelques exemples de développement foudroyant que j'ai signalés à propos de certaines cités, ne sont pas près de se reproduire.

Cette croyance dans l'avenir prospère des colonies se retrouve chez tous les habitants des villes nouvelles. Ceux qui posèrent les premières pierres choisirent naturellement des emplacements voisins

des rivières, sûr moyen de succès! et fera redire aux générations futures « Que Dieu fit bien les choses en plaçant les grandes rivières, auprès des grandes villes! »

Les villes qui se bâtiraient sur le lac Supérieur, et dans le *Far-North*, seraient toujours trop éloignées des centres, pour y attirer une grande agglomération d'habitants. Pourtant la masse des émigrants est dirigé sur ces points, car le gouvernement a pour but de peupler ces solitudes, de joindre humainement le Pacifique à l'Atlantique. Les Colons n'éprouvent pas de répugnance à venir prendre possession de ces terres, qui sont généralement très-fertiles et meilleures que celles des Etats de l'Arkansas, du Missouri, voire même de l'Iowa. En attendant les chemins de fer qui écouleront leurs produits par le Pacifique, les agriculteurs trouvent un débouché commode par les affluents du Missisipi, ou par les lacs. Par ces deux artères, leurs produits peuvent arriver sur les marchés du monde entier. Au fond, je ne plains pas trop ces colons, car leur existence a des côtés primitifs, qui valent bien les plaisirs officiels des habitants des villes. Ils vivent au milieu d'une nature splendide, dans un état d'indépendance absolu et ne relèvent que d'eux-mêmes. Les forêts vierges n'ont plus de secrets pour eux et les oiseaux leur offrent leurs plus doux concerts. N'est-ce pas le tableau promis par l'Ecriture, et la Genèse parle-t-elle de plus beaux sites?

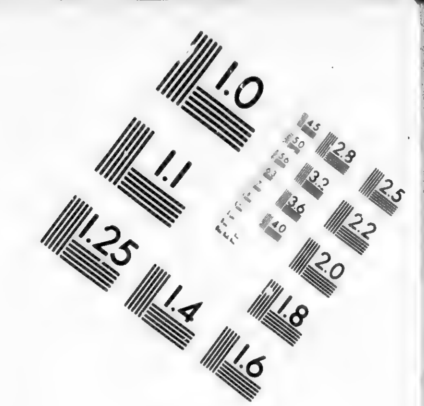
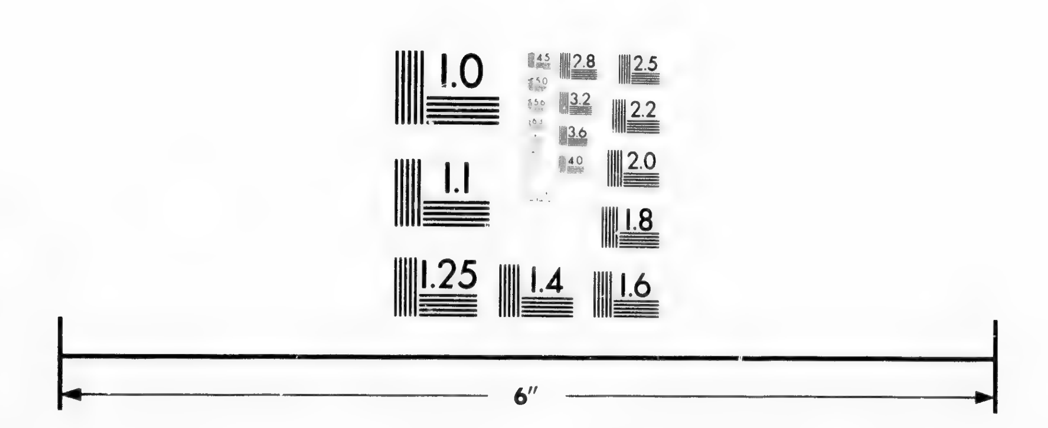


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Je ne sais pourquoi, en voyant cette belle solitude, les vers de Bouilhet me reviennent à l'esprit :

Savez-vous pas quelque douce retraite,
Au fond des bois, un lac au flot vermeil,
Où des palmiers la grande feuille arrête
Les bruits du jour et les traits du soleil ?
Oh ! je voudrais, loin de nos vieilles villes,
Par la savane aux ondoyants cheveux,
Suivre en rêvant les écureuils agiles
Et voir sauter sur les branches mobiles
L'Ara de pourpre et les bengalis bleus !

L'endroit représenterait certainement l'idéal *aspiré*. Les pins géants, les chênes à la vaste envergure, les cèdres au sombre feuillage, s'efforcent de ne laisser passer un rayon de l'astre brûlant à travers leur luxuriante armure et sous le couvert, en suivant les sentiers ombreux, au milieu de ce grandiose silence, troublé seulement par le ramage des oiseaux chanteurs, un poëte ne sentirait-il pas son âme envahie par de sublimes inspirations ?

Ce serait le moment de faire une réclame à une de mes dernières œuvres, créée avec la collaboration des sensations que ne manquent d'évoquer les beautés du lac Supérieur ; je n'en ferai rien, car la vérité est que je n'ai même pas pensé à écrire une note. J'étais trop absorbé dans ma contemplation ; et l'aurais-je essayé, qu'il m'aurait semblé que j'insultais à la majesté de l'art en faisant entendre devant ces merveilles les sons criards du pseudopiano du bord.

Et puis, s'il m'est permis d'occuper la foule de

ma personnalité, oserai-je dire que je me suis toujours senti incapable d'écrire la moindre chose en plein air? Et pourrai-je ajouter que c'est une grande erreur de croire que le musicien peut, comme le peintre ou le poète, copier ou analyser la nature? Le premier, à l'aide de trois bâtons supportant une toile, le second au moyen d'un petit carnet de poche, couleur azur, peuvent produire des chefs-d'œuvre. Au musicien, il faut du beau papier blanc de chez Lard-Esnault avec des portées régulières et bien indiquées, une plume à l'écart facile et avant tout le calme de l'intérieur et le manque le plus absolu de distractions La majorité des compositeurs modernes travaille en chambre et, hormis quelques exceptions originales, les élucubrations musicales se produisent le plus souvent entre un piano et une petite table, un cigare et une tasse de café. Les anciens n'avaient pas besoin de ces stimulants. Beethowen composa son andante de la *Symphonie pastorale* après avoir mangé, chez un ami, du veau aux confitures; Mozart écrivit la plupart des morceaux de la *Flûte enchantée* en revenant de la brasserie et sous l'impression assez accentuée de plusieurs verres de bière. Peut-être seul parmi les anciens et les modernes, l'allemand Wagner appela l'inspiration par des moyens étranges. Qui ne se souvient de l'histoire de ce ministre, pressé par la raison d'Etat de faire signer des papiers au jeune roi de Bavière, et surprenant

Sa Majesté et Wagner costumés de feuillages, et en train d'improviser avec rage sur le sujet de Velléda? Résumons : le compositeur crée, il ne doit pas copier. Il s'inspire de la nature, mais il ne la chante que par le souvenir. Moralité : il n'y aura jamais qu'un petit nombre de compositeurs en plein air.

Après deux jours entiers passés en excursion sur le lac Supérieur, ma contemplation prend fin, et, le matin du troisième, en ouvrant la petite fenêtre de ma cabine, je m'aperçois que nous sommes sur le lac Huron. Il semblerait étrange que je reconnusse si aisément ce lac, quoique ne l'ayant jamais vu ; mais voilà la chose: à Milwaukée j'avais acheté une photographie représentant une vue du lac Huron, et je n'y avais remarqué que de l'eau à perte de vue, sans rochers, sans îles, etc. Ce que je vois actuellement est exactement une copie de la photographie, donc......

Jusqu'à l'arrivée dans la rivière, qui deverse les eaux du lac Huron dans celui de l'Erié, de l'eau, et encore de l'eau ! Mais sur ce point, un peu plus de variété. Les rives n'offrent pas de collines escarpées. La terre est plate et, par un singulier effet d'optique, les arbres ont l'air d'être plantés dans l'eau, les maisons de voguer, les hommes de marcher sur les flots que le steamboat soulèvent sur son passage.

A l'horizon, de nombreuses cheminées, vomissant

des nuages d'une fumée noire, épaisse, annoncent une ville industrielle : c'est Détroit. La ville est laide et nous n'y faisons qu'un court séjour ; la compagnie a hâte de traverser la rivière et de débarquer à Windsor, petite ville frontière du Dominion, ou Canada.



CHAPITRE XXIV.

Le Canada. -- La Constitution politique. -- Les Chambres. -- Les Canadiens français. -- L'Eglise et les Missionnaires.

Le Canada ! Que de souvenirs historiques ce nom ne reveille-t-il pas ? Quel passé de gloires, de luttes, de succès et de chutes dans ce seul mot ! Le cœur cite ces noms de grands patriotes, Jacques Cartier, Champlain, Frontenac, Montcalm, vaillants soldats ! La mémoire jette un voile sur ces lumières, Louis XV, le cardinal Dubois ! Comme dans un rêve la pensée se reporte aux siècles passés et l'on voit les vaisseaux du Roi remonter le Saint-Laurent, les fleurs de lys au pavillon blanc, et scintiller au soleil les uniformes élégants des officiers. Depuis Jean de La Roque, vice-roi en 1540, jusqu'au marquis de Vaudreuil, dernier gouverneur en 1755, quelles suites de combats, quels efforts tentés par ces poignées d'hommes pour conserver à la mère-patrie cette nouvelle terre française ! Héros qui ne succombèrent que devant le nombre. Hélas ! l'on voit aussi la France épuisée et dissolue par un pouvoir malsain, abandonner dans ces pays lointains un grand nombre de ses enfants ! Après tant de sang versé, perdre

avec tant d'indifférence le fruit de ton génie, de tes sacrifices, ô France ! Noble pays, tu ne détesteras jamais assez la mémoire de ces monarques qui n'ont su mériter la réputation que par le scandale et le vice !

Nous voici donc *in Upper Canada* (Haut-Canada) comme disent les Anglais qui sont les vrais habitants de cette partie. Le *Lower Canada* (Bas-Canada) est la partie française, aussi la différence d'esprit et de mœurs qui existe entre ces deux provinces est-elle tranchée et facile à observer. Mais, avant de parler de mes impressions, qu'il me soit permis de jeter un coup d'œil sur la constitution du pays, sur les faits politiques qui ont décidé du sort de notre colonie et qui ont rapport à la situation actuelle des Français au Canada. Je serai bref.

En Canada, le système gouvernemental est monarchique dans sa forme la plus populaire. La Reine est représentée par un Gouverneur général. La Constitution est fondée sur celle de l'Angleterre, avec quelques différences établies par des actes des Parlements Canadiens. Le Gouverneur général est assisté par un Cabinet ou Conseil exécutif comprenant douze ministres, qui, en vertu de leur office, ont la qualité d'honorables.

Je donne les titres de ces fontionnaires, qui sont à la tête de différents départements. Le Président du Conseil, le Commissaire du Haut-Canada, le

Commissaire du Bas-Canada, le Ministre des Finances, le Commissaire des Propriétés de la Couronne, le Secrétaire de la province, le Ministre des Travaux publics, le Directeur des Postes, le Receveur du Revenu public, le Ministre de l'Agriculture, un Avocat-Général pour l'Est, un Avocat-Général pour l'Ouest. Les membres de ce Cabinet sont nommés par le Gouverneur, et occupent ces positions aussi longtemps qu'ils ont la confiance de la Chambre, dans laquelle ils doivent avoir des siéges. En ceci le système anglais diffère du système américain. Dans les Etats-Unis, les membres du cabinet nommés par le Président gardent leur position quatre ans et sont indépendants du Congrès. Ils ne peuvent pas être changés pendant la durée de la présidence, à moins qu'ils n'y consentent. Le Parlement ou Législature consiste en trois pouvoirs : la Reine (représentée par le Gouverneur), le Conseil législatif et l'Assemblée. Le consentement de chacune de ces branches est nécessaire pour qu'un article devienne loi. Le Gouverneur général, qui a toutes les attributions d'un vice-roi, est nommé par la reine et généralement pour six années. Il est guidé dans son gouvernement par des instructions générales que lui transmettent les ministres de la reine, aussi bien que par la loi et les usages. Il représente la reine et est le Chef du Pouvoir exécutif. Il peut donner des licences de mariages et de droit il est le général en

chef de la milice. Il peut assembler, proroger ou dissoudre le Parlement. Le *Conseil législatif* correspond à la Chambre des Lords d'Angleterre, ou au Congrès des Etats-Unis. Les membres étaient autrefois nommés à vie; mais maintenant ils ne sont élus que pour huit ans. Le Président est élu parmi les membres de la Chambre, au commencement de chaque session. Il y a au Canada quarante-huit divisions électorales, vingt-quatre pour chaque province.

L'*Assemblée* peut être comparée à la Chambre des Communes en Angleterre, et à la Chambre des Représentants aux Etats-Unis. Elle est composée de cent trente membres (soixante-cinq pour le Bas-Canada et soixante-cinq pour le Haut) élus par les habitants des comtés, des cités et des villes. Le Président est élu par la Chambre pour une durée de quatre années. Cette Chambre a dans ses attributions le contrôle exclusif du revenu et des dépenses de la province. La justice s'appuie sur la loi commune, cette collection ancienne de coutumes et de maximes (leges non scriptœ) d'origines anglaise, danoise, saxonne, qui ont prévalu dans ce pays depuis les temps les plus anciens. La cour supérieure du Canada est le Banc de la Reine, présidé par un chef de justice. Elle a une autorité presque exclusive en matière criminelle et peut obliger toutes les cours inférieures et les officiers publics à accomplir les actes qu'elle réclame d'eux.

Après cette rapide revue de la Constitution politique, signalons quelques faits historiques C'est avec tristesse que je me rappelle que le traité qui cédait le Canada à l'Angleterre fut signé à Paris en 1763. Un article de ce traité assurait à nos compatriotes le libre exercice de leur religion, de leurs lois et de leurs institutions. Pourtant, malgré cet engagement, l'Angleterre essayait la même année d'introduire ses lois criminelles, mais, en 1774, cet acte royal fut annulé et l'ancienne loi de Paris fut établie en matière civile.

Ce fut en 1791 que la Colonie se divisa en Haut et Bas-Canada et que le système de gouvernement représentatif fut introduit. Sous son autorité, le Parlement du Haut-Canada put enfin établir la loi criminelle anglaise et le procès par le jury en 1792. Enfin, l'acte soi-disant d'union du Haut et du Bas-Canada, se soumettant au même gouvernement, fut proclamé en 1840. Cette loi injuste portait que la langue anglaise serait la seule langue parlementaire et n'avait été promulguée que pour faire intervenir le Bas-Canada, comme garantie d'une dette contractée par le Haut-Canada, vis-à-vis la maison Baring de Londres. La Constitution de 1791, qui jusque-là avait soustrait la petite population anglaise à la farouche domination des Canadiens-Français, disparaissait pour faire place à cette loi d'union, dont le but était de mettre ces mêmes Canadiens-Français

sous la domination de la population anglaise, devenue plus nombreuse. Ce n'est pas sans peine que le Bas-Canada put obtenir ses libertés et ce n'est qu'après bien des révolutions, et même des guerres civiles, que ses habitants obtinrent, en 1856, leur représentation, par voie d'élection, au sein du Conseil législatif. Alors les droits du seigneur, cet abus féodal, disparurent, ainsi que la dîme de l'Église. Les villes purent nommer leurs maires et leurs conseils municipaux. L'instruction publique fut spéciale pour le Bas-Canada et le droit d'aînesse supprimé. L'on peut se rendre compte par cette esquisse des progrès de l'esprit public dans le Bas-Canada. D'abord soumis violemment à un gouvernement étranger, les Français du Canada ont su acquérir progressivement toutes leurs libertés, obtenir une représentation nationale, conserver et affirmer leur autonomie. Les dix mille colons débarqués il y a deux siècles se sont multipliés, et l'on compte aujourd'hui dans le Bas-Canada seize cent mille Français! Peuple de cultivateurs, ils sont les propriétaires d'une immense superficie de terre, qui, avec le défrichement, se développe tous les jours. Les forêts tombent devant ces hardis pionniers, et les mornes solitudes voient apparaître, la hache sur l'épaule, l'agreste travailleur qui vient féconder la nature, en agrandissant les limites de la civilisation. L'union et l'esprit d'entente que l'on peut remar-

quer chez les Canadiens-Français, ont pris leur source dans la ligue de résistance à l'Angleterre, qui a de tous temps existée dans le pays. L'Eglise a toujours été à la tête de ces mouvements et en cela elle a montré une sagacité égale à son patriotisme. Possédant de très-grands biens, elle a su à propos user de ses richesses, pour maintenir son influence et son indépendance d'action. Les communautés sont très-nombreuses dans le Bas-Canada, et le nombre d'ecclésiastiques semblerait en disproportion avec le chiffre de la population, si on ne comprenait que cette agglomération de religieux n'est que le soutien de certains intérêts, plutôt que de certaines croyances. J'ai dit que l'Eglise catholique était riche au Canada; je ne voudrais en trouver la preuve que dans l'existence de ces séminaires, qui contiennent jusqu'à douze cents néophytes, recevant une instruction gratuite. Je ne peux qu'admirer la création de ces immenses institutions, quand je me rappelle ce que fût l'Eglise au début de la colonisation. Les premières missions romaines, établies au Canada, le furent par quatre Pères Recollets, qui vinrent de France avec Champlain en 1615. En 1620, ils érigèrent une église et un couvent près de la rivière de Saint-Charles à Québec. Les gentilshommes, d'ailleurs, aidèrent les religieux dans leur ouvrage; c'est ainsi que nous voyons le marquis de Gamache fonder un collége à Québec, Noël de Sillery faire

élever une habitation pour les jeunes Hurons. Les dames agissaient aussi. Pendant que la duchesse d'Aiguillon fondait une maison des hospitaliers de Dieppe, M[me] de la Pelterie ouvrait un séminaire pour des jeunes Indiens. Les Sulpiciens de Paris établirent une grande succursale à Montréal. En 1647 les missionnaires arrivèrent en grand nombre dans la colonie et endurèrent de grandes souffrances à porter la parole du Christ aux Indiens. Beaucoup furent martyrisés par ceux qu'ils voulaient convertir, mais cela n'empêcha pas leurs successeurs de se dévouer au même ouvrage. La suppression des Jésuites, qui eut lieu en France en 1762, en Italie en 1773, fut mise à exécution au Canada en 1774.

Cependant les propriétés des Jésuites restèrent en leur possession jusqu'en 1800, année où le gouvernement anglais s'en empara. Le développement de l'Eglise fut arrêté pendant longtemps; mais, dans ces vingt dernières années, le mouvement des missionnaires a été plus grand, et parmi ces membres de nombreuses congrégations religieuses arrivées au Canada, on pouvait compter des Jésuites, qui actuellement occupent une place éminente (1) Ainsi donc depuis la découverte du Canada, par Jacques Cartier, l'Eglise a joué un grand rôle dans tout ce

(1) Quelques-uns de ces détails historiques sont pris dans l'Histoire du Canada, de Hodgins.

qui touche politiquement à la situation des Français. Ne cessant de faire des prosélytes, agrandissant constamment ses propriétés, il était inévitable que le gouvernement anglais s'occuperait de cette puissance et chercherait à en entraver l'action.

Tout dénote chez les Canadiens-Français un grand patriotisme et un attachement inébranlable à leur nationalité. Quoi qu'ait fait l'Angleterre pour détruire les principes de résistance de ce peuple, elle n'a obtenu que les succès éphémères de la force. Il est aussi difficile, dit Joseph de Maistre, de priver un peuple de sa langue et de sa religion, que d'ôter une étoile au firmament. Il n'est pas de lois que les Parlements anglais n'aient décrétées, pour arriver à l'*anglification* de cette nation. Mais toutes ces rigueurs, toutes ces injustices n'ont pu entamer la rude écorce de ces fils de la vieille Gaule. En plusieurs circonstances et malgré leur petit nombre, ils ont prouvé à leurs ennemis qu'ils avaient droit à leur respect et que, s'ils étaient soumis en apparence, rien ne les ferait reculer quand ils s'agirait de défendre leur honneur et leurs droits. — L'hostilité du Haut-Canada pour les Canadiens-Français était plus l'ouvrage de certains partis, qu'une émanation du gouvernement anglais. Cet antagonisme provenait principalement de la lutte d'intérêts rivaux qui ne pouvait manquer d'éclater entre deux parties d'une Colonie, dont l'une considérait l'autre en pays

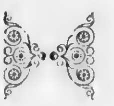
conquis. Le rôle politique du gouvernement était d'apaiser ces passions, d'éteindre ces animosités. L'avenir de sa possession dépendait de cet apaisement et de ce calme. Après bien des luttes, il est enfin entré, depuis quelques années, dans la voie des réformes.

L'Angleterre sait qu'elle a en Amérique des voisins, qui ne laisseront échapper aucune occasion de porter un coup à sa puissance et de s'annexer le Canada. Il n'y a pas encore péril en la demeure, car la majorité des Canadiens désire conserver l'autonomie du pays, mais qui pourrait répondre qu'une nouvelle révolution ne leur en ouvrirait pas les portes?

Chaque mécontent deviendrait forcément partisan du retour aux Etats-Unis et il y a beaucoup de mécontents dans le Bas-Canada. Les Français aiment la monarchie, quand elle leur accorde leurs libertés, quand elle tient compte de l'opinion publique; ils deviennent républicains le jour où son joug leur pèse. Si jamais le Canada se transformait en Etat de l'Amérique, il aurait peu de chose à changer à sa Constitution, et hormis la Reine......

Mais nous n'en sommes pas là, et, si l'idée fait du chemin, elle n'est pas encore mûre. D'ailleurs la situation actuelle des Canadiens-Français n'a plus rien de triste. Ce sont des *sujets*, c'est vrai, mais bien allégés de la tutelle qui les avait asservis si longtemps.

Il est donc du plus grand intérêt pour l'Angleterre, qu'elle traite les Canadiens-Français comme ses propres enfants, qu'elle en fasse de sincères alliés en respectant et en protégeant les droits inhérents à leur nationalité, et que, si elle ne peut en avoir le cœur, elle en ait au moins l'appui.



CHAPITRE XXV.

Windsor. -- La chute du Niagara. -- Les Tuscaroras. -- Chanson indienne. -- Représailles américaines.

Windsor ne mérite guère une description, car cette ville n'a pour toute importance que d'être le point où viennent aboutir les trains du Haut et du Bas-Canada. Je ne noterai pas plus mon passage à Hamilton et à Sainte-Catherine, petites villes qui n'ont rien de remarquable. J'ai hâte d'arriver à Niagara-Fall ou plutôt à la chute du Niagara. Le train a peu de distance à parcourir, car de Windsor à Niagara-Fall, il y a une trentaine de lieues. Pour combattre mon impatience pendant la route, je regarde le paysage tout-à-fait anglais qui file sous mes yeux. L'agriculture n'est plus la même. En Amérique nous avions des champs, ici nous avons des prairies à perte de vue, tapissées d'un vert, qui me rappelle le Dévonshire ; sur ces prairies paissent des chevaux, des bestiaux d'une belle apparence.

A peine arrivé à Niagara-Fall, je ne prête aucune attention à la cloche qui annonce le déjeûner, et je me dirige vers la chute. Le bruit que j'entends

est mon meilleur guide et il m'indique le chemin que je dois prendre. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . . Il y a un quart-d'heure que je suis devant la chute, les pieds cloués au sol, sans voix, sans pensée. Je regarde, et mes yeux, attirés comme par un aimant sympathique, ne peuvent se lasser de contempler cette magnifique cataracte. Avant même de se répandre en locutions admiratives, le sentiment reste comme suspendu. L'impression qu'on ressent est si puissante, qu'il semble qu'une vie nouvelle vient vous envahir. L'on est comme pris de vertige en voyant cette immense nappe d'eau, aux reflets verdâtres, se précipiter dans le gouffre, s'y briser et se transformer en montagnes d'écume et en nuages de vapeur. A trois lieues au-dessus de la cataracte, l'eau entrainée par un courant fantastique saute et bouillonne. On dirait qu'un troupeau de béliers à la blanche toison accourt tumultueusement au-devant de l'abîme. Ce sont les rapides. Malheur au batelier imprudent qui s'aventurerait trop loin, il serait perdu ! La chute est séparée en deux par Goat-Island (île aux Chèvres), petite langue de terre qui représente la nature calme et souriante, au milieu du trouble, du bruit. De ce côté est la chute canadienne, surnommée à cause de sa forme *The Horse-Shoe*, le Fer-à-Cheval ; de l'autre côté de

la petite île, est la chute américaine. Un peu au-dessus de Goat-Island, se trouvent les *Trois-Sœurs*, petites îles reliées entre elles par des ponts jetés sur l'abîme.

La chute a douze cents mètres de long et cent soixante-cinq de hauteur. Il tombe vingt millions de pieds cubes d'eau chaque minute.

Certains géologistes américains ont dit qu'en quelques siècles, la chute avait reculé de six lieues; ce calcul serait basé sur son mouvement rétrograde, qui est d'un mètre par année. Sous le poids de la nappe, le rocher s'égrène et pour remédier à l'effet de *cette lime liquide*, les habitants de Niagara très-soucieux de conserver leur chute ont établi des digues qui arrêtent l'élan de l'eau. Pour bien se rendre compte de la hauteur de la chute il faut passer dans l'île aux Chèvres et la communication est du côté américain. A deux milles au-dessous se trouve un pont suspendu, qui facilite la correspondance entre les deux pays. C'est vraiment un merveilleux chef-d'œuvre que ce pont ! Il a huit cents pieds de longueur, et est à deux étages. Le plus haut sert de passage au chemin de fer, le plus bas aux voitures et aux piétons. Il est suspendu au moyen d'épaisses cordes en fer, d'environ dix pouces de diamètre chaque. Les trains passent à deux cents pieds au-dessus de la rivière; c'est à vous donner la chair de poule. C'est près de ce pont

que Blondin, le fameux équilibriste, fit poser sa corde, et effectua son passage avec un homme sur son dos. Une colonne commémorative indique positivement l'endroit où s'accomplit cette promenade sans précédent. Je passe dans l'île des Chèvres et, suivant une avenue plantée d'arbres centenaires, j'arrive au centre de la chute. Le coup-d'œil est d'un tout autre caractère. Vue de face, la cataracte offre un spectacle merveilleux; vue verticalement, l'effet est encore plus curieux. L'œil cherche à sonder la profondeur de l'abîme entr'ouvert et à distinguer quelque chose à travers ce nuage sans cesse renouvelé.

Le mieux est de descendre dans la cave des vents. Cette cave est sous la chute et on y descend par une échelle indienne, sorte d'escalier ouvert dans le roc. Il est nécessaire, à l'avance, de se vêtir d'un costume en caoutchouc, que le guide vous procure. Après un voyage d'un quart-d'heure, on débouche dans la cave, qui a une trentaine de mètres de longueur. La nappe d'eau qui passe devant les yeux, est transparente et forme comme un rideau de perles.

L'eau en tombant comprime l'atmosphère, a un tel point que la cave en tremble et que l'on est étourdi du bruit qui en résulte. En remontant l'escalier, notre cornac donne quelques détails sur le lieu et assure les auditeurs que tous les cadavres qui sont précipités du haut de la cataracte, sont

retrouvés dans la cave des vents. A l'appui de son dire, il raconte qu'il y a quelques années, un négoçiant français de Buffalo, M. de Forest, était venu visiter le Niagara en compagnie de sa famille et d'un ami, M. Addington. Ils étaient assis sur le plateau qui domine la chute et admiraient les beautés environnantes, quand M. Addington, qui s'amusait depuis quelques instants avec la petite fille de M. de Forest, dit à l'enfant, en le balançant doucement au-dessus de l'eau : « Je vais te jeter dans le trou. » La petite fille eût peur, et, par un brusque mouvement, se détachant des mains de M. Addington, elle tomba dans le courant de la rivière. Plus prompt que la pensée, le jeune homme s'élança à son secours, mais avant que le groupe eut pû se remuer ou prononcer une parole, tous les deux avaient passé sur le précipice. Les restes brisés de ces pauvres victimes furent trouvés dans la cave des vents, l'après-midi du même jour.

Sur la rive américaine est bâtie la ville de Niagara-Fall. La cité est bien modeste mais son développement a été extrêmement rapide. Dans ces dix dernières années, sa population a augmenté de un mille à cinq mille personnes. Sur tous les points, des maisons de campagne surgissent. Une des causes de cette prospérité pourrait être trouvée dans les efforts énergiques qui sont fait pour mettre en valeur la force naturelle fournie par le courant de l'eau. Déjà

un canal hydraulique est en construction; partant d'une demi-lieue au-dessus de la chute, il vient aboutir à un kilomètre au-dessous. Le mouvement des voyageurs est énorme, et a nécessité la création de trois ou quatre hôtels monstres. — Les environs de Niagara-Fall présentent quelques motifs à excursions, entr'autres, celle qui a pour but la visite d'une tribu indienne, établie dans un village peu éloigné. Ces Indiens sont des Tuscaroras, ralliés à la civilisation, et qui ont sû soustraire leurs propriétés à la rapacité des Américains. Beaucoup d'entre eux ont accepté la religion protestante, et il me fut donné de les voir assister un dimanche au prêche, qu'un pasteur leur faisait en indien. Quelle langue bizarre ! Le tout se passe en sons grognés, rarement une parole est articulée franchement. Les *dissidents* continuent à suivre leurs coutumes traditionnelles, au milieu de la forêt qu'ils habitent, près des cases qui leur servent de demeures. Ils assistent à certaines époques de l'année au conseil du feu, et exécutent tous les figures du rite. Encore trop sauvages pour apprécier sainement les bienfaits du protestantisme, ils continuent à fêter sans aucun décorum la mémoire de leurs anciens chefs, le souvenir de leur grandeur passée.

Je voulus voir ces habitations, et comme j'approchais d'une de ces cases, des sons étranges vinrent frapper mon oreille. Une Indienne était assise sous

un arbre, et berçait son enfant, en chantant une mélodie, sorte de mélopée mélancolique, tandis qu'un Indien, sans doute le père, l'accompagnait en jouant d'un instrument fait de roseaux, et dont il tirait des sons pleins de douceur. Je les écoutai avec une grande attention, et je me promis de noter cet air, dont la couleur bizarre m'avait frappé. (1) Tous ces Indiens sont agriculteurs, ils travaillent, mais n'ont que très-peu de relations avec les blancs. Les Américains respectent assez les contrats passés avec les tribus, qui ont fait complète soumission à leurs lois; mais il n'en est pas de même pour les tribus sauvages. Pour celles-là, ni grâce, ni merci, quand elles osent défendre leurs *réserves*, c'est-à-dire les frontières des propriétés que les gouvernements passés leur concédèrent. Dans ces luttes entre l'homme sauvage confiant dans la parole des Américains, et l'homme blanc entraîné par sa cupidité, il y a du sang versé. Naturellement les représailles sont nécessaires et les généraux n'éprouvent alors aucun scrupule à faire poursuivre la tribu coupable et d'en faire massacrer tous les membres, hommes, veillards, femmes et enfants. C'est tout simplement de la férocité, et ces actes inhumains sont indignes d'une civilisation, mais il s'agit d'intérêts, et quoi qu'on

(1) Chanson indienne, pour piano. Op : 25.
Alphonse Leduc, éditeur, Paris.

leur fasse, les tribus sauvages, ne s'éteignent pas assez vite ! Voyons, Messieurs, ne soyez pas si âpres à la curée, et rappelez-vous que ces sauvages, qui, après tout, furent les premiers propriétaires du pays, ont droit à un certain respect de votre part. Prenez garde que le mot de Monroë : « L'Amérique aux Américains », qui n'est patriotique que parce qu'il est souverainement égoïste, ne porte en ses flancs le premier principe de votre décadence de l'avenir ! Songez à l'empire romain qui périt pour s'être agrandi à force de despotisme et d'envahissement arbitraire, et faites taire vos convoitises en laissant le temps, ce grand destructeur, parfaire l'œuvre d'élimination que vous avez si bien commencée !

Le voyage de Niagara-Fall à Toronto, par bâteau à vapeur, est un émerveillement. On descend d'abord le Niagara, qui a une vague ressemblance avec le Rhin moins les vieux *Burgs*, et qui ajoute à ses beautés, l'avantage d'être une importante section de la frontière placée entre gouvernements qui n'ont pas toujours été amis.

Aimez-vous les monuments guerriers ? on en a mis partout. — Une colonne illustre l'endroit où, en 1812, eut lieu la bataille de Chipewa; une autre de la hauteur de cent vingt-six pieds, marque la place où tomba le général anglais Brock. A l'embouchure du fleuve, on salue un vieux vétéran de ces guerres Franco-Anglo-Américaines, le Fort-Niagara, ouvrage

militaire qui fut construit par les Français, occupé par les Anglais, et capturé par les Américains. Presque la fable de Bertrand et Raton. D'ailleurs à partir de ce moment où le navire entre dans le lac Ontario, je ne pourrai guère citer un nom qui ne se rattache incidemment à l'histoire de l'occupation française. Même ce lac ne garde-t-il pas le souvenir des expéditions de Cavellier de la Salle, qui le premier forma le projet d'unir, par une chaine de postes militaires, le Canada à la vallée du Mississipi? Du marquis de Nonville, qui avec un corps d'armée vint combattre sur ses bords quelques tribus hostiles et construire le Fort-Niagara ? En dehors du rôle *reflectant* qu'il joue dans nos annales, le lac Ontario a encore pour qualité d'être le plus connu des lacs américains. Fenimore Cooper, cet écrivain national, a puissamment aidé à sa popularité, en faisant de ses eaux le théâtre où viennent se dérouler quelques scènes de ses originales créations.

L'arrivée à Toronto par le lac présente quelques difficultés. La ville est construite sur une baie formée par un banc de sable, qui ne laisse le passage libre que sur une partie très-resserrée de son étendue. Ce point sur lequel s'élève un *Light-house* (Phare) s'appelle le détroit de Gibraltar. En avant du port, quelques *Wharfs* (Entrepôts) sont bâtis sur l'eau. Ces Wharfs sont tout simplement des docks appartenant aux gros négociants de la ville. Toronto, en langue

indienne, signifie lieu de réunion. En effet, c'était autrefois dans cette place que les chefs indiens se réunissaient, pour y fumer le calumet de paix ou de guerre. Dans l'espace de quatre-vingts ans le sauvage Toronto est devenu la vraie capitale anglaise du Canada. Cette ville du *High-Life*, compte actuellement 80,000 habitants, auxquels on peut ajouter l'appoint de deux ou trois régiments anglais, qui y sont casernés. Sous le nom de Lord Dalhousie, le gouvernement y siége, ce qui embellit la société de la présence de nombreux fonctionnaires, de distingués officiers. Les dames se font remarquer par une véritable élégance, et leur amour pour les choses mondaines. Les demoiselles vivent d'une façon assez indépendante et possèdent une grande désinvolture d'allure. Ces jeunes canadiennes sont généralement belles, et leurs *appearances* offrent comme un mélange de virilité physique et de faiblesse féminine; elles ont de la grâce sans mollesse, de la vivacité sans nerfs, de l'abandon sans laisser-aller. Ce ne sont pas des amazones : encore moins des vierges folles. Les figures sont fines, mais seraient loin d'être des modèles de Keepsake. Absence complète de la pâleur mélancolique des filles de la vieille Angleterre, impossibilité absolue de trouver le moindre sujet à ballade, dans ces tempéraments capables de se livrer au plaisir du patin par vingt degrés de froid, d'aller en *slace* (traineau) par quatre pieds de neige, et

d'assister pendant la même saison à autant de carnavals que l'on voudra. Ces carnavals sont les grandes fêtes de l'hiver, mais ne sont en rien comparables aux nôtres.

Voilà de quelle façon on procède au Canada. Au début de l'hiver, l'eau est amenée sous une grande barraque construite à peu de distance de la ville. Aux premiers froids cette eau gèle et présente la surface la plus lisse, la plus brillante qu'il soit possible d'imaginer.

Quand le carnaval commence, cette barraque est tendue de pavillons, des lustres sont suspendus et les bals ont lieu. La meilleure société s'y rend dans les costumes les plus riches et les plus variés. Aux accents d'un orchestre placé dans une tribune, les couples s'élancent *patins au pied*, et se mettent à exécuter les figures des *Lanciers* ou d'un quadrille français.

C'est un spectacle aussi étrange que féerique de voir ces danses sur une glace qui reflète le velours, la soie des costumes, les mille lumières des lustres. Ces *Skating-Ball*, ou bals de patineurs, durent quelquefois toute la nuit : il y règne une grande gaieté, mais pas de licence. Nonobstant l'opinion émise par Madame Ida Pfeiffer dans son second *Voyage autour du monde*, je dirai que les façons et le savoir-vivre existent beaucoup plus chez les Anglais du Canada, que chez les Américains du Nord.

Cette supériorité peut se remarquer jusque dans les habitations, dans les ameublements, dans le choix délicat de tout ce qui entre dans le *home*. Le respect que les Anglais ont toujours eu pour leur intérieur n'est que l'expression de leur *self-dignity* (dignité personnelle). Certainement leurs maisons ne s'ouvrent pas au premier venu, et même à ses premières visites le gentleman présenté sera accueilli sans grandes démonstrations sympathiques Mais est-ce parce que l'Anglais n'est pas banal, qu'on peut lui reprocher de méconnaître les lois de l'hospitalité !

Non ! sans contredit, la société anglaise du Canada appartient à une race plus cultivée, plus raffinée, que celle des Américains du Nord. En admettant qu'au premier coup-d'œil je ne m'en fûsse aperçu, la toilette et le décorum de nos auditeurs m'en aurait convaincu. A tous nos concerts les hommes viennent en habit et cravate blanche, les dames en coiffures et robes de soirée. Music-Hall, la charmante salle de concerts de Toronto, a toutes les apparences d'un salon de Picadilly, ou de Grosvenor-Square. Charmé de jouer devant un public distingué, j'annonce pour le second concert quelques morceaux de Chopin. Fiasco complet. Le froid le plus canadien accueille mes tentatives. Complètement désorienté, je consulte les journaux du lendemain et j'y lis sous différentes formes, cette appréciation :

« M. Kowalski nous a fait entendre certaines œuvres d'un homonyme de Chopin (Frédéric). Chaque production de ce nouveau compositeur qui malencontreusement porte un si glorieux nom, nous a fait regretter que M. Kowalski n'ait pas jugé à propos de nous donner du vrai Chopin (Frédéric). C'est une revanche à prendre. » Et comme je m'étonnais de ce malentendu près de M. Nordheimer, riche éditeur de la ville, voici les explications que ce *music-seller* voulut bien me fournir sur mon insuccès.

Dans les premières années de son séjour à Paris, Chopin avait eu pour élève un M. Johns, pianiste de Baltimore. C'était un exécutant d'une certaine valeur, mais dont le principal talent fut de copier Chopin, non-seulement pour les nuances, pour les doigts, mais encore dans sa manière de s'asseoir, de s'essuyer le front, de saluer, etc... Quand M. Johns revint en Amérique, il avait la conviction qu'il rapportait dans sa malle des œuvres inconnues du public américain, ce qui était vrai, et dans les doigts la véritable tradition de leur exécution, ce qui l'était moins. A peine arrivé M. Johns fit entendre ces morceaux, qui firent impression. Ce qui parut original au public, ce fut surtout les manières saccadées, les tics nerveux, les balancements de corps et les yeux noyés de l'élève de Chopin. Les amateurs ne doutèrent pas un instant que toute cette exubérance ne fût la véritable manière d'exécuter cette

musique, et s'appliquèrent plus à imiter cette danse de Saint-Guy, qu'à en rechercher le sentiment. Progressivement la tradition fut ainsi portée jusqu'aux confins de l'Amérique, et voilà pourquoi Chopin, interprété sans ces mouvements capricieux, sans cette fantaisie gymnastique, ne peut être compris par un public américain. Je ne pris pas ma revanche. Si en musique les Anglais ne font pas preuve d'un gout sûr, il n'en est pas de même pour tous les embellissements dont ils gratifient leurs villes. Il y a beaucoup de monuments à Toronto, et parmi les plus remarquables, je citerai : Le Parlement, la maison de fous, les deux cathédrales, anglaise et romaine, le collége. Nous quittons Toronto, pour nous rendre à Kingston. Encore cent soixante milles à parcourir. Le lac Ontario est la voie de communication que nous choisissons, et, hormis quelques steamboats que nous croisons dans ce voyage, rien de bien intéressant à relater ne vient se placer dans l'angle obtus produit par le ciel, l'eau, et notre rayon visuel.

Kingston s'appelait autrefois Frontenac, du nom d'un des premiers et vaillants gouverneurs du Canada, et, comme dans toutes les villes fondées par les Français, ce nom avait été primitivement donné à un fort qui défendait l'établissement.

En 1762, les Anglais s'en emparèrent, et se hâtèrent de la débaptiser. Aujourd'hui on ne trouve

le souvenir de l'occupation française que dans les ruines de ce fort et de quelques autres ouvrages militaires. La population est anglaise et ne compte plus qu'un petit nombre des anciens maîtres du pays. La ville est modeste, mais elle n'en est pas moins charmante. Les rues sont larges, bien tracées, les promenades sont plantées d'arbres séculaires. Un seul bâtiment mérite une mention, c'est l'Hôtel-de-Ville. Sa salle d'honneur, dans laquelle nos concerts ont lieu, est la plus belle que nous ayons rencontrée jusqu'à maintenant. Elle est ornée de portraits, en pied, des maires de la ville. Les plus anciens d'entre ces magistrats urbains, ont cette bonne figure à expression honnête, mais non dépourvue de finesse, qui semble être le *facies* officiel du Tiers-Etat; ce sont les Français, puis viennent les Anglais, au type sévère, aux lèvres minces, signe irrécusable de dignité, mais aussi de sécheresse d'âme.

Des fenêtres de cette salle, on a vue sur le port, qui est assez mouvementé. Les bateaux sont pour la plupart des chalands, car des navires d'un fort tonnage ne trouveraient pas assez d'eau. Le transit des marchandises envoyées de Kingston aux Etats-Unis se fait par Oswego, ville américaine située de l'autre côté du lac Ontario, et qui est desservie par une branche du chemin de fer de New-York-Central.

En dehors de ses richesses en minéraux, le Canada a une agriculture florissante qui produit en

grande quantité du blé, de l'avoine, du maïs, du sarrazin, et autres *végétables*. Dans certaines parties du Haut-Canada, le tabac est cultivé avec succès. Les conditions atmosphériques ne sont pas les mêmes pour les deux provinces. Le climat du Bas-Canada est plus rude, et souvent le froid atteint 30 degrés au-dessous de *zéro*. Les chaleurs ne commencent guère que vers la fin de juillet et la terre est si fertile qu'en six semaines les récoltes arrivent à maturité. Autrefois les principaux objets d'exportation étaient les fourrures que les Indiens apportaient dans les villes; mais, depuis, les productions du sol se sont accrues dans de si grandes proportions, que les grains représentent actuellement la principale base du commerce canadien. On calcule que le Canada produit annuellement, en blé, environ 30,000,000 de barils. L'Angleterre affectionne particulièrement sa colonie, et le lui prouve en lui envoyant une immense quantité de ses produits manufacturés, en laine, coton, fers, etc. En revanche et en libre-échangiste, elle a su établir, à l'égard de l'exportation, des tarifs assez *défensifs*, pour que la masse des marchandises canadiennes ne puisse s'écouler aisément que par le chemin du Saint-Laurent à l'Atlantique, et de là à Liverpool.

On l'a souvent dit, les Anglais sont les premiers colons du monde. Et pourquoi? C'est qu'ils savent rendre leurs colonies productives, en créant des voies

de communications, en établissant des lignes de chemins de fer et des bateaux à vapeur. La race anglo-saxonne a pour principale qualité la tenacité, et s'il est aisé d'en trouver les preuves dans son histoire, les possessions qu'elles a envahies en montrent les effets. En 1850, on ne connaissait au Canada que deux petites lignes ferrées, actuellement il y en a seize, dont la principale est le *Grand Trunk* qui parcourt six cents lieues. Les canaux sont innombrables, chose peu singulière dans ce pays de chutes et de rapides. La poste et la télégraphie fonctionnent dans toutes les parties du Dominion.

Uniformément taxée, une dépêche pour un franc, une lettre pour cinq *cents*, franchira six ou sept cents lieues.

Aidés par la force du courant, les nombreux steamboats du Saint-Laurent rivalisent de vitesse avec les chemins de fer, et transportent un nombre considérable de passagers. Leurs prix sont peu élevés et en ce moment où nous nous dirigeons sur Ogdensburg, ville américaine, qui est à quarante lieues de distance, le *Cashier-man*, (homme de caisse) nous réclame cinq francs par place. Cette modicité n'exclut pas le comfort, et ces bateaux, comme aménagement, sont frères, ou au moins cousins-germains des merveilleux paquebots de l'Hudson.

Trois lieues au-dessous de Kingston nous entrons dans le Saint-Laurent, modeste fleuve qui n'a que

cinq cents lieues de longueur. Le Saint-Laurent! Combien de fois en lisant certaines de ses descriptions, avais-je eu le désir de le visiter? Même sur les bancs du collége, alors que le professeur, traitant incidemment du Canada, venait à prononcer son nom, quels rêves n'éveillait-il pas dans mon imagination enfantine? Il me semblait que je voyais une rivière immense, aux flots irrités, et seulement sillonnée par les pirogues des Indiens. Je me représentais ces Indiens avec le costume du sauvage du Café des Aveugles, des plumes de toutes couleurs fixées sur un diadème incrusté de pierreries, anneaux d'or sous le nez, chevelures suspendues à la ceinture. Tout cela n'était qu'un songe, et si un Indien, même un grand chef, osait encore aujourd'hui se montrer court vêtu devant ces respectables *misses* du Canada, si, par force de l'habitude, il se laissait aller jusqu'à scalper un blanc, nul doute qu'il serait appréhendé au corps et coffré par le premier policeman venu. Je ne verrai donc pas de véritables sauvages, mais je me console en regardant le spectacle qui se déroule sous mes yeux.

A l'entrée du Saint-Laurent commencent les mille Iles. Elles s'étendent sur une longueur de cent milles et sont de toute forme. L'île Wolff, qui se trouve à l'embouchure du fleuve, a trente lieues de tour. La plupart sont couvertes d'une puissante végétation, quelques-unes pourtant ne présentent qu'une sur-

face rocheuse. Nous passons au milieu de ces îles comme feraient des promeneurs dans un jardin anglais. Les allées sont formées par les canaux de la rivière. Par instants nous sommes resserrés entre deux îles; dans d'autres moments nous débouchons dans un lac, dont les rives sont imperceptibles. Toutes ces variétés d'effets, ces transformations successives, donnent au Saint-Laurent une beauté originale et unique. — Quel cataclysme a-t-il fallu pour qu'un paysage aussi anormal se soit produit dans la nature! Pour diriger son navire, au milieu d'un pareil labyrinthe, le capitaine possède-t-il donc un morceau du fil d'Ariane? Les passagers seraient bien embarrassés d'indiquer dans quel sens se porte la rivière. A l'avant, à l'arrière, sur les côtés, des îles et encore des îles. Elles semblent émerger du fleuve. Les mille îles, le titre est modeste, et je penche fort pour le nombre de quinze cents.

Après avoir dépassé l'île de Gore et l'île Welesley, qui, comme grandeur, le cèdent de très-peu à l'île Wolff, il est nuit quand nous arrivons à Ogdensburg; je remets donc au lendemain le plaisir d'en décrire les beautés. . . . .

. . . .

. . . . Le jour est levé, mais j'ai eu tort de parler des beautés d'Ogdensburg, car je m'aperçois que si je me laissais aller à une description, je tomberais infailliblement dans des redites qui fatigueraient le

lecteur. Toujours des rues tirées au cordeau, des maisons aussi hautes les unes que les autres; même régularité, même absence de charme pour un artiste.

C'est dans les environs de cette ville que l'on trouve encore les ruines d'un fort de la Présentation, qui fut construit en 1741 pour protéger une mission fondée par l'abbé François Picquet, surnommé l'apôtre des Iroquois. Un habitant de la ville a conservé la première pierre de ce fort, sur laquelle on lit distinctement cette inscription :

In nomine ✝ Dei omnipotentis
Huic habitationi initia dedit
Frans. Picquet. 1749.

J'éprouve un grand plaisir à rencontrer en Amérique tous ces vestiges de notre histoire passée; ce sont des souvenirs qui, au milieu de ce peuple étranger, viennent nous rappeler la patrie absente; c'est un langage silencieux qui remue le cœur et parle à l'esprit. Les missionnaires qui passaient au Canada, avaient à exécuter un mandat aussi politique que religieux. Il s'agissait de faire des Indiens, non-seulement des enfants du Christ, mais encore des fidèles alliés. L'un de ces missionnaires, le P. Marquette, fut un des premiers et des plus courageux explorateurs du pays. C'est lui qui, en 1671, commença le premier établissement européen fondé sur la première partie qui séparait le lac Michigan du

lac Supérieur. « Ainsi, observe un auteur américain, le zèle religieux des Français avait porté la croix sur les bords du Saut-Sainte-Marie et sur les confins du lac Supérieur, d'où elle regardait déjà la terre des Sioux, dans la vallée du Mississipi, cinq ans avant qu'Elliot, de la Nouvelle-Angleterre, eût seulement adressé une parole aux Indiens qui étaient à six milles du hâvre de Boston. »

On ne peut que s'émerveiller des efforts vraiment patriotiques de ces religieux, qui puisaient leur force dans une sincère croyance, basée sur l'esprit de détachement. Prêcher la charité est une bonne œuvre, mais la mettre en pratique produit encore un meilleur résultat.

Pendant que je suis à Ogdensburg, il m'est donné de voir une cérémonie de Quakers, aussi des religieux ceux-là, mais d'une espèce particulière. Déterminer exactement quel est aujourd'hui le véritable culte des Quakers, est chose difficile, car de nouvelles branches dissidentes sont venues s'adjoindre aux premières, et certaines de ces branches ont acquis plus d'importance que n'en avait la souche-mère. Pourtant on peut dire que sans s'écarter beaucoup des vérités du Christianisme, se tenant à la lettre même de la Bible, ces sectes ont quelques points de ressemblance avec la religion protestante. Les Quakers croient qu'une lumière personnifiant le Saint-Esprit, et émanant de Jésus-Christ, éclaire chaque homme.

L'homme qui a le bonheur de la posséder doit se soumettre à ses volontés et à la direction que l'Esprit imprime à ses idées ou à ses actions. L'Esprit-Saint manifeste aussi ses volontés en choisissant ses prédicateurs, aussi bien parmi les pauvres et les ignorants que parmi les riches et les lettrés. Celui qui se sent illuminé est libre d'exercer les fonctions de prédicateur. Elles ne sont pas rémunérées, puisque ce don a été transmis gratuitement. D'ailleurs ce culte est éminemment simple et économique. Les temples des Quakers sont complètements dépourvus d'autels, de chaises, d'orgues. A leurs cérémonies, quand un des assistants se sent imprégné de l'Esprit-Saint il fait de sa place un sermon. Plusieurs sermons peuvent être entendus dans la même séance, mais il arrive parfois que, l'Esprit-Saint n'inspirant personne, l'assemblée se sépare après avoir vainement attendu cette manifestation. Tout est rigide chez le Quaker, son maintien, son habillement et surtout sa coiffure qu'il ne quitte jamais. Il fuit le plaisir et se montre indigné d'entendre parler de spectacles, de danses, de fêtes mondaines. Il ne connaît que la vie d'intérieur, et les austères distractions qui consistent à lire la Bible en famille, après le frugal repas du soir. Leur religion les empêche d'être soldats et pendant les guerres de l'indépendance ils ne servaient ordinairement que d'intermédiaires entre les belligérants. Il

va sans dire qu'aucun de ces frères *Jonathan* ne vient nous entendre. A propos de nos concerts, disons que le premier offre une étrange particularité.

La salle d'Ogdensburg est près du port, et, par un hasard malheureux, un bateau à vapeur éprouvant sans doute quelque peine à y entrer se met à siffler, avec une persistance qui finit par répandre le désordre dans notre programme. Les chanteurs abordent courageusement la difficulté, non sans souffrir de la discordance qui en résulte. Mon tour arrive, je prélude au piano, mais le sifflet de retentir avec une nouvelle force. Sans perdre contenance, jugeant que le sifflet donne un si bémol, il me vient à la pensée d'exécuter dans le ton de mi bémol, le galop célèbre, l'*Express-train*. Le départ du train, sa marche progressive en vitesse y sont parfaitement imités, et comme s'il y eût entente entre nous deux, le sifflet du bateau vient me prêter son concours, en jouant sa partie avec une mesure étonnante. Les Américains comprennent et me font une ovation. M. Werner, le violoncelliste, avec le calme hollandais qui le caractérise, se fait entendre aussi dans une nouvelle manière. A chaque coup de sifflet il lève son archet, et ne reprend que quand le bruit a cessé. Le public ne bronche pas, et applaudit ces morceaux en *vingt-cinq pauses*.

CHAPITRE XXVI.

Départ pour Montréal. -- Le Long-Saut. -- Le lac Saint-François. -- Les rapides du Coteau, des Cèdres, des Cascades. -- Lac Saint-Louis. -- Victoria Bridge. -- Un maître d'hôtel.

Nous partons d'Ogdensburg pour Montréal, sans accorder qu'une mince attention à Prescott, petite ville située sur le bord canadien, et vis à-vis d'Ogdensburg. D'ailleurs le steamboat sur lequel nous sommes montés file avec une vitesse qui ne nous permet guère de regarder longtemps le même point. Entre Ogdensburg et Montréal, les rapides se succèdent, et bien avant qu'on ne les ait rencontrés, le courant en subit les effets. L'île aux Galops et l'île d'Ogdens sont proches! Ces sont les premiers, et deux des plus terribles rapides du Saint-Laurent. Le dernier a huit milles de longueur. Quand on entre dans ce rapide, si ce n'était la vélocité du mouvement, il serait bien difficile de remarquer une différence d'aspect, avec les autres points de la rivière. Mais bientôt on rencontre une île qui sépare le fleuve en deux bras, l'eau se précipite avec violence dans ces deux canaux, et vraiment, en voyant cette accélération de vitesse, et les sapins de la rive fuir d'une manière fantastique, l'impression qu'on ressent

est profonde. En arrivant au bout de l'île, les deux bras en se réunissant produisent une commotion, qui se détermine en vagues écumantes, en bouillonnements, en tourbillons.

L'eau saute sur le bateau, et il faut une véritable énergie pour rester sur le pont. Pour mieux voir le spectacle, quelques voyageurs se tiennent à l'avant, les mains convulsivement serrées à des cordes ou au plat-bord. Les personnes qui n'ont pas eu le courage de venir sur le pont regardent la scène derrière les carreaux du salon intérieur. Chacun a un air anxieux et semble oppressé. Tout n'est pas fini, car voilà des brisants dont les cimes blanchissantes annoncent le danger.

Le bateau, poussé par une force irrésistible, s'incline sur les côtés, va d'une rive à l'autre, plonge de l'avant, et franchit ainsi sans avaries et sans chocs la dangereuse passe de Croyles. On a le temps de voir sur les brisants, quelques épaves de bateaux moins heureux que nous dans leur traversée. Que deviennent les malheureux voyageurs qui font naufrage dans ces rapides? Pour le meilleur nageur c'est une mort lente, mais inévitable. Comment prêter secours à un homme entrainé par un courant qui a une force de vingt-huit nœuds à l'heure! Les instants de répit sont courts et nous retrouvons de nouveaux rapides au Long-Saut et à l'île de Cornwall. Mais déjà le courage s'est raffermi et

c'est presqu'en souriant qu'on aborde cette deuxième épreuve. On s'occupe même du paysage, qui est fort beau et d'une couleur originale. Sur les rives sont des forêts qui ont l'air d'être les frontières de l'infini. Leur sombre feuillage encadre bien les scènes terribles de ce fleuve tourmenté. Les îles couvertes d'une puissante et verdoyante végétation viennent faire opposition à ces tons un peu sévères. L'île de Cornwall devant laquelle nous passons émergeant ainsi de ces eaux tumultueuses rappelle — comme dit Byron — « Iris assise au milieu d'une infernale scène, comme l'Espérance sur un lit de mort. Tout ce qui l'entoure est déchiré par les flots furieux, et pourtant son visage conserve une expression calme et souriante. D'une manière sereine, elle porte au loin le rayonnement de ses brillantes couleurs, ressemblant, au milieu de cette scène de torture, à l'amour contemplant la Folie, avec une inaltérable douceur. » Ces rapides franchis, la rivière se calme peu à peu, et abandonne ses airs de colère. Nous entrons dans le lac Saint-François, qui n'est à vrai dire qu'un élargissement du Saint-Laurent.

Les rives s'éloignent à perte de vue, quitte à se resserrer quelques instants plus tard. Maintenant que nous voguons si doucement, quel serait le passager assez *rancunier* pour oser se rappeler les secousses d'il y a quelques minutes? Il n'est certainement pas

parmi nous, et dans cet oubli des choses passées, dans cette soif d'émotions nouvelles, je pourrais trouver une comparaison avec la vie. Les dures expériences qu'il a faites empêchent-elles l'homme d'être attiré par les mêmes séductions, et après avoir franchi des abîmes et conquis le calme et la tranquillité, ne se prend-t-il pas à désirer de nouvelles épreuves, de nouvelles luttes? Ce lac Saint-François est pourtant charmant avec ce soleil qui vient briser ses rayons sur sa surface unie et miroitante! Seuls, en ce moment, les mauves et les goëlands viennent troubler son repos, en effleurant ses eaux limpides du bout de leurs blanches ailes. Les rives qui le bordent sont couvertes d'arbres géants, et sur le haut des rochers escarpés se dressent quelques maisons de cultivateurs. Les champs présentent leur manteau d'Arlequin, et le seul bruit que l'oreille perçoit dans cette immobilité, est le tintement d'une cloche, dont les sons affaiblis ont peine à arriver jusqu'à nous.

Heureux celui qui passe sa vie devant un pareil tableau! Heureux le laboureur, ce fils de la nature, qui n'a pour ambition que le produit d'une belle récolte, comme désirs qu'une goutte d'eau ou un rayon de soleil! Mais l'homme de la grande civilisation doit dédaigner la pure jouissance des biens que la nature lui offrent si généreusement, et préférer au calme de la vie primitive, le trouble et les

chagrins d'une existence qui s'épuise en efforts souvent stériles !

Au milieu du lac Saint-François, le steamboat s'arrête à la rivière au Baudet, pour y prendre un pilote. Après quelques minutes d'attente, nous voyons un Indien s'élancer de la rive, dans un canot détaché du navire. Les rameurs font force de rames, en un clin-d'œil l'ex-sauvage est sur le pont. Il parait avoir une soixantaine d'années et posséder, malgré son âge, une agilité surprenante. Sans perdre une seconde en démonstration d'aucun genre, il se saisit du gouvernail qui est placé en tête du steamboat. Ne se préoccupant le moindrement d'être l'objet de la curiosité générale, son regard ne se détourne pas du point qu'il fixe. Aidé de quatre hommes (sans caporal), qui obéissent au moindre de ses signes, il manie le gouvernail en marin expert.

Il paraît que nous avons devant nous trois rapides, réputés comme très-dangereux, et le capitaine, en déclinant toute responsabilité, nous persuade qu'il n'y a que la main d'un sauvage qui puisse nous faire franchir un si mauvais pas. Notre existence est dans les mains de cet Iroquois. S'il allait, dans une rage vengeresse, nous offrir en holocauste à son grand manitou ! Brou ! Quel plongeon expiatoire nous ferions !

Espérons que ses appétits sanguinaires ne se réveilleront pas aujourd'hui, et qu'il attendra un

bateau plus complet. . . . .
. . . .

Vous dirai-je, cher lecteur, que j'ai vu les rapides du Côteau, des Cèdres, des Cascades? Non. Pendant que nous accomplissions ce voyage, il me semblait que le paysage tournoyait devant mes yeux. Dans mon vertige, j'ai pourtant cru apercevoir des rochers dont les pointes allaient s'enfoncer dans les flancs du navire, entendre deux ou trois détonations sourdes, comme si nous avions touché, et assister à une danse d'Indiens, qui aiguisaient leurs couteaux en jetant des regards de convoitise, sur ma chevelure. Tout cela n'était qu'un leurre de mon imagination, puisqu'en ce moment où nous débouchons dans le lac Saint-Louis, je me retrouve assis à la même place, avec mes habits aussi secs et ma chevelure dans la même symétrie. Mais pourquoi ces Indiens? Je suppose qu'à un moment critique, mon regard se sera instinctivement porté sur le pilote et que l'expression de sa physionomie m'aura donné ce cauchemar.

Nous approchons de Montréal et la preuve c'est que les voyageurs se montrent du doigt des montagnes au pied desquelles fût construite l'ancienne Hochelaga des Indiens.

Avant d'arriver au port, nous avons encore une

trentaine de milles à parcourir, ce qui nous permet de contempler l'Ile des Sœurs, qui est la propriété d'une communauté religieuse, établie à Montréal depuis deux siècles. Un couvent est construit sur cette île, et j'avoue que pour ce genre de retraite, l'endroit est merveilleusement choisi. L'œil des recluses ne peut percevoir que des roches moussues, l'eau du lac et l'azur du ciel. Magnifique invitation au recueillement!

Après nous avoir fait danser un peu sur les rapides de Lachine, qui furent causes du premier insuccès qui arrêta la course d'exploration de Jacques Cartier — les canaux n'existaient pas encore —, notre pilote indien dans son langage inarticulé nous dit adieu. *Good-bye ! Good-bye !* bon pilote !

Pour débarquer à Montréal, il faut passer sous le « *Victoria Tubular Bridge* » un chef-d'œuvre unique dans le monde entier. Ce pont, qui est surmonté d'une galerie tubulaire sous laquelle passe le chemin de fer, fut inauguré en 1860 par le prince de Galles. Il a deux milles de longueur, et excepté ses vingt-huit piles qui sont en pierre, sa charpente est toute en fer. Il est aussi solide qu'il est long, car sur le Saint-Laurent la débâcle des glaces doit posséder une puissance de démolition, qu'une résistance ordinaire ne vaincrait pas.

Derrière le pont, Montréal se dévoile à nos yeux dans toute sa splendeur. Joli port, rempli de ba-

teaux, quais en pierre de taille. Je ne sais pourquoi, je songe en les voyant aux Chartrons de Bordeaux. Nombreux cabs pour les voyageurs.

Nous sautons dans une de ces voitures. *Very fast! very fast! to St-James's hotel.* Ce n'était pas nécessaire de recommander la vitesse à notre *coachman;* il a un cheval qui file comme..... les Parques.

A notre arrivée à l'hôtel, un petit Monsieur, rouge de teint, anneaux aux oreilles, s'avance vers nous le sourire sur les lèvres.

— *Will you one or two rooms, sir ?*

— *Uone onelé, Seur.*

A cet Anglais prononcé à la manière française, le petit Monsieur change d'organe, et avec un accent bas-normand impossible à rendre :

— Baptiste préparez le 128 pour Monsieur !

— Il n'y a pas à s'y tromper, vous êtes Français, lui dis-je.

— Canadien-Français, enfant de Québec, et un des propriétaires de l'hôtel, fut sa réponse.

— Oh ! donnez-moi votre main, il y a si longtemps que je n'ai vu un Français.

Et nous voilà nous serrant les mains comme de vieilles connaissances, à tel point que quand je rentre en possession de mes phalanges, elles en sont toutes meurtries. C'est égal, c'est bon de rencontrer un compatriote ! A St-James's hôtel, je trouve un bon gîte, un bon souper et..... le sommeil. Notre hôte

nous accable de soins, de prévenances. Ah! le bon petit homme avec ses anneaux d'or!

Avant d'aller plus loin dans la description de Montréal, je dois parler de l'ancienne ville française; il sera toujours temps de rappeler qu'elle est devenue anglaise.

Dans sa première période, Montréal fut d'abord la propriété des cent associés, qui constituaient la marine marchande. Ces traitants, comme on les appelaient alors, arrivèrent dans la colonie, avec les premières expéditions françaises et mirent toute leur énergie à établir la prospérité commerciale du Canada. En 1642, il y avait quelques maisons bâties, défendues contre les attaques des Iroquois par quelques palissades en bois. Dans la même année la ville fut bénie et nommée Ville-Marie ou Marianopolis, par le supérieur des Jésuites. Pendant les premiers temps de la colonisation il y eût des combats sans nombre entre les habitants et les Indiens. Les Hurons étaient les alliés des Français. De crainte d'être surpris, les colons, comme les reconstructeurs de Jérusalem labouraient avec des armes dans leurs mains. Montréal, dont les défenses devenaient de plus en plus fortes, leur servait de forteresse. Enfin des renforts qui arrivèrent en 1653 obligèrent les Indiens à traiter, et le calme régna quelque temps dans la colonie. Le commerce des pelleteries était très-grand et représentait le trafic

spécial de Montréal. Des rapports commerciaux s'établirent entre les Français et les Indiens, et les missionnaires furent les auteurs de ce rapprochement. Mais il y en eut plusieurs de scalpés, ce qui ralluma de nouvelles guerres de représailles. Dans l'intervalle de ces guerres, les voyages d'exploration continuaient et certains missionnaires faisaient des découvertes très-importantes. Le projet des Français, dont on attribue la première idée à l'amiral Coligny, était de coloniser tout le pays compris du Saint-Laurent au Pacifique, et des sources du Mississipi au golfe du Mexique. Les frontières étaient bien trouvées et quand on réfléchit qu'avec un peu d'aide de la part du gouvernement ce résultat pouvait être atteint, on déplore la triste indifférence dont la métropole fit toujours preuve, pour les questions qui touchaient à l'avenir de cette colonie.

Le P. Marquette, dont nous avons déjà parlé, poussa ses voyages jusqu'aux bouches du Mississipi, le grand-père des eaux. Mais il n'osa pas aller plus loin et revint vers le lac Michigan, où, peu de temps après, il mourut.

Enflammé d'ardeur à la nouvelle de cette découverte, Cavelier de la Salle résolut de la compléter, dans l'espoir de trouver une route nouvelle pour la Chine. Le Gouvernement lui donna trois navires pour découvrir les fameuses bouches. Il atteignit ce résultat en 1681, mais comme ces endroits étaient

déserts, il fût obligé de revenir sur ses pas. Enfin, en 1682, il partit de nouveau et, procédant lentement, s'arrêtant à la bouche de chaque tributaire, faisant des recherches dans les endroits voisins, il finit par gagner une des bouches de la grande rivière. Descendant alors le Mississipi jusqu'au golfe du Mexique, De la Salle prit possession du pays en le nommant Louisiane, en souvenir du nom de son roi. Pauvre Cavelier de la Salle, il devait mourir assassiné par ceux-là même qui avaient été ses compagnons d'exploration, et qu'il avait associés à son œuvre glorieuse !

Mais déjà les Anglais luttaient sourdement contre l'établissement de la colonie, et tout en protestant de leurs sentiments amicaux pour les Français, ils ne laissaient échapper aucune occasion d'exciter les Indiens contre eux. Cette politique eut pour résultat de déchaîner sur Montréal une horde d'Iroquois, qui, dans une attaque de nuit, surprirent la ville et y firent un carnage épouvantable. Plus de mille personnes furent massacrées ou brûlées. L'ineptie du gouverneur actuel avait beaucoup aidé à la perpétration de ce forfait.

Le comte de Frontenac, qui vint le remplacer la même année du massacre, résolut de prendre une revanche. Au milieu de l'hiver 1689-90, il fit surprendre et incendier la petite ville de Schenectady, située à peu de distance d'Albany. Un grand nom-

bre d'Anglais périrent dans le massacre. Triste effet des représailles ! Une guerre à outrance devenait donc inévitable entre les Anglais et les Français. Elle commença en 1690, et jusqu'en 1760, ce ne fût qu'une suite de combats qui devait se terminer par le honteux traité signé à Versailles en 1763. Par ce traité, la France cédait à la Grande-Bretagne, entre autres territoires, le Canada et toutes les îles du golfe Saint-Laurent, sauf les îles de Saint-Pierre et Miquelon, et l'Espagne héritait de la Louisiane !

A cette triste époque, Montréal devint la vraie capitale du Canada, et le centre du gouvernement anglais. Déjà de grands établissements avaient été fondés dans cette ville par les Français ; entr'autres l'Hôtel-Dieu par Madame de Bullion, le Séminaire par les Sulpiciens de Paris. Quoique beaucoup plus nombreux, les Français durent se soumettre à cette oligarchie triomphante, ne pouvant plus combattre par les armes, ils voulurent au moins l'emporter dans les luttes pacifiques de l'agriculture. L'excellente qualité des terres du Bas-Canada assurait la richesse aux fermiers intelligents. Tandis que l'émigration anglaise, composée principalement de commerçants, peuplait les villes, les familles des colons français devenaient plus nombreuses, et s'emparaient du pays par le défrichement. De tous côtés les hameaux surgissaient, et l'Eglise, tenant avec fermeté la croix, qui était devenue le signe de rallie-

ment des colons, comprit qu'il était de son devoir, de son patriotisme, de grouper autour d'elle tous ces peuples, et de prendre l'initiative d'une ligue de résistance à l'envahissement anglo-saxon, en prêchant aux Canadiens-Français, la conservation de leur nationalité. Ses efforts furent couronnés de succès, car, malgré un siècle d'occupation anglaise, Montréal est restée française, et ses campagnes auraient autant de difficultés à comprendre le langage d'un sujet britannique, que l'idiôme d'un Indien de la tribu des Pieds-Noirs.

Pour un voyageur qui ne verrait que la surface des choses, la ville paraîtrait anglaise, et cela à cause de la langue anglaise qui est généralement adoptée pour les affaires. Mais s'il visitait les bas-quartiers, il verrait que la population, celle qui constitue le nombre, est purement française.

Dans le centre, sont les banques, les grandes administrations, le haut commerce, et tous ces quartiers forment la partie neuve.

Les rues sont larges ; les maisons possèdent ce style particulier qui consiste à mettre devant la demeure une grille comme défense de l'intérieur, un perron qui prouve que l'on ne vit pas terre-à-terre, et des fenêtres sans jalousies percées régulièrement. Toutes ces pratiques créations sont l'œuvre des Anglais. Mais l'édification des plus beaux monuments appartient aux Français. Parmi eux, on doit admi-

rer la cathédrale catholique, construite en granit et dans le style de Notre-Dame-de-Paris. Elle peut contenir quinze mille personnes. C'est avec la plus grande pompe que les fêtes religieuses sont célébrées à cet évêché. Le développement du chœur permet à plus de deux cents enfants et séminaristes de manœuvrer, et cela sans qu'on puisse savoir d'où le commandement peut leur arriver. Dans la tribune du fond se placent les chanteurs. Ils sont presque une centaine. Le maître de chapelle, un abbé, dont je ne me rappelle plus le nom, dirige avec habileté cette masse chorale. Au milieu des hymnes chantées en plain-chant grégorien, on entend des œuvres de Chérubini, de Dietsch, de Niedermeyer, exécutées avec la plus grande perfection. L'orgue est très-ancien et offre dans sa construction une particularité bizarre. Pendant que le buffet se trouve placé contre le mur du fond, sa console, posée dans le milieu de la tribune, s'en trouve éloignée d'une dizaine de mètres. Quand il accompagne, et pour que l'ensemble soit satisfaisant, l'organiste doit toujours jouer sa partie, un temps avant l'attaque des chanteurs. Singulière anomalie !

Après la cathédrale, — c'est l'église des Jésuites qui attire le plus de visiteurs. La richesse de ce monument, les innombrables sculptures, les dorures, les tableaux, rappellent le luxe de Saint-Pierre de Rome. — Les Jésuites du Canada sont très-riches,

et il n'y a rien d'étonnant à cela. Arrivés au Canada, au début de la colonisation, ils comprirent l'avenir qui était réservé à ce pays, et ils acquirent des propriétés immenses. Chacun connaît leur système de propagande, et le terrain sur lequel ils manœuvraient leur était singulièrement propice. Tout cela devait donner des fruits. C'est pourquoi à l'heure qu'il est, les Jésuites, après bien des persécutions et des bannissements, représentent encore la communauté religieuse la plus puissante au Canada. Mais s'il me fallait citer toutes les églises de Montréal, je n'en finirais pas, car elles sont fort nombreuses. Parmi les autres monuments on remarque une bourse et une banque qui sont construites dans un grand style. Dans les bas-quartiers de la ville, ou partie française, les rues sont droites, et les maisons n'ont pas cette uniformité d'apparence, qu'on observe généralement dans les villes anglaises. L'on voit que plusieurs peuples ont apporté dans cette ville leurs mœurs, et les habitudes de leur nationalité. Montréal est une ville spéciale, très-remarquable par sa situation, et son caractère. Adossée au mont Hochelaga, sur les flancs et les hauteurs duquel des ravissants cottages sont construits, le Saint-Laurent, ce fleuve splendide, vient à ses pieds dérouler ses eaux.

De l'autre côté du fleuve, ce sont les plaines immenses du Vermont; de ce côté, les collines bien

cultivées et plantureuses du Canada. Dans la ville beaucoup de mouvement; des voitures et des chariots se croisant en tous sens. La rapidité des chevaux est curieuse, et il n'est pas rare de voir une charette l'emporter de vitesse sur le plus brillant équipage. Il y a longtemps que je remarque la qualité des chevaux canadiens. Ils ont une forme spéciale, une hauteur plutôt moyenne que grande, et je ne saurai trop à quelle race européenne les comparer. La tête est celle des chevaux normands, les jambes sont fines et nerveuses, le corps robuste et souple, la robe plutôt terne que brillante. Ces chevaux ne sont que le résultat d'anciennes importations françaises et anglaises et de croisements qui s'opérèrent entre les deux races. Comme tous les chevaux de montagne, les chevaux canadiens ont le pied sûr, et sont généralement sobres. Ils sont plus appréciés comme chevaux de selle que pour l'attelage. Le goût du cheval est très prononcé chez les habitants du Canada, et dans chaque province, il y a des courses annuelles qui sont très-suivies.

La jeune fille anglaise naît amazone et on pourrait dire que c'est à cheval que se passent les premières pages de son existence. N'est-ce pas dans une de ces cavalcades, qui sont les vrais plaisirs des canadiennes, qu'elle a vu celui qui fait battre son cœur? Et dans l'épaisseur des bois, la bride nonchalamment tenue, n'est-ce pas encore à cheval, qu'auront

lieu ces conversations intimes, dans lesquelles deux cœurs finissent par se mettre au même diapason ? L'amour sera alors le chef d'orchestre, et tous ces murmures, — mélange de chants d'oiseaux et de bruissements de feuilles, — ne seront que l'accompagnement d'une mélodie, dont l'âme conserve les accents s'en pouvoir en garder l'exact souvenir.

Et comme les promenades autour de Montréal sont propices à ces tendres épanchements ! Nous recommandons tout particulièrement la route qui part de Montréal et qui contourne la montagne Hochelaga. Au-dessus de cette route les arbres font des arceaux de verdure, qui empêchent même le soleil d'être indiscret. Du haut de la montagne la vue est splendide, et bien digne de vous plonger dans la plus admirative contemplation. L'œil perçoit le Saint-Laurent jusqu'au lac Saint-François et la rivière d'Ottawa jusqu'au village indien des Deux-Montagnes. D'un autre côté de l'horizon, c'est le lac Champlain et le lac Saint-Pierre, un élargissement du fleuve, dix lieues au-dessous de Montréal. Comme pour gagner le faîte de cette montagne il a fallu monter pendant deux heures, il est bien juste que le retour ne soit qu'une descente. C'est ce qui arrive, et en peu de temps on regagne Montréal.

Maintenant que cette promenade est accomplie, qu'on me permette de donner quelques détails sur nos concerts. C'est dans la salle Saint-Patrick qu'ils

ont lieu. Qu'est-ce que cela me fait? pourra dire un lecteur grincheux. Oui, mais cette salle a une certaine réputation due à un fait qu'il est bon de relater, et que je ne voulais pas omettre. Il paraît qu'il y a quelques années, au milieu d'un concert, le plafond de la salle s'effondra et vint tomber sur le public. Depuis ce temps, les dilettantes qui osent encore aller dans cette salle écouter de la musique, passent dans la ville pour des téméraires auxquels la vie est indifférente.

A nos concerts, il me sembla qu'une notable partie des cerveaux brûlés qui composaient notre auditoire, écoutaient la musique les yeux levés au ciel. Etait-ce un effet de recueillement ou seulement pour se renseigner sur la solidité dudit plafond? Mystère qui restera inexpliqué comme une foule d'autres particularités.

Notre dernier concert est donné au bénéfice des incendiés du Saguenay, victimes très-intéressantes, il est vrai, mais qui sont aussi dignes de notre pitié, que justiciables de notre critique.

Nous avons déjà dit dans de précédents chapitres qu'en Amérique il existait une singulière manière de défricher les terres. On allume un incendie dans les bois, et bientôt le feu fait table rase d'une végétation trop encombrante pour l'agriculture. Système adopté par les Colons franco-canadiens, et qui amène souvent dans la colonie des malheurs épouvantables.

Dans ce dernier sinistre, le feu n'avait plus connu de limites. Poussé par un vent violent il s'était propagé dans des endroits déjà habités et avait brûlé hommes, femmes, chevaux et fermes. Et après avoir fait quelques centaines de victimes, le fléau n'avait épargné que ceux qui, pour échapper à sa fureur, s'étaient plongés dans les rivières, et y avaient attendu deux ou trois jours l'extinction de cette diabolique fournaise. Ce fait déplorable n'était pas sans précédent; mais rien ne peut faire abandonner aux Colons leur mode de défrichage. Il est vrai que bien des difficultés matérielles s'opposent à ce qu'ils en changent de sitôt. Sans moyens de transport, que faire de ces immenses arbres qui n'ont pas moins de 20 mètres d'élévation et dont le tronc mesure 4 mètres de circonférence? Il faut brûler; mais que ces braves Colons sachent au moins choisir pour leur auto-dafé un jour de calme plat!



CHAPITRE XXVII.

Départ de Montréal. -- L'île Sainte-Hélène. -- Pêcheurs canadiens. -- Les Trois-Rivières. -- Les constructeurs de navires. -- Québec. -- Son passé historique.

Je quitte Montréal, emporté par le puissant paquebot, *le Richelieu*, qui fait le service entre cette ville et Québec. Pour ceux de nos lecteurs qui désireraient des détails sur l'aménagement de ce steamboat, nous les prions de vouloir bien se reporter au chapitre XVII, page 133, où il est question du New-York-Ferry-Boat. Le bateau est exactement pareil à son confrère de l'Hudson. En descendant le bas Saint-Laurent, l'on ne rencontre plus que de légers rapides, le fleuve s'élargit encore et coule majestueusement à travers des pays, dont l'aspect réjouit la vue. A peine avons-nous quitté Montréal, que l'île Sainte-Hélène vient se dresser devant le regard comme un triste point d'interrogation. N'est-ce pas là que vint s'éteindre cette grande lumière, qu'on appelait Napoléon? En tête de l'île, se trouve le rocher si connu où le grand homme aimait à venir rêver de la France. La place est indiquée par un écriteau, et, maintenant que nous approchons de l'endroit, voici la suscription qu'il porte :

ENDROIT DANGEREUX

POUR LES BAIGNEURS.

— Qu'est-ce que cela ? Ce n'est donc pas l'île....

— Non, monsieur, me répond le maître d'équipage qui devine mes pensées. Beaucoup de voyageurs français commettent la même erreur, sans réfléchir que la véritable île de Sainte-Hélène, qui se trouve sous la ligne, c'est-à-dire à deux milles lieues d'ici, ne peut se rencontrer dans ces latitudes.

Pas forts en géographie, mes compatriotes !

Je n'ai plus que des regards dédaigneux pour la fausse île de Sainte-Hélène, et je porte toute mon attention sur deux charmantes petites villes. Longuenil et Sorel, dont l'apparence pittoresque témoigne en faveur du goût que montrèrent toujours les Français dans le choix des endroits où ils fondaient leurs villes. Ce qui rend le voyage sur le Saint-Laurent particulièrement agréable, c'est la diversité des paysages et le changement pour ainsi dire constant que présentent ses rives. Encaissée pendant plusieurs milles, la rivière s'étend tout d'un coup, et se transforme en une énorme étendue d'eau. C'est ainsi que nous entrons dans le lac Saint-Pierre, qui a une quinzaine de lieues de longueur sur quatre de largeur,

Tout autour de la baie on aperçoit des petits ports, vers lesquels filent des bateaux pêcheurs. Ces bateaux sont chargés de poissons, parmi lesquels les truites sont en majorité.

Le Saint-Laurent est réputé pour ses pêcheries, et l'abondance de certains poissons est telle, qu'une truite mesurant un mètre coûte à peine un dollar. Aussi au Canada devient-on vite ichthyophage.

Ainsi que sur les côtes de Bretagne, les pêcheurs canadiens sont à la fois agriculteurs et marins, et en ce moment où le bateau fait relâche dans un de ces petits ports pour y prendre du poisson, il est étrange de voir la ressemblance frappante qui existe entre ces deux populations, pourtant si éloignées l'une de l'autre. Les hommes ont les traits accentués, l'œil cave et brillant, la figure maigre et sans barbe, encadrée par de longs cheveux noirs, qui viennent tomber en boucles sur les épaules. Leur costume se compose d'une veste et d'un gilet en laine blanche avec des rangées de boutons d'argent. La culotte est boutonnée au genou, et des guètres enserrent la jambe. N'est-ce pas le portrait d'un paysan bas-breton? Et quelle illusion quand on les entend parler! On se croirait à une foire de Quimper ou de Landivisiau. Je voudrais descendre du bateau pour aller leur serrer la main et leur dire : et moi aussi je suis français, et breton, ce qui ne gâte rien; mais je me contiens, car il y a plusieurs *misses* qui

regardent la scène et qui pourraient bien rire de mon juvénile enthousiasme. Quand je parviens à dominer ce ridicule accès d'amour-propre, le bateau quitte le port; force m'est donc de remettre mon accolade à plus tard. Je crois que le voyageur qui, dans quelques années, visitera le Canada ne retrouvera pas ces costumes. Ils tendent à disparaître sous le poids des immenses exportations de Tweed et de Cheviotes, dont l'Angleterre couvre le Canada.

Par esprit de patriotisme, je dois critiquer cet abandon des vieilles traditions françaises, mais, au au point de vue de l'industrie, je ne puis m'empêcher de reconnaître que pour la fabrication des étoffes à bon marché l'Angleterre est la première nation du monde. En ce moment je porte un habillement de voyage complet fait à Montréal et qui m'a coûté la modeste somme de cinquante francs. Cerclé dans ma courroie, se trouve un élégant pardessus que j'ai payé quarante-cinq francs, et que je n'aurais pu m'offrir aux Etats-Unis qu'en déboursant trois cents francs. Aussi la frontière américaine est-elle très-surveillée par les employés de la douane, et malheur aux excursionnistes imprudents qui essayeraient de rentrer dans leur pays, avec des articles achetés au Canada! Le mieux est d'opérer comme tel américain de ma connaissance, qui sut passer sous le nez des douaniers, couvert de trois costumes complets. Qu'il se rassure, je respecterai son incognito! Mais tandis que

je m'étends ainsi sur la modicité des prix de la confection anglaise, la nuit est venue, et le regard ne saisit plus nettement les endroits que le navire dépasse. D'après les renseignements que je me procure, nous avons laissé derrière nous les Trois-Rivières, une des plus vieilles villes du Canada. Cette ville, qui compte dix mille habitants, se trouve placée exactement entre Montréal et Québec, c'est-à-dire à cinquante lieues de l'un ou de l'autre. Les Trois-Rivières ont joué un rôle assez important dans l'histoire du pays. Chef-lieu de district, cette cité eut longtemps un gouverneur français et fut toujours occupée pendant les guerres franco-anglaises par des forces assez nombreuses. Maintenant ses habitants s'occupent d'agriculture et de pêche. Le pays qui avoisine les Trois-Rivières est très-riche en produits minéraux, et les premières exploitations de ces mines eurent lieu sur les ordres de Colbert, qui, mieux que les ministres de Louis XV, sut apprécier les trésors que renfermait la nouvelle colonie. Ces richesses furent une des causes de nos malheurs. La contrée eut été moins fortunée, il y aurait eu moins d'enthousiaste rapacité chez nos ennemis ; car tout le monde sait que si la France se bat pour une idée, l'Angleterre, plus pratique, ne fait marcher ses troupes qu'autant qu'il y a lieu de récolter des guinées. Ne serait-il pas de toute justice qu'elle remplaçât sa devise « Dieu et mon droit » par « Moi et ma poche ». Ce serait bien plus correct !

Si je me laissais aller à mes véritables sensations, mon voyage au Canada ne deviendrait qu'une longue élégie. La cause de cette humeur chagrine est que je ne puis voir une beauté de la nature ou une ville riche, sans que cette pensée envahisse mon cerveau : « Et dire que tout cela pourrait encore être à nous ! » La nuit me calme, et le lendemain matin, quand je suis réveillé par « l'aurore aux doigts de rose », je remarque sur les bords du Saint-Laurent de nombreux ateliers de construction pour les navires. Une des anciennes et des plus profitables spécialités des Canadiens-Français. Le bois coûte très-peu au Canada, et la modicité des prix de construction engagea longtemps un grand nombre de nos armateurs à faire construire sur les chantiers de Québec. Il y avait certainement économie, mais il arrivait souvent que le bateau, à peine rendu en France, réclamait des réparations qui portaient son prix au-dessus de celui que les meilleurs constructeurs français auraient demandé. Notre commerce finit donc par y renoncer; mais que notre Gouvernement n'aille pas imposer les matières premières, les mêmes commandes se reporteraient du même côté!

A peine avons nous dépassé ces ateliers que nous débouchons dans la baie de Québec. La vue est merveilleuse. Il est impossible de trouver une plus belle rade. Les Américains sont pourtant bien fiers de leurs baies de New-York et de Boston, mais, d'après mes impressions, il ne peut y avoir de com-

paraison. L'horizon est borné par la magnifique chaîne des Laurentides qui commence au Saint-Laurent, pour aller se perdre aux bouches du Mississipi, et par les rives escarpées du New-Brunswick. Le port est rempli de bateaux de tout tonnage, l'on y remarque depuis le sloop jusqu'à la frégate de guerre. Derrière le port, la ville se détache, dans tout son original caractère. Québec est bâtie en promontoire, et, posée ainsi sur la baie, ressemble à une reine assise au milieu de son royaume. Les clochers des églises dominent la ville et lancent leurs flèches dans le ciel. Du port partent des rues qui, après bien des *zigs-zags*, vont aboutir à la haute ville. Ces clochers sont dominés à leur tour par la citadelle, véritable aire d'aigle, mais qui n'est la demeure que du léopard britannique. Sur les glacis, les canons montrent leurs sinistres gueules. Des factionnaires, tout de rouge habillés, se promènent mécaniquement sur les remparts. Il y a déjà plus d'un siècle que les habitants voient le même homme rouge faire sa faction à la même place. Il y en a qui croient que c'est toujours le même; erreur, car tous les deux ans les régiments sont changés.

Cette citadelle représente à elle seule le passé historique de la ville. En effet, quel rôle Québec a-t-il joué dans l'histoire du Canada? Celui de de ville prise et reprise, et d'avoir été le centre des derniers combats qui décidèrent des destinées du

Canada. L'érection de cette citadelle eut lieu en 1609. Champlain en fit son centre d'action, et c'est de ce point que partirent presque toutes les expéditions de découvertes qui devaient porter si loin le nom français. Sous l'impulsion puissante de ce vice-roi, la colonie se développa rapidement, et dix ans après l'érection du fort, en 1620, Québec comptait quelques milliers d'habitants, composés principalement de Bretons, de Normands et d'Angevins. Cette population avait de grandes difficultés à vaincre pour établir sa prospérité au milieu des dissensions religieuses, et les querelles des commerçants. Pour parer à ces luttes intestines des marchands, Champlain, autorisé par le cardinal de Richelieu, établit des lois très-sévères contre ceux qui ne respecteraient pas les propriétés concédées, et créa des droits seigneuriaux copiés sur le système féodal, ce qui assurait aux occupants la protection la plus efficace contre les trafiquants. Mais la guerre venait d'être déclarée à l'Angleterre, et, pour la première fois, Québec, affamée par une flotte anglaise qui avait capturé les bâtiments envoyés pour la ravitailler, capitula en 1629. Québec ne rentra en possession de la France qu'en 1632, en vertu du traité de paix par lequel Charles I[er] d'Angleterre rendait le Canada à Louis XIII.

A partir de cette époque jusqu'en 1689, date à laquelle une nouvelle guerre s'ouvrit avec l'Angleterre, la colonie s'était grandement développée. Les

Trois-Rivières, Outaouais (Ottawa), Frontenac (Kingston) avaient été fondées, et le Canada établissait de plus en plus sa fortune commerciale. Les guerres avec les Indiens avaient seules troublé le calme du pays. Mais ces hordes ne se montraient plus qu'à de grands intervalles, et beaucoup de tribus s'étaient ralliées aux Français. Les hostilités reprises entre les deux nations, Québec eut encore à soutenir, en 1690, une attaque des Anglais, commandés par sir William Phipps, mais le feu de la citadelle endommagea tellement la flotte d'expédition, qu'elle n'eut que le temps de se retirer, en laissant dans la baie quelques-uns de ses vaisseaux. A partir de cette époque, jusqu'en 1759, Québec n'eut pas à jouer un rôle belligérant dans les campagnes franco-anglaises, mais dans cette campagne finale, la page la plus mémorable devait s'inscrire sous ses murs. Le brave Montcalm, après une lutte soutenue pendant des années contre un ennemi opiniâtre et plus nombreux, avait été obligé de se replier sur Québec. Fortifié dans son camp retranché, protégé par la citadelle, il croyait sa position inexpugnable et son armée invincible. Comme bien des généraux d'armée, il ne devait être vaincu que par la trahison. Après un premier insuccès, le général anglais Wolfe dut changer ses plans. Battu en bas, il allait attaquer par en haut. Deux déserteurs du camp français lui fournirent le mot d'ordre, et Wolfe pût alors pen-

dant la nuit faire franchir à son armée, le Saint-Laurent, les montagnes voisines de la citadelle, et occuper les hauteurs connues sous le nom de Plaines d'Abraham.

Quand ces nouvelles gagnèrent le camp français, Montcalm, sans écouter le gouverneur de Vaudreuil qui lui recommandait de rallier les forces que le général de Bourgainville avait emmenées à peu de distance de Québec, pour surveiller les mouvements d'une partie de l'armée ennemie, Montcalm donna l'ordre d'avancer et impétueusement lança son armée sur les Anglais. Ceux-ci, abrités derrière des ouvrages élevés pendant la nuit, ouvrirent à cinquante mètres un feu meurtrier qui jeta le trouble et le désordre dans les rangs français. Montcalm, quoique deux fois blessé, cherchait encore par la voix et l'exemple à rallier ses soldats. Mais atteint de nouveau et cette fois mortellement, il tomba de son cheval, et son corps fut rapporté dans la ville. De l'autre côté, le général Wolfe expirait aussi, mais avec la satisfaction suprême de voir la bataille se décider en sa faveur.

Après cent cinquante ans d'occupation, après avoir colonisé le pays, avoir fondé et mis en valeur une grande superficie de terres, cette bataille faisait tomber toutes ces créations, toutes ces richesses françaises entre les mains des Anglais!

La lutte était finie, l'asservissement allait com-

mencer. Ce résultat était dû au manque de renforts, et à l'indifférence de Louis XV. Plongé dans les délices libertines du Parc-au-Cerfs, le roi laissait égorger ses soldats comme il devait, quelques années plus tard, laisser s'accomplir l'inique partage de la Pologne !



CHAPITRE XXVIII.

La ville actuelle. -- Les chansons canadiennes. -- Invitation originale. -- La noblesse au Canada. -- Patriotisme canadien.

Mais j'abandonne le passé pour parler de ce que je vois. Québec est bien le type de la vieille ville française. Connaissez-vous Brest? Eh bien! il y a une ressemblance frappante entre les deux villes. Les maisons y sont noires, construites en pierre de rocher. Dans certains quartiers les rues sont étroites et la lumière n'y pénètre que difficilement. Bâti sur le flanc d'une montagne, Québec n'est qu'un sujet à montées et à descentes. C'est peut-être fort original, mais que c'est fatiguant! Il y a pourtant quelques jolies rues placées sur le point culminant et c'est là où les magasins élégants, les offices d'avocats, les bureaux des banquiers se sont installés. Les monuments sont nombreux, et, parmi les anciens, l'on remarque le Palais de Justice et la maison des fous, deux immeubles dont la destination répond aux besoins d'une nation civilisée. Plus encore qu'aux Etats-Unis, les « *Lunatic Asylum* » sont nécessaires au Canada. Le nombre des aliénés, qui est loin d'être en rapport avec sa population, présente une

étrange anomalie. Chaque grande ville possède une maison de fous, qui est toujours remplie de pensionnaires. A quoi attribuer cette abondance de dérangements mentaux? Le pays est sain; les sociétés de tempérance sont assez puissantes pour empêcher l'*alcoolisme* de se glisser dans les masses; faut-il donc croire ce que me disait le directeur de l'asile de Kingston, que les deux tiers de ses administrés étaient des fous par amour! Le Canada ne serait-il donc que l'ancienne île de Cythère?

Continuant mes investigations, je trouve, à mi-côte, une charmante promenade, qui domine le Saint-Laurent et permet au regard de contempler, dans son ensemble, le grandiose panorama qui s'étend de la ville jusqu'aux Laurentides. Vers le milieu de la plaine, se dessine le village de Beauport, pittoresquement assis sur la rive de la baie. Plus loin, c'est la chute de Montmorency, qui s'élance de quarante pieds plus haut que le Niagara, mais qui n'a, dans la comparaison, que cette seule supériorité. Quoique beaucoup plus modeste que sa rivale, la vue de cette chute est délicieuse. En tombant, la nappe se divise en filets, en nuages, en perles. Puis au milieu de la baie, s'avance, comme la poupe d'un immense navire, l'île d'Orléans, longue de douze lieues, large de trois, et qui compte quelques milliers d'habitants.

Autour de Québec, l'aspect des campagnes est des

plus riches ; — tout est verdure. Dans le pli des vallons, paissent des vaches, et sur le flanc des montagnes, des troupeaux de moutons viennent parsemer de points blancs l'aridité rocailleuse. — La rivière Saint-Charles serpente dans le fond de la plaine.

La splendide beauté de la vue, le calme et l'harmonie qui président dans ses détails, sont dignes de soulever l'admiration de celui qui aime la nature et les larges horizons. Tout se trouve dans ce tableau : le fleuve immense roulant silencieusement ses eaux entre des côtes inaccessibles, couvertes d'une sombre couronne de sapins, des altières montagnes dont les pics viennent se refléter dans l'azur du ciel, les champs avec leur féconde végétation et la rivière babillarde qui déroule ses anneaux, comme une frange d'argent aux pieds d'une sombre toilette. Pour moi, cette promenade est le plus beau *monument* de Québec ! Mais il faut reconnaître que la main de l'homme produit aussi des choses remarquables. Maintenant que me voici dans la cathédrale catholique, je dois louer sans réserve sa vaste et sévère construction. L'intérieur peut contenir un nombre énorme de fidèles, et comme à Montréal, une tribune fait le tour de l'église. L'orgue est très-beau, et l'organiste M. Gagnon, est un artiste d'un véritable talent. Ne se contentant pas d'être excellent organiste et membre du Conseil municipal de Québec, M. Gagnon a voulu prouver à ses con-

citoyens, qu'à l'occasion il pouvait devenir archéologue musical d'une grande valeur. Dans ces dernières années il a recueilli toutes les chansons populaires du Canada, et les a fait paraître en un volume. Cela n'a l'air de rien, mais pour quiconque connaît le Canada, cette compilation n'était rien moins qu'une œuvre de géant. Souvent pour noter, recueillir une chanson qui n'était connue que par les habitants de certaines parties du pays, M. Gagnon était obligé de faire cinquante lieues à cheval. J'ai été assez heureux pour entendre une grande partie, de ces chansons, et je suis obligé de dire qu'elles me causèrent une grande impression. La couleur naïve de la musique s'harmonisant parfaitement avec le vieux français du temps de Henri IV et de Louis XIII, formait un tout particulier, dont je n'avais nulle idée. Bien souvent, en France, je me rappelle avoir prêté l'oreille au chant d'un paysan courbé sur sa charrue, ou revenant par les routes à la tombée du jour, mais je n'entendis jamais rien qui vînt répondre à mon désir d'imprévu et d'inentendu.

Ces chants étaient pour la plupart des refrains grivois ou des cantiques de composition modernes. Mais, au Canada, les traditions se sont mieux conservées, et encore dans le *ton grégorien*, avec une mesure fantaisiste, le berger chante ces vieux airs, comme il les entendit chanter à son père, ou les

entrecoupant de points d'arrêts qui lui servent à attendre l'écho et à remplir d'air ses poumons. Ces chansons se sont donc perpétuées pures de tout alliage, car les laboureurs, perdus dans les montagnes ou dans l'épaisseur des forêts, ignorent encore que la *note sensible* a été découverte, et que le ton grégorien est à jamais relégué dans les églises. En entendant cette musique au caractère primitif, je croyais être transporté deux ou trois siècles en arrière. A travers les notes souvent tristes de ces airs, il me semblait voir le paysan harassé de travail sur la terre de son seigneur, cherchant dans ces chansons une consolation pour ses peines, un regain de force pour pouvoir compléter la redevance féodale. Dans beaucoup de ces naïves mélodies, il y a des poèmes de souffrance et de misère. Quelques-unes sont d'une allure gaie, et je ne puis résister au désir de donner quelques couplets de la plus populaire peut-être :

Derrière chez nous, ya-t-un étang,
En roulant ma boule,
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Le fils du roi s'en va chassant,
En roulant ma boule,
Avec son grand fusil d'argent,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant ma boule,
O fils du roi, tu es méchant,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

D'avoir tué mon canard blanc,
En roulant ma boule,
Par dessous l'aile il perd son sang,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Je passe les quinze autres couplets. Tout le monde fait chorus, quand arrive le refrain. Il y a aussi la chanson politique. Des maîtresses de Louis XIV et de Louis XV y sont célébrées sur des paroles qui méritèrent certainement aux auteurs une bonne lettre de cachet pour la Bastille.

Puis des Noëls, ces chants de l'enfance, qui s'entendent près d'un berceau ou sur les marches sacrées du temple. Ces chants qui ont précédés les rondes et toutes les *guignolées*, les refrains de *digue dondaine* ou de *lalira* accompagnent des poésies primitives et portent encore plus que les autres cette marque de la notation musicale religieuse. Cela tient le milieu entre le cantique et la légende.

M. Michelet a dit des Noëls populaires : « Il y avait alors dans l'Eglise un merveilleux génie dramatique, plein de hardiesse et de bonhomie, souvent empreint d'une puérilité touchante....

Elle (l'Eglise), quelquefois, se faisait petite ; la

grande, la docte, l'éternelle ; elle bégayait avec son enfant, elle lui traduisait l'ineffable, en puériles légendes. » — D'ailleurs, le vieux français n'existe pas que dans les chansons, et à l'heure qu'il est, la plupart des Canadiens parlent encore un français que Malherbe ne désavouerait point. Beaucoup de mots appartenant aux patois normand, breton, picard ou angevin, ont acquis droit de cité dans la conversation et il n'est pas rare d'entendre parler dans la meilleure société, un langage qui serait en partie incompréhensible pour un Parisien de nos jours. Je me souviens que quand, à la sortie de la cathédrale, nous fûmes présentés à la femme du ministre de......, voici la conversation qui s'ensuivit entre nous et cette dame :

— Monsieur et madame, nous ferez vous l'honneur de passer la journée à la maison ? Nous aurons toujours un verre de vin à vous offrir, *tout-à-l'heure*. J'irai vous quérir (prononcez qu'ri).

— Nous acceptons, chère madame, avec le plus grand plaisir.

— Et puis, reprit-elle, nous aurons des amusements ; le Ministre de l'Instruction publique nous lira son dernier rapport aux Chambres, sur la question des écoles libres, *tout-à-l'heure* nous chanterons des rondes canadiennes ; dans l'après-midi je ferai mettre mes deux bidets à la carriole et nous nous embarquerons pour visiter les environs.

— Merci, madame, pour toutes vos amabilités.

— C'est convenu, c'est convenu, je vous *espérerai* (attendrai) à une heure.

— Nous n'y manquerons pas.

— Mais je vous quitte, car voilà ma *flotte qui devale* (ma famille qui s'en va), bien le bonjour.

— Au revoir, madame.

Et c'est ainsi que la femme du ministre de.... nous quitta.

Nous n'eûmes garde de manquer à l'invitation et il faut reconnaître que nous fûmes reçus avec une vraie cordialité. Le verre de vin, mélangé de fruits, de sucre et de glace, composait une boisson d'un goût exquis, les deux bidets étaient deux magnifiques bêtes, et la carriole possédait, ma foi, des ressorts d'une grande élasticité.

Le primitif, comme on le voit, n'existait que dans le langage. Je rencontrai, dans cette maison, un certain nombre d'Anglais qui ne prirent qu'une part très-silencieuse à la causerie. Et comme je m'étonnais de ce mutisme près d'un Canadien-Français, il me fit comprendre, en quelques paroles, qu'il était convenu que dans toutes les réceptions qui auraient lieu à Québec, il ne serait parlé que le français. C'est une manière, ajouta d'une manière narquoise mon interlocuteur, d'obliger nos ennemis à apprendre notre langue. Quelques-uns des assistants portaient des noms de notre vieille aristocratie, et je ne fus

pas peu surpris, d'entendre annoncer : MM. de Montmagny, de Salles, de Laterrière, d'Iberville, Cartier, etc. Mais cette abondance de particules finit par ne plus m'étonner quand les jours suivants, en flânant dans Québec, je lus des enseignes ainsi conçues : Comte de l'Epinay, épicier, Vicomte de Beaujeu, quincaillier. Le curé de la Pointe-Levis, petite commune située en face de Québec, était un comte de Gaspé, et le conducteur de l'omnibus de l'hôtel que j'habitais, un chevalier de la Galissonnière. Le droit d'aînesse, si longtemps en vigueur au Canada, avait créé, pour ces cadets de famille, ces singulières positions.

Poussé par la curiosité, j'entrai chez l'épicier. Un homme d'une trentaine d'années, était assis derrière le comptoir. Sa physionomie, fine et distinguée, me frappa. Le teint était mat, la barbe noire, en éventail, faisait penser à la fraise, et la carrure robuste, les épaules larges de l'homme demandaient la cuirasse et la lourde épée. Une fois dans le magasin, je ne sus plus au juste ce que j'y étais venu faire ; songez donc, demander des clous de girofle ou un bocal de cornichons à un homme qui descendait des croisés ! Cela m'épouvantait. Je crus être adroit en lui disant : Etes-vous le comte de l'Epinay ? Oui, monsieur, me fut-il répondu. Et comme je continuais à contempler, avec admiration, ce type mâle et franc de notre ancienne noblesse, l'épicier, com-

prenant mon silence, me dit : Vous êtes surpris, n'est-il pas vrai, monsieur, de trouver un de l'Epinay dans l'officine d'un *grocer?* (épicier). Ah! si vous alliez à quelques lieues d'ici vous verriez la seigneurie de mon cousin-germain. Il était de la branche aînée, lui, et moi, pauvre cadet, je vends des pruneaux. J'allais lui répondre en paraphrasant le dicton : qu'il n'y a pas de sots métiers, etc..... Mais il m'arrêta d'un geste. Oh ! ne croyez pas que je sois malheureux de ma position, je n'ai jamais vu d'autres pays que le mien, mon père y est né et y est mort, je ferai de même. On m'a souvent dit qu'en France, ma famille était riche et puissante, mais pourquoi irais-je ennuyer des gens qui ignorent même que j'existe? Que ferait parmi eux un pauvre épicier? Je compris ces paroles, et comme une pratique entrait, j'en profitai pour me retirer. Ma visite n'avait pas été vaine, car, plus heureux que Diogène, je venais de trouver un philosophe.

Il était écrit que je trouverais bien des choses à Québec, car, en plus du philosophe, je rencontrai un public très enthousiaste. Nous étions Français, et de France encore; cette qualité devait nous assurer le plus sympathique accueil. Il y eut bien quelques critiques de la part des campagnards, qui furent un peu vexés de ne pas comprendre les *mots neufs*, que ces dames prononçaient en récitant ou en chantant leurs morceaux. Ce n'est pas du fran-

çais ! disaient-ils. Hormis cela, notre succès fut très-grand. A notre première soirée, il y eut du bruit. Chacun sait — ou personne n'ignore — qu'il est de mode, dans les pays anglais, de terminer tous les concerts par le chant national « *God save the Queen* (Dieu sauve la Reine) ».

Selon mes habitudes, je me préparais à jouer l'air susdit, quand, dans la salle, des voix me crièrent la *Marseillaise !* J'hésite, les cris redoublent. Pouvais-je balancer davantage ? J'attaque donc la *Marseillaise*, au grand désappointement des Anglais, qui sortent de leurs loges en fermant les portes avec fracas. Il n'en fallait pas plus pour faire monter l'enthousiasme à son comble. C'était un spectacle émouvant de voir tous ces Français chanter les larmes dans les yeux ce magnifique hymne. Ce n'était plus les hurlements de ces hommes de désordre qui pendant les révolutions, ivres de vin, braillent cet air d'une voix avinée ou cassée ; c'était le cri de liberté sortant de la poitrine de véritables patriotes, d'hommes honnêtes. La guerre, avec ses dévastations et ses ruines, était commencée depuis quelques semaines. Les Allemands étaient en France et Sedan avaient eu lieu !

La patrie était en danger, et pour ces âmes françaises, attachées à un rivage lointain, chanter la *Marseillaise*, c'était une prière, un cri d'espérance et de consolation. Quelle souffrance pour ces Cana-

diens, de ne pouvoir, en masse, se joindre à la défense commune !

Les premières défaites leur parurent des mensonges, et le peuple de Québec lacérant les dépêches anglaises collées sur les murs, ne voulut pas croire à de pareils malheurs. Quand il ne fut plus possible de douter, il y eut alors, dans toute la population, un élan de patriotisme, qui produisit des volontaires et des souscriptions pour les équiper et les armer. Les chasseurs de fourrures sortaient de leurs solitudes, et sans cris, avec le calme et la simplicité qui doivent présider à l'accomplissement d'un devoir, s'embarquaient, n'emportant pour tout bagage que leur bonne carabine, fidèle compagnonne, et la poire à poudre, terrible engin ! Qu'était-ce que la mort pour de pareils hommes ? Pour quelques dollars ne l'affrontaient-ils pas tous les jours dans leurs luttes avec l'ours gris ? Et il s'agissait de la patrie ! Le lourd Germain aurait-il donc un cœur assez dur pour que leurs balles à pointes d'acier ne pûssent le traverser ? O plaines de Beaugency, gardez les dépouilles de la légion Canadienne ! Et toi, laboureur, si un jour le soc de ta charrue fait sortir de terre un de ces ossements de héros, conserve-le comme une relique, dont la vertu saura inspirer à tes enfants le sacrifice à la patrie, sa délivrance du joug ennemi !

Je m'arrête, heureux de pouvoir terminer ce

livre, par une parole d'admiration, pour les Canadiens. Mes sympathies leur sont acquises, car nous fumes reçus dans ce pays non comme des artistes, en passage, mais comme des frères. D'autres plus autorisés que moi, parleront en termes plus littéraires ou scientifiques des beautés et des richesses du Canada ; sa nature sera mieux chantée, sa géologie plus étudiée. Mais personne ne conservera dans le cœur, des sentiments plus amicaux à l'égard des Canadiens-Français, personne n'emportera de son séjour parmi eux de meilleures impressions, de plus agréables souvenirs.

Avant de terminer, et pour résumer la situation actuelle du Canada, je dirai que le pays est dans une époque de transition qui se fait sans secousse, il est vrai, mais qui conduit à un avenir que personne ne peut encore définir. L'heure est aux grandes entreprises, et il semble qu'une ère nouvelle succède au malaise presque général qui s'est fait sentir si longtemps. A en juger par les apparences, l'Angleterre abandonnera sa colonie, et lui laissera son indépendance d'action. Le Canada, avec ses ressources innombrables, saura-t-il alors supporter les lourdes charges qui incombent ordinairement aux pays indépendants ? Tout dépendra de la direction qui sera donnée à l'exploitation de ses richesses. Avec une bonne gestion, le pays doit conserver son autonomie, mais si l'on admet que des complications

politiques susceptibles d'entraver le développement de sa prospérité peuvent surgir de ce nouvel état de choses, il y a tout lieu de croire que le Canada préfèrera se rallier au système fédératif des Etats-Unis, que de tomber dans une véritable anarchie.

Et maintenant, lecteurs qui avez bien voulu me suivre à *travers l'Amérique*, mettant en cela une bonne volonté qui m'étonne, autant qu'elle vous honore, merci à vous d'avoir donné cette preuve de courage à un auteur dont la seule crainte, pendant le cours de son travail, fut d'être obligé de relire ce que sa plume inexpérimentée avait pu tracer sur le papier.



TABLE.



L[illegible], Imprimerie de J.-M. Peigné.

CATALOGUE

DES

ŒUVRES DE H. KOWALSKI.

ŒUVRES DE H. KOWALSKI.

I.

ŒUVRES POUR LE PIANO.

Op. 1. *Echos de la Terrasse,* polka.
(Répertoire des Concerts des Champs-Elysées.)

Op. 2. *L'Aveu,* valse.
(Répertoire des Concerts des Champs-Elysées.)

Op. 3. *Paraphrase sur des airs nationaux portugais.*
(Dédiée à S. M. le roi de Portugal.)

Hiélard, éditeur, 8, rue Laffitte.

Op. 4. *Souvenir de Champigny,* valse.
(2me édition) à 2 et à 4 mains.

Op. 5. *Elfride,* mazurka.

Op. 6. *Villanelle.*

Op. 7. *Danse des Farfadets.*

Girod, éditeur, 16, boulevard Montmartre.

Op. 8. *Solitude,* 1er nocturne.

Op. 9. *Sur l'Adriatique,* barcarolle.

Op. 10. Polonaise de Concert.

Op. 11. Trois mazurkas.

Op. 12. *Dans les Bois.*

Op. 13. *Marche Hongroise.*

(3me édition) 2 mains, 4 mains, à 2 pianos, à orchestre, musique militaire.

Hiélard, éditeur, 8, rue Laffitte.

Op. 14. *Roses de Bohême,* valse brillante.

(2me édition) 2 mains, 4 mains.

A. Leduc, éditeur, 35, rue Lepelletier.

Op. 15. Paraphrase sur *Don Juan.*

Op. 16. 12 caprices :

1re Suite.

1. *Le Rouet.*
2. *Chimères.*

3. *Feuille d'automne.*
4. *Le Roulis.*
5. *La Fée aux Perles.*
6. *Trianon.*

2me SUITE.

1. *Marche Turque.*
2. *Les Rapides.*
3. *Méditation.*
4. *Danse des Dryades.*
5. *Bohémienne.*
6. *La Malmaison.*

Op. 17. *Galop de Bravoure.*
(2 mains, 4 mains, à 2 pianos.)

Hiélard, éditeur, 8, rue Laffitte.

Op. 18. *Pastorale.*
Op. 19. *Danse Tchèque.*
Op. 20. Barcarolle.
Op. 21. *Les Cuirassiers de Reischoffen.*
(2me édition.)
Op. 22. *Saltarelle.*
Op. 23. *Menuet de Marie Lesczynska.*

Op. 24. *L'Invitation à la Polonaise.*
Op. 25. *Chanson Indienne.*
(Souvenir d'Amérique.)
Op. 26. *Le Chant du Lazzarone.*
Op. 27. 2me nocturne.
Op. 28. *Prascovia,* mazurka.
Op. 29. *Marche de Nuit.*

Leduc, éditeur, 35, rue Lepelletier.

EN PUBLICATION

chez le même éditeur :

Impromptu.
Pensée fugitive.
Idylle.
Aux bords du Niagara.
Mazurka.
A l'orgue (méditation religieuse).
La Vague.

II.

ŒUVRES POUR LE CHANT.

Si j'étais la brise, mélodie.
Jeanne d'Arc, scène dramatique.
Dieu sauve la France! Chant patriotique.
Ave Maria. — Pour ténor ou soprano.

Leduc, éditeur, 35, rue Lepelletier.

Le Soleil luit, aubade.
Clair de Lune, rêverie.
Les deux Mères, scène dramatique.
Savez-vous pas ?.., mélodie.
Il faut aimer, romance.
Les Projets de Georgette, chanson.
(Episode de la dernière guerre.)

Durand-Schœnewerk et Cie, éditeurs,
4, place de la Madeleine.

III.

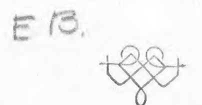
EN PUBLICATION.

Messe à 4 voix, avec acc[t] d'orgue.
Rappelle-toi, romance.
La branche d'aubépine, romance.

ÉDITEURS DE H. KOWALSKI,

à l'étranger :

ALLEMAGNE : André, à Offenbach s/M.
ANGLETERRE : Dowell, à Londres.
AMÉRIQUE : Schirmer, à New-York.



Ki,

M.